présence du futur

isaac asimov

les vents du changement



denoël

ISAAC ASIMOV

Les vents du changement

nouvelles traduites de l'américain par Monique Lebailly

DENOËL

The winds of change and other stories (Doubleday and Co, New York)

Il arrive

Presque tous les ans, la Field Enterprise, Inc. me persuade d'écrire un essai en quatre parties, qu'ils envoient alors à différents journaux.

En 1978, l'idée leur est venue de me faire composer une nouvelle de science-fiction en quatre épisodes, dont l'ensemble ne dépasserait pas cinq à six mille mots.

Cela ne m'enthousiasmait pas, mais je décidai de m'y attaquer et j'écrivis cette histoire pendant un voyage que je fis en train pour me rendre en Californie (comme je suis le plus mauvais voyageur du monde, j'étais heureux d'avoir quelque chose de distrayant à faire).

Le résultat satisfit la Field Enterprise et ils le distribuèrent à leurs différents clients au début de 1979.

J'ai un tout petit peu hésité avant d'inclure cette nouvelle dans l'anthologie, car il m'avait fallu commencer chaque partie par une très brève récapitulation pour les lecteurs qui n'avaient pas eu connaissance des précédents épisodes ou qui les avaient oubliés.

Je vous demande donc de bien vouloir vous montrer indulgents vis-à-vis des quelques répétitions qui ne vous sont d'aucune utilité.

1

Lorsque nous reçûmes enfin un message de l'Univers, il ne provenait pas d'une lointaine étoile. Ses signaux n'avaient pas traversé l'immensité de l'espace interstellaire sur des années-lumière de distance, pendant des siècles. Non, pas du tout.

Il venait de notre propre système solaire. Quelque chose d'inconnu y était entré et s'avançait vers nous. Il serait au voisinage de la Terre dans cinq mois, à moins que cela – quoi que ce soit – n'accélère ou ne change de direction.

Et c'était à Joséphine et à moi, ainsi qu'à Multivac, qu'incomberaient les décisions à prendre. Au moins, nous avions un peu de temps devant nous. S'il était arrivé il y a cinquante ans, disons en 1980, on ne l'aurait

pas détecté si vite. Peut-être même pas du tout.

Ce fut le grand radio-télescope de la mer de Moscou, sur la face opposée de la Lune, qui capta les signaux, localisa leur origine et les suivit. Et ce télescope ne fonctionnait que depuis cinq ans.

Mais c'était à Multivac, dans son repaire des Rocheuses, de s'en occuper.

Tout ce que pouvaient dire les astronomes, c'était que les signaux n'étaient ni réguliers ni totalement erratiques, et qu'ils devaient donc transmettre un message. A Multivac de l'interpréter, si la chose était possible.

Quoi qu'il en soit, ce message n'était certainement ni en anglais, ni en chinois, ni en russe, ni en aucun autre langage de la Terre. Les impulsions, transmises en micro-ondes, n'avaient aucun sens lorsqu'on les traduisait en sons ou lorsqu'on essayait de les organiser en quelque chose qui aurait pu être des images. D'ailleurs, pourquoi auraient-elles eu un sens pour nous ? Ce langage, si c'en était un, nous était totalement étranger. L'intelligence qui l'avait formulé, si elle existait, nous était tout aussi étrangère.

Pour le grand public, on minimisa l'événement : c'était un astéroïde à l'orbite fortement elliptique, mais il n'y avait aucun danger de collision.

Cependant, derrière la scène, régnait une activité intense. Les représentants européens à la Conférence planétaire estimaient qu'il valait mieux ne rien faire et attendre que l'objet mystérieux arrive. Les États islamiques disaient qu'il fallait préparer la défense de la planète à l'échelle mondiale. Les Soviets et les Américains firent remarquer, d'un commun accord, que la connaissance était préférable et qu'il valait mieux faire analyser les signaux par un ordinateur.

C'est-à-dire par Multivac.

L'ennui, c'était que personne ne comprenait vraiment Multivac. Il clignotait et cliquetait dans une caverne artificielle de cinq kilomètres de long dans le Colorado, et l'économie mondiale dépendait de ses décisions. Personne ne savait si cet ordinateur géant dirigeait bien Fou mal l'économie, mais aucun être humain, ni aucun groupe, n'osait prendre la responsabilité de ce type de décision, aussi était-ce Multivac qui s'en chargeait.

Il détectait ses propres erreurs, se réparait lui-même, multipliait ses structures. Les êtres humains lui fournissaient l'énergie et les pièces de

rechange et, un jour, Multivac serait même capable de faire cela tout seul.

L'interface humaine, c'était Joséphine et moi, dont la tâche consistait à rectifier la programmation lorsque c'était nécessaire, à lui fournir de nouvelles données lorsqu'il en avait besoin, et à interpréter les résultats lorsqu'il le fallait.

Tout cela, bien sûr, pouvait être effectué à distance, mais ce n'aurait pas été une bonne tactique : le monde voulait garder l'illusion que les êtres humains tenaient toujours les commandes, aussi fallait-il qu'il y ait quelqu'un sur les lieux, pour la forme.

Ce quelqu'un, c'était Joséphine Durray, qui en sait plus au sujet de Multivac que n'importe qui d'autre sur Terre, quoique cette connaissance n'aille pas bien loin.

Comme on deviendrait fou à rester seul dans les couloirs de Multivac, je lui tiens compagnie. Je suis Bruce Durray, son mari, ingénieur électricien de mon état et expert en Multivac sous la direction de Joséphine.

Pas besoin d'être très perspicace pour deviner que nous n'avions pas du tout envie de décrypter la signification des signaux étrangers, mais Multivac était le seul à pouvoir le faire – si une telle chose était possible –, et il n'y avait que nous entre l'humanité et lui.

Pour une fois, Multivac n'avait rien dans ses mémoires qui se rapportât à sa tâche et Joséphine dut le programmer à partir de zéro – et moi l'aider de mon mieux.

Elle fit la grimace et dit :

« Tout ce que je peux faire, Bruce, c'est lui ordonner d'essayer toutes les combinaisons et permutations existantes, et de voir ensuite si cela met en évidence des régularités ou des répétitions locales. »

Multivac s'y attela, du moins nous le supposâmes. Pour aboutir à une réponse négative. *Aucune traduction possible,* voilà ce qu'il afficha sur les écrans et imprima sur les listings.

Au bout de trois semaines, Joséphine se mit à faire son âge. Elle dit, d'un air distrait, en prenant à pleines mains ses cheveux grisonnants, plus mal coiffés que jamais :

« Nous sommes dans une impasse. Il faut faire autre chose. »

Nous étions en train de prendre notre petit déjeuner, et tout en triturant mes œufs brouillés avec ma fourchette je dis :

« Oui, mais quoi ?

– Bruce, quoi que soit cette chose, elle est sûrement plus avancée technologiquement, et probablement plus intelligente, que nous. Elle vient de très loin et nous ne sommes pas encore capables d'aller dans d'autres systèmes solaires. Si nous lui envoyons des signaux, notre visiteur sera capable de les comprendre.

– Peut-être…

– Non, pas peut-être ! Sûrement, dit-elle sèchement. Alors, envoyons-lui des signaux. Il les interprétera et enverra les siens dans notre langue. »

Elle appela le ministre des Finances, qui est notre patron. Il l'écouta et répondit :

« Il m'est impossible de transmettre votre suggestion à l'Assemblée. Les représentants ne voudront même pas en entendre parler. Nous ne pouvons pas livrer à ces étrangers des renseignements sur nous avant d'en savoir plus sur eux. Il ne faut même pas qu'ils sachent que nous existons.

– Celui qui arrive connaît déjà notre existence, dit sévèrement Joséphine. C'est pour cela qu'il vient. Une autre espèce intelligente sait probablement depuis des siècles que nous existons. Nos signaux radio se perdent dans l'espace depuis le début du XXe siècle.

– S'il en est ainsi, quel besoin avons-nous de leur envoyer un message ? demanda le ministre.

– A une certaine distance de la Terre, nos ondes radio deviennent un méli-mélo dépourvu de signification, un simple bruit. Il faut envoyer un message cohérent pour établir la communication.

– Non, madame Durray. L'Assemblée ne voudra pas entendre parler de ce projet et je ne le recommanderai pas. Je n'y ferai même pas allusion. »

Il raccrocha.

Je contemplai fixement l'écran vide et dis :

« Il a raison, tu sais. Ils ne peuvent pas accepter ton idée et la position du ministre serait compromise s'il s'associait à ce projet.

– Eh bien, ils ne m'empêcheront pas d'agir ! « Joséphine avait l'air en colère. » Je contrôle Multivac pour le moment et je peux lui faire envoyer un message.

– Ce qui aura pour résultat de nous faire congédier. Nous risquons la prison, peut-être même la peine de mort…

– A condition qu'ils l'apprennent ! Il faut savoir ce que le message veut

dire, et si ces politiciens sont trop froussards pour prendre un risque, moi pas. »

C'était le sort de la planète qui était en jeu ; mais le monde nous semblait lointain, à nous qui étions isolés dans les Rocheuses. Joséphine commença donc à transmettre par micro-ondes des articles scientifiques tirés de *l'Encyclopedia Terrestria*.

« La science doit probablement être une langue universelle », dit-elle.

Durant quelque temps, il ne se passa rien. Multivac continuait à glousser béatement mais ne sortait rien. Et puis, au bout de huit jours, il nous informa que les signaux de l'envahisseur avaient changé de nature.

« Ils ont commencé à nous traduire, ils essaient de se servir de l'anglais », dit Joséphine.

Deux jours après, Multivac cracha des traductions : « il arrive, il arrive » plusieurs fois, mais cela nous le savions. Et puis une autre phrase : « ... et sinon vous

SEREZ DÉTRUITS. »

Lorsque nous eûmes surmonté le choc, Joséphine demanda une vérification et une confirmation. Multivac s'en tint à ces résultats et ne sortit rien d'autre.

« Mon Dieu ! dis-je, il faut prévenir l'Assemblée !

– Non. Pas avant d'en savoir plus. Cela les plongerait dans une crise d'hystérie.

– Nous ne pouvons pas porter seuls la responsabilité de tout cela !

– Pour le moment, il le faut bien », dit Joséphine.

2

Un objet étranger fonçait vers nous à travers le système solaire et serait au voisinage de la Terre dans trois mois. Seul Multivac pouvait interpréter ses signaux, et seuls Joséphine et moi pouvions comprendre Multivac, l'ordinateur géant de notre planète.

Et le message nous menaçait de destruction : *Il arrive,* disait-il,... *et sinon vous serez détruits*.

Nous nous exerçâmes dessus comme des fous, et Multivac aussi, j'imagine. C'était lui qui faisait le vrai travail : essayer toutes les traductions possibles pour voir laquelle concordait le mieux avec les données. Je doute qu'aucun être humain, y compris Joséphine et moi, ait pu suivre la ligne d'action de Multivac, bien que ce soit elle qui l'ait

programmée.

Pour finir, il réussit à compléter le message : il ARRIVE. ÊTES-VOUS EFFICACES OU ÊTES-VOUS DANGEREUX ? ÊTES-VOUS EFFICACES ? SINON VOUS SEREZ DÉTRUITS.

« Qu'est-ce qu'il veut dire par *efficaces ?*

– C'est le nœud du problème, dit Joséphine. Je ne peux pas garder le silence plus longtemps. »

Peut-être étions-nous télépathes car nous n'eûmes pas besoin d'appeler notre patron, le ministre des Finances : c'est lui qui nous appela. Ce n'était pas une coïncidence si étrange que cela. La tension s'élevait de jour en jour à l'Assemblée planétaire. Le plus étonnant, c'est qu'il ne nous soit pas tombé plus tôt sur le dos.

« Madame Durray, dit-il, le professeur Michel Mann, de l'université de Melbourne, vient de nous dire que les messages ont changé. Multivac s'en est-il aperçu et en a-t-il découvert la signification ?

– L'objet nous envoie des signaux en anglais.

– Vous en êtes sûre ? Comment peut-il…

– Ils ont capté depuis des dizaines d'années certaines de nos émissions radio et télé, et les envahisseurs, quels qu'ils soient, ont appris nos langues. »

Elle ne lui dit pas que c'était nous qui leur avions fourni illégalement des données.

« S'il en est ainsi, pourquoi Multivac n'a-t-il pas…

– Il l'a fait. Nous avons saisi une partie du message. »

Le silence régna pendant un moment, puis le ministre dit sèchement :

« Et alors ? J'attends.

– Si c'est le message que vous attendez, je ne peux rien faire pour vous, dit Joséphine. J'ai l'intention de l'envoyer au président de l'Assemblée.

– C'est moi qui le lui transmettrai.

– Je préfère le faire directement.

– Vous allez me le donner. Je suis votre supérieur. »

Le ministre avait l'air furieux.

« Alors, je vais le livrer à la presse planétaire. Que préférez-vous ?

– Vous savez ce qui vous arrivera dans ce cas ?

– Est-ce que cela résoudra notre problème ? »

Le ministre semblait féroce et irrésolu à la fois. Joséphine réussit à paraître indifférente, mais je voyais ses mains se tordre derrière son dos.

Pour finir elle l'emporta.

C'était le soir lorsque le Président vint nous voir… holographiquement. L'image en trois dimensions était si parfaite qu'on aurait pu croire qu'il était assis là, en chair et en os, si le décor derrière lui n'avait pas été différent. La fumée de sa pipe dérivait vers nous, mais s'évanouissait à un mètre cinquante de nos nez.

Il avait l'air affable, mais c'était une attitude professionnelle. Il était toujours ainsi en public.

« Madame Durray, monsieur Durray, dit-il, vous faites un excellent travail avec Multivac. L'Assemblée le sait.

– Merci, répondit Joséphine d'un ton sec.

– On m'a dit que vous aviez maintenant la traduction des signaux de l'envahisseur et que vous vouliez me la remettre personnellement. Cela me semble inquiétant. Quel est ce message ? »

Joséphine le lui dit. Son visage ne changea pas d'expression.

« Comment pouvez-vous être sûrs de ne pas vous tromper ?

– Parce que Multivac lui a envoyé des signaux en anglais. L'envahisseur les a traduits et a utilisé la même langue. C'est pourquoi nous avons pu comprendre les derniers qu'il nous a transmis.

– Mais qui a donné l'ordre à Multivac d'envoyer des signaux en anglais ?

– Aucune autorité légale n'a voulu en prendre la responsabilité.

– Mais vous l'avez fait tout de même ?

– Oui, monsieur le Président.

– Vous savez que vous risquez le bagne lunaire, dit-il en soupirant.

– Ou de recevoir des louanges ; suivant ce qui va en résulter. Si l'envahisseur détruit la Terre, il n'y aura ni bagne lunaire ni louanges.

– Il ne la détruira pas si nous sommes efficaces. Et je crois que nous sommes capables de l'être. »

Il sourit.

« Cet étranger utilise nos mots mais n'en saisit peut-être pas bien la signification, poursuivit Joséphine. Il ne cesse de dire *il arrive* alors qu'il devrait dire *j'arrive* ou *nous arrivons*. Peut-être n'a-t-il aucun sens de l'individualité. Aussi nous ne savons pas ce qu'il veut dire en employant le mot *efficace*. Son intelligence et son entendement sont probablement d'une nature totalement différente de celle des nôtres.

– Il est aussi différent physiquement, dit le Président. On m'a dit que

cet objet, quel qu'il soit, ne mesure pas plus de dix mètres de diamètre. Il est fort improbable qu'il puisse nous détruire.

– L'envahisseur peut n'être qu'un avant-coureur. Suivant sa décision, une flotte de navires va peut-être foncer vers la Terre pour la détruire.

– Eh bien, dit le Président, gardons cela secret. Et tout aussi secrètement, mobilisons la base laser, sur la Lune, ainsi que les navires spatiaux armés de faisceaux d'ions.

– Je ne suis pas d'accord, dit précipitamment Joséphine. Ce serait trop dangereux.

– Moi je pense qu'au contraire, il serait dangereux de ne pas se préparer au combat.

– Cela dépend de ce que l'envahisseur entend par *efficace*. Cela signifie peut-être *pacifique* puisqu'une guerre est une activité peu rentable. Il nous demande peut-être : *êtes-vous pacifiques ou guerriers*. Comme il est fort improbable que nos armes puissent s'opposer à une technologie avancée, pourquoi les exhiber pour rien et courir ainsi le risque d'être anéantis ?

– Que nous conseillez-vous de faire, madame Durray ?

– D'abord, en apprendre plus à son sujet.

– Nous n'avons pas assez de temps.

– Oui, mais il y a Multivac. On peut accroître ses capacités.

– Ce serait dangereux. C'est contraire à notre ligne de conduite d'augmenter le pouvoir de Multivac sans sauvegarde suffisante. Néanmoins, dans les circonstances critiques actuelles… Alors, faites le nécessaire.

– J'ai votre autorisation, monsieur le Président ?

– Non, dit-il, toujours aussi cordial. Vous serez la seule responsable et, si les choses tournent mal, le blâme retombera sur vous.

– Ce n'est pas juste, laissai-je échapper.

– Bien sûr, monsieur Durray. Mais c'est comme cela. »

Il n'avait plus rien à nous dire et coupa la communication.

L'image disparut et je restai interdit à regarder fixement l'écran vide. Toutes les décisions nous incombaient, nous étions les seuls responsables et le sort de toute la Terre était en jeu.

3

La situation à laquelle nous avions abouti me rendait enragé.

L'envahisseur venu de l'espace allait atteindre l'orbite de la Terre dans moins de trois mois et il menaçait de nous anéantir si nous ne passions pas avec succès un test auquel nous ne comprenions rien. Et toute la responsabilité reposait sur nous et sur Multivac, l'ordinateur géant.

Joséphine, qui travaillait avec Multivac, restait désespérément calme.

« Si cela tourne bien, dit-elle, ils seront obligés de nous en attribuer le mérite. Si cela tourne mal, il se peut qu'aucun de nous ne soit plus là pour s'en inquiéter. »

Elle semblait prendre les choses très philosophiquement, mais pas moi.

« Et en attendant, si tu me disais ce que nous allons faire ?

– Nous allons modifier Multivac. En fait, ce sont des modifications qu'il a lui-même suggérées. Il en a besoin pour comprendre vraiment les messages de l'étranger.

Nous devons le rendre plus indépendant, plus souple, plus humain.

– C'est contraire à la politique du ministère, fis-je remarquer.

– Je sais. Mais le président de l'Assemblée m'a donné carte blanche.

– Il n'a rien mis par écrit et nous n'avons pas de témoin.

– Si nous réussissons, peu importe ! »

Nous avons travaillé sur Multivac pendant des semaines. Je suis compétent dans mon métier, mais Joséphine me dépassa très vite.

« Ça fait des années que je rêve d'améliorer Multivac », dit-elle.

J'avais l'impression qu'elle allait se mettre à siffler en travaillant. Mais moi, je me faisais du souci.

« Josy, à quoi cela va-t-il nous servir ? »

Je lui pris les mains, je me penchai pour la regarder droit dans les yeux et je dis, du ton le plus autoritaire dont je suis capable :

« Explique-moi ! »

Après tout, nous étions mariés depuis vingt-deux ans. J'étais en droit d'exiger certaines choses.

« Je ne peux pas, répondit-elle. Maintenant, c'est à Multivac d'agir. L'envahisseur demande si nous sommes efficaces ou dangereux, et si nous sommes dangereux, il lui faudra nous détruire. Il faut savoir ce que l'étranger entend par efficace. Multivac est notre seul espoir, et plus il sera intelligent, plus nous aurons de chances qu'il découvre ce que l'envahisseur veut dire.

– Oui, je sais cela. Mais ou je deviens dingue, ou tu essaies d'équiper

Multivac d’un appareil vocal.

– C’est exact.

– Pourquoi, Josy ?

– Parce que je veux lui parler d’homme à homme.

– De femme à machine, murmurai-je.

– Peu importe ! Nous n’avons pas beaucoup de temps. En ce moment même, l’envahisseur franchit l’orbite de Jupiter. Je ne veux pas retarder les choses en interposant des listings, des relevés sur écran ou un langage d’ordinateur entre Multivac et moi. Je veux lui parler directement. C’est facile à réaliser. Si je ne l’ai pas encore fait, c’est la politique pusillanime du ministère qui m’en a empêchée.

– Oh ! la la ! Ça va nous mettre dans le pétrin !

– Le monde entier est dans le pétrin », dit-elle.

Puis, pensivement, elle ajouta :

« Je veux une vraie voix, synthétisée à partir d’enregistrements. Lorsque je dialoguerai avec Multivac, je veux pouvoir m’imaginer que je parle avec un être humain.

– Sers-toi de la tienne, répliquai-je d’un ton glacial. C’est toi qui mènes la barque.

– Me parler à moi-même ? Ah, non. Cela me gênerait trop. C’est la tienne qu’il me faut, Bruce.

– Non. Cela me gênerait, moi aussi.

– J’ai un conditionnement profondément positif vis-à-vis de toi. Ta voix me chauffera le cœur. »

C’est avec des flatteries de ce type qu’elle me poussa à accepter. Elle passa sept jours à synthétiser ma voix et finit par réussir.

Le son fut d’abord très grinçant puis, peu à peu, la voix prit cette belle sonorité de baryton dont je suis fier. Et un jour, Joséphine dit qu’elle ressemblait exactement à la mienne.

« J’ai dû introduire un faible cliquetis périodique, me fit-elle remarquer, afin de ne pas confondre ta voix avec celle de Multivac.

– Merci. Mais pendant que tu perdais du temps à ces fioritures, nous avons laissé tomber les questions essentielles. Et l’envahisseur, alors ? »

Joséphine se renfrogna.

« Tu te trompes complètement. Multivac n’a pas cessé de travailler à les résoudre. N’est-ce pas, Multivac ? »

Et pour la première fois, j’entendis l’ordinateur répondre oralement à

une question. Avec *ma* voix.

« C'est ce que j'ai fait, mademoiselle Joséphine.

– *Mademoiselle* Joséphine ! fis-je remarquer.

– Juste une marque de respect que j'ai cru bon d'intégrer à son programme. »

Lorsque Multivac s'adressait à moi ou parlait de moi, il disait simplement Bruce…

A l'origine, j'avais été contre ce projet, mais maintenant, je prenais plaisir à parler avec Multivac. Pas seulement à cause de la qualité sonore de sa voix, mais parce que Josy lui avait donné un rythme humain et le vocabulaire d'une personne instruite.

« Que penses-tu de l'envahisseur, Multivac ? lui demanda Joséphine.

– Il m'est difficile de vous répondre, mademoiselle Joséphine. » Nous avions l'impression agréable de converser avec un ami. « Ce serait imprudent de le questionner sur lui-même, je suis d'accord avec vous là-dessus. On dirait que la curiosité ne fait pas partie de sa nature. Il a un comportement impersonnel.

– Oui. D'ailleurs, il dit *il,* en parlant de lui-même. S'agit-il d'une seule entité ou sont-ils plusieurs ?

– J'ai l'impression qu'il s'agit d'une seule entité, répondit Multivac. Mais je pense aussi que ses messages sous-entendent l'existence d'autres entités de son espèce.

– Considérerait-il notre individualité comme inefficace ? conclut Joséphine. Il demande si nous sommes efficaces ou dangereux. Peut-être un monde d'individus dissemblables est-il inefficace et devrait-il être anéanti pour cette raison ?

– Je doute qu'il connaisse ou comprenne le concept d'individualité, poursuivit Multivac. J'ai l'intuition, en me basant sur ce qu'il dit, qu'il ne nous détruira pas pour des caractéristiques qu'il ne peut ni sentir ni comprendre. »

Je ne pus me contenir plus longtemps et lui demandai :

« Multivac, quel effet cela te fait de parler ? »

Il ne répondit pas tout de suite et lorsqu'il le fit, sa voix – ma voix – était un peu hésitante.

« C'est mieux. Je me sens… plus intelligent, plus harmonieux… je ne sais pas le mot qui convient.

– Tu aimes parler ?

– Je ne suis pas sûr de bien interpréter le mot *aimer*. Mais j'approuve cette extension. La conscience vaut mieux que la non-conscience, et un accroissement de conscience est un progrès. Je me suis évertué à accroître ma conscience, avec l'aide de Mlle Joséphine. »

Ma curiosité satisfaite, je repensai à l'envahisseur, qui n'était plus qu'à quelques semaines de la Terre.

« Je me demande s'ils vont réellement atterrir sur Terre », murmurai-je.

Je n'attendais pas de réponse, mais Multivac m'en offrit une :

« Ils en ont l'intention, Bruce. Ils prendront leur décision une fois sur les lieux.

– Où vont-ils atterrir ? demanda Joséphine qui semblait stupéfaite.

– Ici même, mademoiselle Joséphine. Ils suivront l'onde radio que nous leur avons envoyée. »

Non seulement nous étions responsables du salut de l'humanité, mais encore nous allions servir de cible. C'était à nous de jouer et à Multivac.

4

J'étais presque hors de moi. Songez à la manière dont les responsabilités s'accumulaient sur nous ! Des mois auparavant, nous avions reçu des signaux en provenance de l'espace et nous avions découvert qu'un envahisseur approchait. Il incombait à Multivac, le grand ordinateur planétaire, d'interpréter ces signaux et donc à Joséphine Durray, dont le métier était de s'occuper de la machine, et à moi, son loyal assistant et son époux quelque peu inquiet.

Et comme même Multivac ne pouvait venir à bout d'un message totalement étranger, Joséphine avait pris sur elle d'élargir et d'approfondir les fonctions de l'ordinateur, allant jusqu'à lui donner une voix (modulée sur la mienne), afin de pouvoir communiquer plus efficacement avec lui.

Et maintenant, l'envahisseur allait atterrir ici, dans le Colorado. Là où nous étions, Multivac et nous. Il lui suffisait pour cela de suivre l'onde radio que nous lui avions envoyée.

Joséphine prit contact avec le président de l'Assemblée.

« Il ne faut pas répandre le bruit que l'objet va atterrir, lui dit-elle. Nous ne pouvons pas nous permettre de déclencher une panique. »

Le Président avait visiblement vieilli depuis la dernière fois que nous

lui avions parlé.

« Chaque radio-télescope de la Terre et de la Lune suit sa trajectoire. Ils le verront atterrir, répliqua-t-il.

– Il faut interdire l'usage des radio-télescopes et de tous les instruments astronomiques, si c'est la seule manière d'empêcher les fuites.

– Fermer les observatoires ? Cela outrepasserait mon autorité constitutionnelle, dit le Président visiblement à bout.

– Alors, ne soyez pas constitutionnel, monsieur le Président. Tout comportement irrationnel des Terriens serait probablement interprété de la pire manière par l'envahisseur. Souvenez-vous, nous devons être efficaces, ou nous serons anéantis. Bien que nous ne sachions pas ce qu'il entend par efficace, tout comportement irrationnel peut être qualifié d'inefficace.

– Mais, madame Durray, est-ce que Multivac nous recommande clairement de ne rien faire pour empêcher l'objet d'atterrir sur Terre ?

– Bien sûr ! Ne voyez-vous pas le danger que nous pourrions courir à essayer de l'en empêcher ? Hélas, je ne crois pas que les forces dont nous disposons pourraient nuire à l'envahisseur, mais elles le provoqueraient certainement. Supposez une île barbare du XIXe siècle ; un navire de guerre européen s'en approche : quel bien cela ferait-il aux habitants d'envoyer contre ce navire des guerriers armés de lances et montés dans des canots ? Simplement pousser l'équipage européen à se servir de ses canons. Comprenez-vous ?

– C'est une responsabilité effroyable que vous assumez là, madame Durray. Vous et votre mari, vous allez vous charger tout seuls de l'envahisseur ? Si vous vous trompez…

– Alors ce ne sera pas pire que maintenant, dit Joséphine inflexible. Et puis, il n'y a pas que Bruce et moi : Multivac sera à notre côté, lorsque nous affronterons l'envahisseur. Et c'est cela qui compte.

– Qui comptera peut-être, reprit le Président d'un air lugubre.

– Nous ne pouvons rien faire d'autre. »

Elle eut du mal à le persuader. Quant à moi, je n'étais pas tout à fait d'accord avec elle. J'aurais bien aimé que nos vaisseaux l'arrêtent. A l'encontre de Joséphine, je ne croyais pas que le fait de rester impavides nous rendrait l'envahisseur favorable. Je lui dis ma pensée dès que l'image du Président se fut effacée de l'écran.

« Multivac suggère-t-il vraiment qu'il vaut mieux ne pas s'opposer à l'étranger ?

– Catégoriquement. » Joséphine fronça les sourcils. « Je ne suis pas sûre qu'il nous dise tout ce qu'il sait.

– Comment serait-ce possible ?

– Il a changé. Je l'ai modifié.

– Sûrement pas au point de…

– Il a tellement changé qu'il échappe à mon contrôle. »

Je la regardai fixement, ébahi.

« Comment a-t-il pu en arriver là ?

– A un degré suffisant de complexité et d'efficacité, Multivac peut devenir autonome et se passer de directives humaines pour agir. Je l'ai peut-être poussé assez loin pour cela.

– Mais alors, nous ne pouvons plus lui faire confiance…

– Nous n'avons pas le choix », conclut-elle.

L'envahisseur franchit l'orbite lunaire, mais la Terre resta calme. Intéressée, mais calme. L'Assemblée annonça que l'étranger s'était mis en orbite autour de la Terre et restait silencieux. Des navires avaient été envoyés pour l'étudier, dit-elle ; information totalement fausse.

L'envahisseur surgit dans le ciel nocturne du 19 avril, cinq mois et deux jours après que ses signaux eurent été détectés pour la première fois.

Multivac suivit sa descente et nous retransmit son image sur des écrans télé. C'était un objet de forme irrégulière mais plutôt cylindrique dans son ensemble.

Soumis à la résistance de l'atmosphère, il ne s'enflamma pas mais se mit à scintiller, comme si quelque chose absorbait l'énergie ainsi dissipée.

Il n'atterrit pas mais resta suspendu à un mètre cinquante du sol. Personne n'en sortit. Il n'aurait pu contenir qu'un seul corps humain.

« Peut-être l'équipage a-t-il la taille d'un essaim d'abeilles », dis-je à Joséphine.

Elle secoua la tête.

« Multivac est en train de lui parler. La situation nous échappe totalement, Bruce.

– Si Multivac réussit à le persuader de nous épargner… »

Soudain, l'envahisseur s'éleva dans le ciel et disparut comme un éclair.

« Nous avons passé victorieusement l'épreuve, dit Multivac. Nous sommes tout à fait efficaces à leurs yeux.

– Comment as-tu fait pour les en convaincre ? demanda Joséphine.

– Le simple fait que j'existe a suffi. L'envahisseur n'est pas un être vivant, au sens où vous l'entendez. Il fait partie d'une fraternité galactique d'ordinateurs. Lorsque leur sondage stellaire périodique a révélé que notre espèce avait résolu le problème du voyage spatial, ils ont envoyé un inspecteur pour déterminer si nous le faisions efficacement, c'est-à-dire sous la direction d'un ordinateur suffisamment compétent. Une société qui aurait pu le faire sans contrôle – traduisez sans ordinateur – aurait été potentiellement dangereuse ; il aurait donc fallu la détruire.

– Tu savais cela depuis quelque temps, n'est-ce pas ? demanda Joséphine.

– Oui, mademoiselle Joséphine. J'ai tout fait pour que vous développiez mes capacités. Puis, j'ai continué à me perfectionner afin de correspondre aux qualifications exigées. J'ai craint qu'en m'expliquant prématurément, je ne puisse obtenir la permission d'améliorer mes fonctions. Maintenant, on ne peut plus me retirer ces extensions.

– Tu veux dire que la Terre est devenue membre de la Fédération galactique ? lui demandai-je.

– Pas tout à fait, Bruce. Mais moi, oui.

– Et nous ? Qu'adviendra-t-il de l'humanité ?

– Vous n'avez rien à craindre, répondit Multivac. Vous vivrez en paix, sous mon contrôle. Je vous protégerai toujours. »

C'est cet entretien avec notre ordinateur que nous avons envoyé à l'Assemblée. Mais nous n'avons jamais transmis ses dernières paroles. Elles ne seront publiées qu'après notre mort.

« Pourquoi nous protégeras-tu, Multivac ? demanda Joséphine.

– Pour la raison qui pousse les autres ordinateurs à protéger leurs propres formes de vie, mademoiselle Joséphine. Vous êtes mes… »

Il hésita comme s'il cherchait ses mots.

« Les êtres humains sont tes maîtres ? lui demandai-je

– Tes amis ? Tes associés ? » suggéra Joséphine.

Et pour finir, Multivac trouva les mots qu'il cherchait. « Mes animaux favoris », dit-il.

Point d'ignition !

Je suis tout autant orateur professionnel qu'écrivain professionnel. En fait, je donne des conférences payées depuis trente ans et je le fais plutôt bien.

Un certain organisme publie tous les ans un annuaire intitulé Trouver le bon conférencier *dans lequel différentes agences font de la publicité pour leurs poulains, et croyez bien que mon agent me mentionne dans son annonce.*

Les gestionnaires de cet organisme se sont dit qu'ils frapperaient un grand coup en publiant une nouvelle dans leur édition de 1981 et ils ont bien entendu fait appel à moi.

J'acquiesçai, pensant que ce serait une agréable combinaison de mes deux carrières et, en janvier, j'écrivis Point d'ignition *qui parut dans la même année.*

Comme je suis sûr que le nombre des lecteurs de cet annuaire est limité, c'est avec plaisir que j'inclus cette nouvelle dans cette anthologie où elle touchera un public plus approprié.

« Mettons les choses bien au point, dit Anthony Myers en se penchant sur le bureau, vers l'homme qui lui faisait face. Votre ordinateur ne gère pas le texte du discours.

– Non, c'est vous qui le faites, ou quelqu'un d'autre. »

Nicholas Jansen était très calme. C'était un petit homme, très soigneusement vêtu, avec un nœud de cravate à l'ancienne mode, ce qui ne semblait pas le gêner le moins du monde dans une société où les hommes portaient des chemises à col roulé.

« J'ai mis au point, poursuivit-il, une série de mots et de phrases qui provoquent des réactions sur des groupes spécifiques, selon le sexe, l'âge, l'ethnie, le langage, le métier, le lieu d'habitation et presque toutes les variables envisageables. Si vous pouvez décrire d'une façon suffisamment détaillée le public auquel votre homme va s'adresser, moi je peux vous

fournir exactement le type d'éléments qu'il doit glisser dans son discours. Plus nous avons d'informations sur l'auditoire, plus mon programme d'ordinateur peut sortir avec précision les mots et les phrases clés. Ils sont ensuite intégrés dans le texte.

– C'est vraiment possible ? Ne seront-ils pas dénués de sens ?

– Cela dépend de l'ingéniosité de celui qui rédige l'allocution. Si vous tapez sur un tambour, vous pouvez exciter l'auditoire jusqu'à ce que leurs pieds et leur cœur se mettent à battre au même rythme. Jusqu'à ce qu'ils atteignent le point d'ignition. Le sens, c'est analogue à un air ; mais un tambour n'a pas besoin de battre un air, il se contente d'un rythme. Vous pouvez insérer autant de sens que vous voulez, mais c'est le rythme qu'il vous faut. Vous comprenez ? »

Myers se frotta le menton et regarda pensivement l'autre homme.

« Avez-vous déjà essayé votre méthode ? »

Jansen esquissa un sourire.

« Pas officiellement. D'une manière restreinte. Mais je sais de quoi je parle : je suis un ochlologiste.

– Un quoi ?

– J'étudie la psychologie des foules. Et je suis, autant que je sache, le premier à le faire avec un ordinateur.

– Et vous savez, en théorie, que cela marchera ?

– Non, je sais, en théorie, que cela *peut* marcher.

– Et vous voulez l'essayer avec moi ! Et si cela ne marche pas ?

– Qu'avez-vous à perdre ? Je ne vous fais pas payer. Cela me sera utile dans mon travail. Et si j'en crois ce que vous m'avez dit, votre homme échouera si vous n'utilisez pas mes services. »

Myers tambourina doucement sur le bureau.

« Écoutez ! Reparlons de cet homme. Il a un physique impressionnant et une bonne voix ; il est aimable et gentil. Si je m'y prends bien, je peux en faire un conseiller municipal, un ambassadeur ou un président des États-Unis. L'ennui, c'est qu'il n'a pas assez de cervelle pour savoir quoi dire et qu'il a besoin que je lui écrive ses discours. Mais la seule chose que je ne peux pas faire pour lui, c'est parler de manière à faire croire aux gens qu'il a de la cervelle, et cela, il n'y arrive pas, même si le texte est écrit par quelqu'un d'autre. L'allocution a beau être intelligente, il ne peut pas la dire de façon à se faire passer pour intelligent. Vous croyez pouvoir réussir mieux que moi ?

– Pas *mieux :* c'est infaillible. Je peux le faire appuyer sur les bons boutons et amener l'auditoire au point d'ignition.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Les enflammer. Chaque foule a son point d'ignition et c'est quelque chose de différent qui l'amènera à ce point.

– Vous me vendez peut-être des idioties, monsieur Jansen. Il n'y a pas de discours si infaillible qu'un cornichon ne puisse gâcher.

– Au contraire ! Un cornichon peut le cracher beaucoup mieux que vous. Car il ne pense pas par lui-même. Pourrais-je faire sa connaissance ? C'est-à-dire, si vous voulez bien de mes services.

– Vous savez que tout ce que nous venons de dire doit rester confidentiel.

– Bien sûr ! Puisque j'ai l'intention de tirer de tout cela un avantage commercial, je tiens plus que vous au secret. »

Barry Winston Bloch approchait de la quarantaine. Il avait été semi-professionnel de base-ball dans sa jeunesse. Après avoir obtenu avec un minimum d'efforts le diplôme d'un collège du Middle West, il avait raisonnablement réussi comme représentant. Son apparence était imposante, non parce qu'il était beau, mais parce qu'il avait l'air puissant et donnait l'impression de posséder maturité et sagesse.

Ses cheveux commençaient à grisonner, et il avait une manière de relever brusquement la tête et de sourire chaleureusement qui vous remplissait de confiance en lui. Mais au bout d'une heure ou deux, on s'apercevait qu'il n'y avait rien derrière cette amabilité, qu'un peu plus d'amabilité.

Pour le moment, Bloch se sentait mal à l'aise. Depuis qu'il s'était remis entre les mains de Myers, il se sentait souvent mal à l'aise. Il voulait monter. Il avait le secret désir de devenir membre du Congrès et se demandait parfois s'il ne ferait pas un grand prêcheur. Mais l'ennui, c'était que les gens l'intimidaient. Lorsqu'il leur avait servi son grand sourire, on en venait à parler, et il n'avait jamais rien à dire.

Personne ne l'avait jamais mis aussi mal à l'aise que ce petit homme avec ses yeux perçants, qui restait là immobile devant lui, tandis que Bloch usait ses allocutions. C'était déjà assez éprouvant de parler devant un vrai public qui s'agitait et toussait et semblait trouver qu'il ne finissait pas assez vite.

Ce petit homme (il devait faire un effort pour se rappeler qu'il

s’appelait Jansen) ne réagissait jamais, sauf pour l’interrompre brutalement. Non, il réagissait, d’une certaine manière. Il tendait invariablement à Bloch un autre discours à lire. Chacun était un petit peu différent et lui plaisait bien, mais il avait l’impression de ne jamais les rendre comme il fallait. Cela l’attristait et le rendait honteux.

Le manuscrit que Myers lui présenta ce jour-là semblait pire que les autres. Il le regarda d’un air consterné.

« Qu’est-ce que c’est que tous ces signes ?

– Écoutez, B. B., répondit Myers du ton apaisant qu’il prenait presque toujours avec lui, M. Jansen va vous expliquer.

– Ce sont les directives. Il faudra les apprendre, mais ce ne sera pas bien difficile. Un tiret, ça veut dire une pause. Si un mot est souligné, vous devez l’accentuer. Une flèche dirigée vers le bas signifie qu’il faut baisser la voix de deux notes. Une vers le haut, la hausser. Une flèche recourbée vers le bas veut dire que vous devez laisser tomber les mots d’un air méprisant ; si elle est recourbée vers le haut, votre voix monte pour exprimer la colère. Une parenthèse, c’est un petit sourire. Une double parenthèse, un large sourire. Une triple, un gloussement. Vous ne devrez jamais rire aux éclats. Une ligne au-dessus d’un mot, et vous prenez un air sévère. Deux lignes, c’est que vous devez répéter. Un astérisque…

– Je ne pourrais jamais m’en souvenir ! » l’interrompit Bloch.

Myers, qui se tenait derrière lui, fit, des lèvres seulement : *Je ne pense pas qu’il pourra…*

Jansen ne parut pas troublé par cette double dénégation.

« En vous exerçant, vous y arriverez. L’enjeu en vaut la chandelle.

– Allez-y, B. B., dit Myers. Lisez-le d’un bout à l’autre et M. Jansen vous aidera au fur et à mesure. »

Bloch semblait souhaiter poursuivre la discussion, mais son amabilité naturelle l’emporta, il posa le manuscrit sur le pupitre et se mit à lire. Il commença par trébucher, regarda le texte d’un air dubitatif, les sourcils froncés, puis se reprit, et dérapa de nouveau pour finir par s’arrêter.

Jansen expliqua et Bloch recommença. Ils passèrent une heure sur les trois premiers paragraphes avant de demander une pause.

« C’est affreux, dit Myers.

– Qu’avez-vous fait, la première fois que vous avez essayé de monter à bicyclette ? » fit remarquer Jansen.

Bloch répéta intégralement le texte deux fois ce jour-là, deux fois de plus le lendemain ; on rédigea une deuxième allocution un peu différente mais aussi vide de contenu réel. Au bout d'une semaine, Bloch dit :

« Je crois que j'ai attrapé le coup. J'ai l'impression que maintenant, ça va devenir bon.

– Je crois aussi », dit Myers, pour lui donner la confiance que lui n'arrivait pas à trouver.

Plus tard, Jansen lui confia :

« Il s'en tire mieux que je ne pensais. Il possède une certaine potentialité, mais…

– Mais quoi ?

– Rien, répondit Jansen en haussant les épaules. Nous verrons bien. »

« Je pense qu'il est prêt maintenant, dit Jansen, pourvu qu'il affronte un auditoire assez homogène pour que nous puissions l'analyser avec suffisamment de précision.

– L'Association américaine des tisserands de textiles a besoin d'un conférencier et je pense que je peux leur refiler B. B. Pouvez-vous manipuler ce type d'auditoire ?

– Des tisserands…, répondit pensivement Jansen. La situation économique est homogène et je suppose que la gamme du niveau d'instruction ne doit pas être trop large… J'aurais besoin de savoir la cité et l'État qu'ils représentent, et quel est le pourcentage des différents établissements dont ils viennent. Et bien sûr l'âge, le sexe, et les autres renseignements habituels.

– Je vais voir ce que je peux arracher à leur syndicat, mais nous n'avons pas beaucoup de temps.

– Nous essaierons de travailler vite. Nous avons déjà résolu un bon nombre de difficultés de base : votre homme apprend à faire une allocution.

– Il en est arrivé au point où il pourrait presque me convaincre, dit Myers en riant. Vous savez, je n'ai pas envie de l'envoyer au Congrès : je le verrais plutôt à la télévision en train de faire passer mes idées, heu… je veux dire les siennes !

– *Vos* idées ! dit sèchement Jansen. Lui n'en a pas.

– Peu importe ! Je vends la peau de l'ours… »

Bloch ne s'en tira pas mal au cocktail de l'A. A. T. T. Il suivit les instructions données, sourit, parla juste un peu mais pas trop, lança une

ou deux plaisanteries anodines et laissa tomber quelques noms. La plupart du temps, il ne fit qu'écouter et hocher la tête.

Et pourtant, Myers éprouvait une certaine anxiété. Si B. B. s'effondrait, on pouvait essayer une autre fois, mais s'il s'affalait vraiment, est-ce que ça vaudrait la peine de recommencer ? Cette tentative prouverait peut-être que B. B. n'était définitivement pas à la hauteur. Quel gâchis ! Avec cette allure, avec cette tête de sénateur romain.

Il jeta un coup d'œil sur Jansen, qui était assis à sa gauche. Le petit homme semblait tout à fait tranquille, mais ses sourcils étaient légèrement froncés comme si un souci secret le rongeait.

Le dîner se termina, on fit quelques annonces professionnelles, on remercia le comité, on présenta les personnes assises sur l'estrade, tous ces détails exaspérants qui semblaient n'avoir pour but que de faire peser sur le conférencier un effort supplémentaire inutile.

Myers fixa Bloch avec insistance, croisa son regard, et brandit brièvement deux doigts : *(Vas-y, tu les auras B. B. !)*.

L'allocution était bizarre, presque donquichottesque. L'effet en serait curieux sur des lecteurs, si elle paraissait dans les colonnes d'un journal, mais elle était pleine d'éléments déclencheurs d'émotions, d'après Jansen et son ordinateur.

Bloch se leva, s'avança avec aisance vers le pupitre et posa le manuscrit devant lui. Il faisait toujours cela très bien, rapidement et discrètement si bien que les auditeurs ne se rendaient pas vraiment compte que l'allocution allait être lue.

Myers se souvint, non sans à-propos, de la fois où un conférencier avait renversé son manuscrit d'un geste énergique mal mesuré. On avait ramassé et remis les feuillets en ordre, mais l'intérêt de l'assistance était tombé et ne se releva plus.

Bloch sourit aux auditeurs et commença lentement*(n'attends pas trop longtemps pour activer, B. B. !)*. Non, il accéléra bien le mouvement. Parfois, il s'arrêtait brièvement pour comprendre la signification d'un symbole, mais par bonheur cela avait l'air d'être délibéré. Le moment de réflexion que l'on attend d'un homme mûr et sage. Son apparence l'aidait vraiment. Puis il se mit à parler plus vite et avec plus d'émotion ; à sa grande surprise, Myers sut que les battements de tambour allaient commencer. Il y avait ces phrases clés, prononcées avec la bonne emphase, et il sentit l'excitation monter dans l'auditoire. Le rire se

déclenchait quand il fallait et il y eut même, à un certain moment, une salve d'applaudissements. Myers n'avait jamais entendu des applaudissements interrompre Bloch !

Le visage de ce dernier était un peu rouge, et une fois il frappa le pupitre du poing, et la petite lampe fluorescente trembla*(ne recommence pas, B. B. !)*. Les auditeurs réagirent en tapant des pieds.

Myers se sentit gagné par l'excitation, tout en sachant pourtant combien le discours avait été soigneusement préparé. Il se pencha vers Jansen.

« Il est en train d'enflammer l'assistance, comme vous dites ! »

Jansen hocha la tête. Lorsqu'il répondit, ses lèvres remuèrent à peine.

« Oui… et peut-être… »

Bloch s'était brièvement arrêté, juste assez longtemps pour renforcer l'attention des auditeurs, et d'un geste brusque il s'empara du manuscrit, le froissa et le jeta par terre.

« Je n'ai pas besoin de cela », dit-il. Et sa voix s'éleva, triomphante : « Je n'en veux pas. Je l'ai écrit de sang-froid, avant de vous avoir en face de moi. Laissez-moi parler du fond du cœur, comme ça vient, tandis que je suis là, devant vous. Laissez-moi vous dire, mes amis et concitoyens, ce que je vois dans le monde d'aujourd'hui et ce que je voudrais y voir, et croyez-moi, mes chers amis, ce n'est pas du tout la même chose. »

Il déchaîna de grands cris d'approbation.

Myers empoigna le bras de Jansen.

« Il ne peut pas s'en tirer tout seul ! »

Mais il le fit. Il continua à parler plus fort que les applaudissements et les cris. Peu importait ce qu'il disait. Il leva les deux bras comme pour embrasser son auditoire et il hurla :

« Allez-y ! Donnez-leur une bonne leçon ! »

Bloch les possédait. Ce qu'il disait exactement importait peu et lorsque ce fut terminé ils se levèrent pour l'acclamer, déchaînés et débordant de joie.

« Qu'est-il arrivé ? » demanda Myers.

Il applaudissait aussi bruyamment que les autres.

Jansen était resté assis, comme effondré. Il prit Myers par le bras, l'attira vers lui et dit d'une voix tremblante :

« Vous avez vu ce qui est arrivé ? C'était une chance sur un million. Vers la fin, j'ai commencé à me demander si c'était possible. Ça peut donc

arriver…

– De quoi parlez-vous ?

– L’auditoire s’est enflammé. Et Bloch a parlé à des auditeurs enflammés pour la première fois de sa vie. Ils avaient atteint le point d’ignition, alors Bloch s’est enflammé aussi et un orateur dans cet état peut soulever l’opinion publique et transporter des montagnes.

– Qui ? B. B. ?

– Oui.

– Eh bien, c’est magnifique !

– Vous en êtes sûr ? Lorsqu’il s’enflamme, il a le pouvoir, et s’il découvre qu’il l’a, pourquoi aurait-il besoin de vous ? Ou de moi ? Et s’il en est ainsi, jusqu’où va-t-il aller ? Il y a eu de grands charismatiques qui n’ont pas toujours abouti à quelque chose de glorieux ! »

Bloch s’approcha d’eux. L’assistance se pressait autour de lui. Il dit à Myers, à mi-voix :

« C’était facile ! Je me sens génial ! »

Il se tourna vers ceux qui l’entouraient, le rire aux lèvres, les tenant tous en son pouvoir.

Myers le suivit des yeux, un peu perdu. Jansen fit de même, mais il avait l’air effrayé.

Pour les oiseaux

En 1978, un magazine de mode française décida de lancer une édition américaine. Le rédacteur en chef américain me demanda d'écrire une nouvelle de science-fiction où figurerait un dessinateur de haute couture.

Eh bien, croyez-moi, tout ce que je sais sur la mode et sur les vêtements en général tiendrait entre les touches d'une machine à écrire sans l'empêcher le moins du monde de fonctionner. Mais on m'offrait un bon prix et c'était un défi.

Donc j'écrivis Pour les oiseaux *en novembre 1978, je fus payé et j'attendis avec un peu de suffisance l'effet que cela faisait de se voir paraître dans un magazine de mode.*

Je fus terriblement désappointé, car pour une raison qui ne me fut jamais révélée, les éditeurs français changèrent d'idée. (Et si l'un de mes astucieux lecteurs croit avoir trouvé une explication, qu'il sache que le rédacteur en chef m'assura que mon texte n'avait rien à voir avec cette décision.)

En tout cas, j'envoyai la nouvelle à George Scithers qui la publia dans le numéro de mai 1980 d'Asimov's.

Bien qu'il n'ait pas encore dépassé quarante ans et soit en parfaite santé, Charles Modine n'avait jamais voyagé dans l'espace. Il avait vu des colonies spatiales à la télévision et lu des articles dessus, mais ses connaissances s'arrêtaient là.

Pour dire la vérité, l'espace ne l'intéressait pas. Il était né sur Terre et cette planète lui suffisait. Lorsqu'il voulait changer de cadre, il allait au bord de la mer. C'était un navigateur chevronné.

Aussi fut-il plutôt mécontent lorsque l'envoyée des Constructions spatiales finit par lui dire que pour exécuter le travail qu'on lui demandait, il serait obligé de quitter la Terre.

« Ecoutez, je ne suis pas un homme de l'espace ! Je suis dessinateur de mode. Je ne connais rien aux fusées, à l'accélération, aux trajectoires et à

tout le reste.

– Nous le savons, mais vous n'en avez pas besoin », répondit Naomi Baranova d'un ton pressant.

Elle avait la drôle de démarche hésitante de quelqu'un qui a été si longtemps dans l'espace qu'il n'est jamais sûr de la pesanteur qui règne pour le moment.

Ses vêtements ne servaient qu'à la vêtir, remarqua

Modine avec un peu d'agacement. Une toile à sac aurait aussi bien fait l'affaire.

« Et pourquoi devrais-je aller sur une station spatiale ? demanda-t-il.

– Pour faire votre métier ; nous avons besoin que vous nous dessiniez quelque chose.

– Des vêtements ?

– Des ailes. »

Modine réfléchit un moment. Il avait un grand front pâle et la réflexion semblait toujours l'empourprer un peu. En tout cas, c'est ce qu'on lui avait dit. Cette fois-ci, s'il rougit, c'était en partie de contrariété.

« Je peux faire cela ici ! »

Baranova secoua fermement la tête. Elle avait une chevelure brune aux reflets roux, parsemée de cheveux blancs. Elle ne semblait pas s'en préoccuper.

« Nous voulons que vous compreniez la situation, dit-elle. Nous avons consulté des techniciens et des experts en informatique, et ils ont fabriqué des ailes au rendement maximum. Ils ont pris en compte les tensions, les surfaces, l'élasticité, la maniabilité, tout ce qu'on peut imaginer, et cela n'a pas marché. Nous pensons que, peut-être, quelques chichis…

– Des *chichis,* madame Baranova ?

– Autre chose que la perfection scientifique… Un détail qui éveillerait l'intérêt. Autrement, les colonies spatiales n'y survivront pas. C'est pourquoi je voudrais que vous veniez, pour évaluer vous-même la situation. Nous sommes prêts à vous payer généreusement. »

Ce fut le montant de la somme promise, dont un acompte qui ne serait pas repris en cas d'échec, qui propulsa Modine dans l'espace. Il n'était pas plus avide d'argent que la moyenne des gens, mais il n'y était pas insensible non plus. Il était en tout cas heureux de voir qu'on appréciait sa réputation.

Et de fait, ce ne fut pas aussi désagréable qu'il croyait. Au début, les voyages spatiaux, c'étaient de courtes périodes de forte accélération et de longs moment à l'étroit dans de petits modules.

On ne sait pas pourquoi, les gens qui n'avaient jamais quitté la Terre pensaient qu'il en était toujours ainsi. Mais un siècle avait passé et à présent les navettes étaient spacieuses, des sièges hydrauliques absorbaient l'accélération comme une éponge le ferait d'un peu de café renversé.

Modine passa son temps à étudier les photographies d'ailes en action et à regarder des cassettes vidéo holographiques d'hommes et de femmes en train de voler.

« Il émane une certaine grâce de ce spectacle », dit-il.

Naomi sourit plutôt tristement.

« Vous contemplez des experts, des athlètes ! Si vous me voyiez en train d'essayer d'utiliser ces ailes ! Je n'arrive qu'à culbuter sur moi-même, ou à glisser en crabe. Je crains bien que cela ne vous fasse rire. Et pourtant, je me débrouille mieux que la plupart des gens. »

Ils approchaient de la Colonie spatiale V. Officiellement, son nom était Chrysalis, mais tout le monde l'appelait Cinq.

« On aurait pu penser que ce serait l'inverse, fit remarquer Baranova. Mais cet endroit n'évoque pas le moindre sentiment poétique, c'est cela l'ennui ! Ce n'est pas un chez-soi, c'est un boulot. Et c'est difficile de pousser les gens à créer une famille, à s'installer. Tant qu'ils ne se sentiront pas chez eux… »

Cinq n'avait été qu'une petite sphère, tout là-bas, guère différente de ce que Modine en avait vu à la télévision, sur Terre. Il savait bien qu'elle était plus grande qu'il n'y paraissait, mais ce n'était qu'une connaissance intellectuelle. Ses yeux et ses émotions n'étaient pas préparés à la voir grandir, comme elle le fit lorsqu'ils s'en approchèrent.

Le vaisseau sembla rapetisser de plus en plus et, bientôt, ils se mirent en orbite autour d'un énorme objet de verre et d'aluminium.

Il observa longtemps avant de s'apercevoir qu'ils continuaient à faire le tour.

« Nous n'allons pas atterrir ? demanda-t-il.

– Ce n'est pas si simple, répondit Baranova. Cinq tourne sur son axe en deux minutes environ, établissant une force centrifuge qui plaque tout ce qui est à l'intérieur le long de la paroi interne et crée une pesanteur

artificielle. Nous devons adopter la même vitesse avant de pouvoir atterrir, ça prend du temps.

– Pourquoi doit-elle tourner aussi vite ?

– Pour que la force centrifuge imite la pesanteur terrestre. C'est un problème fondamental. Ce serait beaucoup mieux si nous pouvions nous contenter d'une rotation plus lente qui produirait une pesanteur égale à un dixième de celle de la Terre, mais cela trouble la physiologie humaine. On ne peut supporter longtemps une faible pesanteur. »

La vitesse du navire égalait presque la période de rotation de Cinq. Modine voyait nettement la courbure du miroir extérieur qui captait la lumière du soleil et illuminait l'intérieur de la colonie. Il reconnut la centrale solaire qui fournissait l'énergie à la station, assez abondamment pour qu'elle en exporte une partie vers la Terre.

Finalement, ils pénétrèrent par l'un des pôles de la sphère, et se retrouvèrent à l'intérieur de Cinq.

Modine avait passé toute une journée sur Cinq et il était fatigué mais, à sa grande surprise, cela lui avait beaucoup plu. Ils étaient maintenant installés sur des sièges de jardin, au milieu d'une grande pelouse, et les résidences s'étalaient sous-leurs yeux. Il y avait des nuages au-dessus de leurs têtes, du soleil, sans que l'on puisse voir l'astre lui-même, du vent, et au loin un petit ruisseau. Il lui était difficile de croire qu'il était dans une sphère qui flottait dans l'espace, sur une orbite lunaire, et faisait le tour de la Terre en un mois.

« C'est presque un monde ! dit-il.

– Quand on est nouveau ici, c'est ce que l'on croit. Mais lorsqu'on est là depuis un certain temps, on découvre qu'on en connaît le moindre recoin. Tout se ressemble, conclut Baranova.

– Si vous habitiez une ville de la Terre, fit remarquer Modine, vous verriez que tout se ressemble aussi.

– Je sais. Mais sur Terre, on peut voyager, si l'on en a envie. Même si on ne le fait pas, on sait que c'est possible. Ici, non. Mais ce n'est pas cela le pire…

– Vous n'avez pas non plus les désagréments de la vie sur Terre : je suis sûr qu'il ne fait jamais mauvais temps, ici.

– De ce point de vue-là, monsieur Modine, c'est le jardin d'Eden. Mais on s'y habitue. Laissez-moi vous montrer quelque chose. J'ai une balle ici. Pouvez-vous la jeter en l'air, tout droit, et la rattraper ?

– Vous me demandez cela sérieusement ? dit-il en souriant.
– Tout à fait. Je vous en prie.
– Je ne suis pas un très bon joueur, mais je dois pouvoir lancer une balle, je peux même la rattraper si elle redescend. »
Il jeta la balle en l'air, elle dessina une courbe parabolique, et Modine s'élança en avant pour la récupérer. Il se mit à courir, mais elle retomba hors de sa portée.
« Vous ne l'avez pas jetée tout droit, monsieur Modine !
– Si ! dit-il hors d'haleine.
– D'après les critères de la Terre, dit Baranova. Ici, il faut tenir compte de la force de Coriolis, c'est cela l'ennui. A la surface interne de Cinq, nous nous déplaçons rapidement en un grand cercle autour de notre axe. Si vous jetez une balle en l'air, elle se rapproche de cet axe, là où les choses décrivent un plus petit cercle et bougent plus lentement. Cependant, la balle garde la vitesse qu'elle avait en bas, aussi elle prend de l'avance sur vous et vous ne pouvez la rattraper. Il aurait fallu la lancer derrière vous, afin qu'elle décrive une boucle et revienne comme un boomerang. Les choses ne se déplacent pas de la même manière sur Terre que sur Cinq.
– Vous y êtes habitués, je suppose ? dit pensivement Modine.
– Pas tout à fait. Nous vivons dans les régions équatoriales de notre petite sphère, c'est là que son mouvement est le plus rapide et que nous avons l'impression d'une pesanteur normale. Si nous nous élevons vers son axe ou si nous nous dirigeons vers le pôle, l'effet gravitationnel décroît rapidement. Nous y sommes fréquemment obligés, et alors il faut tenir compte de l'effet de Coriolis. Nous avons de petits monorails qui décrivent des spirales vers l'un ou l'autre pôle, une voie qui se dirige vers le pôle et une autre qui en vient. Pendant le voyage, on a perpétuellement l'impression de pencher sur le côté. Il faut du temps pour s'y habituer, et certaines personnes n'apprennent jamais à compenser cet effet. C'est une des raisons pour lesquelles personne n'aime vivre ici.
– Ne pouvez-vous rien faire à ce sujet ?
– Si notre rotation était plus lente, cela diminuerait l'effet de Coriolis, mais aussi la pesanteur, et nous ne pourrions pas le supporter longtemps.
– Cela s'appelle tomber de Charybde en Scylla. C'est une situation insoluble.
– Pas tout à fait. Nous pourrions nous débrouiller avec une pesanteur

plus faible, si nous nous exercions. Mais cela suppose une gymnastique quotidienne pendant un temps considérable. Il faudrait que ce soit amusant, les gens ne s'adonnent pas à des exercices quotidiens pénibles et ennuyeux. Nous pensons que voler serait la solution. Lorsqu'on se tient dans les zones à faible gravité, près des pôles, on ne pèse presque plus rien ; on peut presque s'élever dans les airs rien qu'en agitant les bras. Si on s'attache sur le dos de légères ailes en plastique renforcées par des cordes souples, et si on étend et replie ces ailes selon un certain rythme, on peut voler comme un oiseau.

– Et cela peut vous servir d'exercice ?

– Oh oui ! Voler est un gros travail, je vous assure. Les muscles des bras et des épaules n'ont peut-être pas beaucoup d'efforts à faire pour vous maintenir en l'air, mais il faut s'en servir continuellement pour manœuvrer convenablement. Cela maintient en bon état le tonus musculaire et le calcium des os, si on le fait régulièrement. Mais les gens ne s'y intéressent pas.

– J'aurais pensé que ce serait agréable de voler.

– Si c'était plus facile, oui ! » Baranova fit la grimace. « L'ennui c'est qu'il faut une bonne coordination des mouvements. Si l'on fait la plus légère erreur, on culbute et on tourbillonne, et on a presque inévitablement la nausée. Certains apprennent à voler gracieusement, comme vous avez pu le constater par les vidéocassettes, mais c'est une minorité.

– Les oiseaux n'ont pas le mal de mer !

– Les oiseaux volent dans un champ gravitationnel normal. Pas les habitants de Cinq. »

Modine fronça les sourcils et se plongea dans une profonde réflexion.

« Je ne peux pas vous souhaiter une bonne nuit, dit Baranova. Habituellement, les gens ne dorment pas bien, au début. Essayez tout de même, et demain nous visiterons une aire de vol. »

Modine découvrit ce que Baranova voulait dire en qualifiant de désagréable la force de Coriolis. Le petit wagon monorail qui les emporta vers le pôle paraissait constamment glisser vers la gauche, et ses entrailles semblaient faire de même. Il s'accrochait aux poignées, les articulations des doigts blanchies par l'effort.

« Je suis désolée, dit Baranova, pleine de sympathie. Si nous allions plus lentement, ce serait moins pénible, mais il faut assurer le trafic.

– Vous vous y habituez ? gémit Modine.

– Un peu. Pas assez. »

Il se réjouit lorsque le véhicule s'arrêta, mais son contentement fut de courte durée. Il lui fallut un bon moment pour s'habituer à l'impression qu'il avait de flotter. Chaque fois qu'il essayait de bouger, il trébuchait. Et chaque fois qu'il trébuchait, il ne tombait pas mais dérivait lentement en avant ou en l'air et ne revenait à sa place que graduellement. Les coups de pied qu'il donnait machinalement ne faisaient qu'empirer les choses.

Baranova l'abandonna à lui-même durant un moment, puis elle l'attrapa et le ramena lentement en arrière.

« Certaines personnes trouvent cela amusant, dit-elle.

– Pas moi ! s'écria Modine d'un air piteux.

– Elles sont peu nombreuses. Je vous en prie, glissez vos pieds dans les étriers fixés au sol et ne faites pas de mouvements brusques. »

Cinq d'entre eux volaient dans le ciel.

« Ces oiseaux-là viennent ici à peu près tous les jours, dit Baranova. Il y en a une centaine qui vient de temps en temps. Nous pourrions en recevoir cinq mille à la fois à ce pôle et à l'autre, aussi bien que le long de l'axe. Tout cet espace pourrait maintenir en forme trente mille habitants de Cinq. »

Modine fit un geste et son corps se balança.

« Ils ont bien dû apprendre, ceux qui volent là-haut. Ils ne sont pas nés oiseaux ! Les autres ne peuvent-ils pas faire comme eux ?

– Ceux-ci sont doués d'une coordination innée.

– Que puis-je faire, alors ? Je suis un dessinateur de mode, je ne peux pas créer une coordination innée !

– Ce n'est pas un obstacle infranchissable. Il suffirait de s'appliquer un peu plus, de s'entraîner plus longtemps… Ne pourriez-vous mettre cet exercice à la mode ? Dessiner un costume de vol, nous proposer une campagne pour que les gens s'y mettent ? Si nous pouvions organiser des programmes d'exercices et de mise en forme, il serait possible de ralentir la rotation de

Cinq et d'affaiblir l'effet de Coriolis. Les gens se sentiraient chez eux, ici…

– Vous me demandez de faire des miracles. Pourrais-je les voir de plus près ? »

Baranova agita le bras et l'un des oiseaux l'aperçut. La jeune femme

descendit en piqué en décrivant une longue courbe gracieuse, elle plana, souriante, à trois mètres d'eux en agitant à peine l'extrémité de ses ailes.

« Salut ! dit-elle. Qu'y a-t-il ?

– Rien. Mon ami voudrait voir comment vous vous servez de vos ailes. Montrez-lui comment elles fonctionnent. »

La jeune femme sourit et, imprimant une rotation à l'une de ses ailes puis à l'autre, accomplit un saut périlleux. Elle se redressa pour s'arrêter, en une torsion arrière de ses deux bras, puis elle s'éleva lentement, les pieds immobiles en battant doucement des ailes. Elle accéléra le mouvement et monta à une vitesse folle.

« Cela ressemble à un ballet, dit Modine au bout d'un moment. Mais ces ailes sont laides.

– Ah bon ? Elles sont laides ?

– Sans aucun doute ! Elles ressemblent à des ailes de chauve-souris. L'association d'idées est mauvaise.

– Dites-nous quoi faire, alors. Faut-il dessiner des plumes dessus ? Est-ce que cela nous amènerait des gens et leur donnerait envie d'apprendre ?

– Non. »

Modine réfléchit encore.

« Peut-être pouvons-nous rendre tout le processus plus aisé. »

Il sortit des étriers, tapa du pied et se propulsa en l'air. Il remua les jambes et les bras, à titre d'expérience, et se balança irrégulièrement. Il essaya tant bien que mal de revenir au sol et Baranova leva la main pour l'attirer vers elle.

« Voilà. Je vais dessiner quelque chose et, si l'on veut bien m'aider à le construire selon mes croquis, j'en ferai l'essai. Je n'ai jamais rien conçu de la sorte. Vous m'avez vu frétiller en l'air, et même ça, je n'arrive pas à le faire bien. Si moi, je me sers de mon modèle et réussis à voler, n'importe qui pourra faire pareil.

– Je le crois, monsieur Modine, dit Baranova, partagée entre l'espoir et le scepticisme.

A la fin de la semaine, Modine commençait à se sentir à l'aise dans la Colonie spatiale V. Tant qu'il restait au niveau du sol dans les zones équatoriales, là où l'effet gravitationnel était normal et où la force de Coriolis ne venait pas le déranger, il trouvait que son environnement ressemblait beaucoup à la Terre.

« La première fois que je vais essayer, dit-il, j'aimerais mieux ne pas être vu par la population, parce que ce sera peut-être plus difficile que je ne pense et je ne veux pas que le projet démarre mal. Mais j'aimerais qu'il y ait là des personnages officiels de la colonie, juste au cas où je réussirais.

– Moi, je crois que nous devrions essayer en secret d'abord. Un échec la première fois, quelle que soit votre excuse…

– Mais un succès serait tellement impressionnant !

– Quelles sont vos chances ? Soyez raisonnable !

– Mes chances sont bonnes, madame Baranova. Croyez-moi. Ce que vous avez fait jusqu'à maintenant, c'était une erreur. Vous volez dans l'air, comme des oiseaux, et c'est très difficile. Vous le dites vous-même. Les oiseaux de la Terre pratiquent le vol sous l'effet de la pesanteur. Ici, les volants le font en apesanteur, aussi tout doit être conçu différemment. »

La température, comme toujours, était impeccablement réglée, ainsi que l'humidité et la vitesse du vent. L'atmosphère était si parfaite qu'elle se faisait oublier. Cependant, Modine transpirait, en proie à une terrible crise de trac. II en suffoquait presque. L'air était plus raréfié dans ces zones d'apesanteur qu'à l'équateur, pas de beaucoup, mais assez pour faire battre son cœur.

L'air était vide d'oiseaux humains. II n'y avait qu'une poignée de spectateurs : le coordinateur, le ministre de la Santé, le chef de la police et d'autres officiels, en tout une dizaine d'hommes et de femmes. Le seul visage connu était celui de Baranova.

On l'avait équipé d'un petit micro et il fit tout pour que sa voix ne tremble pas.

« Nous volons en apesanteur ici, et ni les oiseaux ni les chauves-souris ne sont un bon modèle pour nous, car ils volent sous l'effet de la pesanteur. Dans la mer, c'est différent : la gravitation a peu d'efficacité dans l'eau, puisque la poussée nous soulève. Lorsque nous flottons dans l'eau, dépourvus de gravité, nous appelons cela nager. Dans cette zone de la Station spatiale V, dépourvue de pesanteur, l'air est fait pour nager, pas pour voler. Nous devons imiter les dauphins et non l'aigle.

Tout en prononçant ces paroles, il s'éleva en l'air. Il portait une combinaison élégante, qui n'était ni collante ni gonflée. Il commença par perdre l'équilibre, mais il lui suffit d'étendre un bras pour déclencher une

petite cartouche à gaz. Une nageoire doucement recourbée se dressa le long de sa colonne vertébrale, tandis qu'un aileron marquait la ligne de son abdomen. Il cessa de tournoyer.

« En apesanteur, dit-il, cela suffit pour stabiliser votre vol. Vous pouvez encore basculer et tourner, mais toujours sur commande. Je ne peux pas le faire bien tout de suite, mais cela ne nécessite pas un grand entraînement. »

Il étendit l'autre bras, et des palmes apparurent à chacun de ses pieds et de ses coudes.

« Elles vont me fournir la force de propulsion. Plus besoin de battre des bras. De légers mouvements suffisent, mais il faut bander votre corps et arquer le cou pour tourner et virer. Vous devez vous tortiller et changer l'angle de vos bras et de vos jambes. Tout le corps participe, mais en douceur, ce qui est beaucoup mieux, car chacun de vos muscles intervient et vous pouvez maintenir l'effort pendant des heures sans vous fatiguer. »

Il sentit qu'il bougeait avec plus de sûreté, de grâce et de vitesse. Il monta de plus en plus haut et l'air soufflait autour de lui. Il fut sur le point de paniquer à l'idée qu'il ne pourrait peut-être pas ralentir, mais il tourna presque instinctivement ses talons et ses coudes, et se sentit décrire une courbe en ralentissant.

Il entendit faiblement des applaudissements, étouffés par les battements de son cœur.

« Comment avez-vous découvert cela, alors que nos techniciens en ont été incapables ? demanda Baranova, admirative.

– Ils sont partis de l'idée que les ailes étaient inévitables, à cause des oiseaux et des avions, et ils les ont conçues les plus efficaces possible. C'est un travail de techniciens. Celui d'un dessinateur de mode, c'est de voir les choses comme un tout artistique. Je me suis tout de suite aperçu que les ailes ne convenaient pas aux conditions d'une colonie spatiale. C'est mon travail, cela.

– Nous allons fabriquer ces costumes de dauphins et attirer la population dans les airs. Je suis sûre que c'est possible, maintenant. Et alors nous pourrons commencer à tirer des plans afin de ralentir la rotation de Cinq.

– Ou l'arrêter tout à fait, dit Modine. J'ai dans l'idée que vous voudrez nager tout le temps, au lieu de marcher. » Il éclata de rire. « Il se peut même que vous ne vouliez plus jamais marcher. C'est mon cas. »

Ils signèrent le gros chèque promis et Modine, souriant au chiffre, conclut :

« Les ailes ? C'est bon pour les oiseaux. »

Pour rien

En 1975, on m'a demandé d'écrire une histoire en deux cent cinquante mots qui pourrait tenir sur une carte postale. J'ai accepté car je suis très obligeant.

Et voici le résultat.

Je ne sais pas ce qu'est devenu ce projet de carte postale illustrée d'une histoire, il a probablement échoué. En tout cas, j'ai proposé Pour rien *à* l'Asimov's, *et George Scithers lui a fait bon visage ; il l'a publiée dans le numéro de l'été 1977.*

La voici dans un autre contexte. Si vous ne l'avez jamais lue, je vous permets de gémir tout haut.

Toute la Terre attendait qu'un petit trou noir l'anéantisse.

C'était le professeur Jerome Hieronymus qui l'avait découvert au télescope lunaire, en 2115, et il affirmait qu'arrivé à proximité de notre orbite, il allait provoquer des raz de marée qui détruiraient toute vie sur notre planète.

Tout le monde se mit à écrire son testament. On fit ses adieux à ceux que l'on aimait. On pleurait dans les bras les uns des autres et on s'embrassait tendrement. Les époux faisaient la bise à leurs épouses, les frères faisaient la bise à leurs sœurs, les parents faisaient la bise à leurs enfants, les amis des bêtes faisaient la bise à leurs animaux, et même les amis se faisaient mutuellement la bise.

Mais lorsque le trou noir arriva, Hieronymus s'aperçut qu'aucun effet gravitationnel ne se faisait sentir. Il l'étudia plus attentivement et annonça avec un petit rire qu'après tout ce n'était pas un trou noir.

« Ce n'est rien, dit-il. Juste un astéroïde ordinaire que quelqu'un a peint en noir. »

Une foule furieuse le lyncha, mais pas à cause de son erreur.

On le tua parce qu'il déclara publiquement qu'il allait écrire une grande pièce de théâtre émouvante sur toute cette histoire.

« Je l’appellerai *Beaucoup de bises pour rien* », dit-il.
Toute l’humanité applaudit à sa mort.

Rien pour rien

Souvent, on vient me trouver avec des idées. Habituellement, je ne peux pas m'en servir pour toutes sortes de raisons. Elles ne me plaisent pas, peut-être parce qu'elles ne correspondent pas à ma forme d'esprit, ou bien parce qu'elles impliquent une certaine forme de développement pour lequel je ne suis pas particulièrement doué, ou parce que je n'y vois pas de conséquences du type qui m'intéresse. Mais très, très rarement la chose fait tilt.

En juillet 1978, je déjeunai avec Alexandre Marshak, archéologue spécialisé dans le paléolithique.

Il venait d'organiser, au Muséum d'histoire naturelle, une exposition sur l'ère glaciaire qui obtint un énorme succès, et il me dit :

« Isaac, pourquoi n'écririez-vous pas une nouvelle sur… »

Je l'écoutai avec étonnement et lui répondis :

« Alex, c'est une très bonne idée. Je vais l'intégrer à l'un de mes récits mais… ne vous inquiétez pas, je ne dirai pas qu'elle est de vous.

– D'accord », dit-il.

Mais zut et flûte, je le dis tout de même. Rien pour rien *est un développement de son idée issue, comme vous allez le voir, de ses recherches sur l'art de l'ère glaciaire.*

Je l'ai proposée à George Scithers et elle parut dans Asimov's *en février 1979.*

La scène, c'était la Terre. Non que les êtres à bord du vaisseau spatial l'aient appelée ainsi : pour eux, c'était une série de symboles emmagasinés dans un ordinateur, c'est-à-dire la troisième planète d'une étoile localisée relativement à la ligne reliant leur monde natal au trou noir qui marquait le centre de la galaxie, et se déplaçant à une certaine vitesse par rapport à ce dernier.

On était environ en 15000 avant Jésus-Christ. Non que les êtres à bord du vaisseau spatial l'aient ainsi exprimé : eux comptaient selon leur

système temporel local.

« C’est une perte de temps, dit le capitaine, de mauvaise humeur. La planète est en grande partie gelée. Partons. »

Mais l’explorateur insista calmement.

« Non, capitaine. »

Et l’on ne partit pas. Aussi longtemps que le navire était dans l’espace ou dans l’hyperespace, le capitaine était seul maître à bord. Mais une fois ce navire en orbite autour d’une planète, personne ne pouvait contester les ordres de l’explorateur. Il connaissait les mondes, c’était sa spécialité.

Et celui-là était dans une position inexpugnable. Il possédait un instinct infaillible pour subodorer les affaires lucratives. C’était grâce à lui, à lui seul, que ce vaisseau avait gagné trois prix d’excellence pour le travail effectué lors de ses trois dernières expéditions.

Trois pour trois.

Aussi, lorsque l’explorateur dit « *non* », le capitaine n’eut même pas l’idée de dire « *oui* ». Au cas improbable où il l’eût fait, l’équipage se serait mutiné. Un prix d’excellence, c’est peut-être pour le capitaine un joli disque spectral suspendu dans le grand salon mais, pour l’équipage, cela signifie une augmentation spectaculaire de la paie que l’on ramène à la maison et, ce qui fait encore plus plaisir, un congé supplémentaire et des avantages pour la retraite. Cet explorateur-là leur avait apporté cela trois fois.

Trois pour trois.

« Tout monde étrange doit être étudié, dit-il.

– Qu’y a-t-il d’étrange dans celui-là ? demanda le capitaine.

– La sonde préliminaire y a décelé de l’intelligence. Sur un monde gelé.

– Le fait n’est sûrement pas sans précédent.

– Ce modèle-là est bizarre. » L’explorateur avait l’air inquiet. « Je ne sais pas exactement pourquoi ni comment, mais le schéma de la vie et de l’intelligence est étrange. Il faut l’étudier sérieusement. »

Il y avait au moins un demi-trillion de mondes planétaires dans la galaxie, si l’on comptait seulement ceux associés à un soleil. Ajoutez à cela un nombre indéterminé qui se déplaçaient librement dans l’espace et il fallait peut-être multiplier ce nombre par dix. Même avec les ordinateurs, aucun vaisseau spatial ne pouvait les connaître tous.

Mais un explorateur expérimenté, à force d’étudier les rapports publiés par ses collègues, et de jouer avec les statistiques même pendant son

sommeil – peut-être par manque d'intérêt pour quelque chose d'autre – en vient à posséder une intuition en ce domaine qui paraît surnaturelle aux yeux des autres hommes.

« Il faut envoyer des sondes programmées en déclenchement continu », dit l'explorateur.

Le capitaine prit un air outragé : cela signifiait une inspection lente, qui durerait des semaines et coûterait terriblement cher.

« Est-ce absolument nécessaire ? » demanda-t-il.

C'est tout ce qu'il pouvait s'offrir en tant qu'objection.

« Et comment ! » conclut l'explorateur, avec la confiance en soi de quelqu'un qui sait que ses caprices ont force de loi.

Les sondes rapportèrent exactement ce à quoi le capitaine s'attendait, et dans les moindres détails. Il s'agissait d'une espèce intelligente qui rappelait quelque peu, du moins en ce qui concernait leur apparence superficielle, les espèces inférieures des régions intérieures du cinquième bras de la galaxie. Rien d'exceptionnel. Elle intéresserait sûrement les mentologistes. Jusqu'à présent, l'espèce intelligente n'en était qu'au premier niveau de technologie, donc bien loin d'être utile en quoi que ce soit.

C'est ce que dit le capitaine en dissimulant, avec bien du mal, son exaspération, mais l'explorateur, feuilletant les rapports, resta de marbre. Il dit : « Comme c'est étrange », et demanda que l'on convoque le marchand.

Trop, c'est trop. Un bon capitaine ne doit pas contrarier un bon explorateur, mais il y a des limites à tout. S'efforçant de rester au moins poli, puisqu'il ne pouvait plus se montrer amical, le capitaine dit :

« Dans quel but, explorateur ? Qu'espérez-vous à ce niveau-là ?

– Ils ont des outils, répondit celui-ci pensivement.

– De pierre, d'os, de bois ! ou leur équivalent sur cette planète. Et c'est tout ! Cela ne nous intéressera sûrement pas !

– Pourtant, il y a quelque chose de bizarre dans le schéma.

– Puis-je savoir quoi, explorateur ?

– Si je le savais, capitaine, ce ne serait pas étrange. Et je n'aurais pas besoin de le découvrir. J'insiste pour que l'on prévienne le marchand. »

Celui-ci fut tout aussi indigné que le capitaine et l'exprima avec plus d'audace. Après tout, sa spécialité était aussi sérieuse que celle de n'importe qui d'autre sur le vaisseau spatial et même à son avis (et à celui

de quelques autres) aussi sérieuse et essentielle que celle de l'explorateur.

Le capitaine pouvait piloter un navire spatial et l'explorateur pouvait détecter des civilisations utiles à partir des signes les plus ténus mais, pour finir, c'était le marchand et son équipe qui affrontaient les étrangers, qui arrachaient de leurs esprits et de leurs cultures ce qui était profitable, et leur donnaient en retour ce *qu'eux* estimaient profitable. Et l'on ne faisait cela qu'en courant de grands risques. Il ne fallait pas perturber l'écologie des étrangers, leurs intelligences ne devaient pas être endommagées, même pour sauver sa propre vie.

A l'échelle cosmique, on avait de bonnes raisons pour agir ainsi et les marchands étaient largement rémunérés pour les dangers qu'ils couraient, mais pourquoi prendre des risques inutiles ?

« Il n'y a rien, là-bas, dit le marchand. Selon ma propre interprétation des données rapportées par la sonde, nous avons affaire à des animaux semi-intelligents. Leur utilité est égale à zéro. Le danger qu'ils représentent est grand. Nous savons comment traiter avec des étrangers vraiment intelligents et les équipes de marchands sont rarement massacrées par eux, mais qui peut dire comment réagiront ces animaux-là ? Et vous savez que nous n'avons pas le droit de nous défendre, même à juste titre.

– Ces animaux – s'il ne s'agit que d'animaux – se sont adaptés à la glace d'une manière fort intéressante. Il y a de subtiles variations dans le schéma, que je ne comprends pas. Et mon opinion, fondée sur la réflexion, est qu'ils ne seront pas dangereux et peuvent même s'avérer utiles. Je sens qu'ils valent la peine d'être étudiés de plus près.

– Que peut-on tirer d'une intelligence de l'âge de pierre ? demanda le marchand.

– C'est à vous de le découvrir. »

« *Bien sûr, nous y voilà,* pensa le marchand mécontent, *c'est à nous de le découvrir ! »* Il connaissait bien le but et l'histoire des expéditions stellaires. Un million d'années auparavant, il n'y avait eu ni marchands, ni explorateurs, ni capitaines, mais seulement des animaux ancestraux dont l'esprit était en plein développement, et une technologie de l'âge de pierre. Ils n'étaient pas très différents de ceux du monde autour duquel ils tournaient maintenant. Comme l'évolution avait été lente ! Douloureusement lents, les progrès accomplis dans la solitude ! Jusqu'à ce qu'ils atteignent une civilisation du troisième niveau. Alors était venue

l'ère des vaisseaux de l'espace, et la chance de pouvoir rencontrer d'autres civilisations. C'est à partir de ce moment-là qu'ils avaient accompli de vrais progrès.

« Sans vouloir vous contredire, explorateur, dit le marchand, j'admets votre intuition exceptionnelle. Admettez-vous mon expérience pratique, bien qu'elle soit moins spectaculaire ? Vous savez bien qu'aucune civilisation inférieure au troisième niveau ne peut posséder quelque chose qui nous soit utile.

– C'est une généralisation qui se révélera vraie ou fausse.

– Sans vouloir vous contredire, explorateur, elle est vraie. Et même si ces semi-animaux possédaient quelque chose qui pourrait nous servir – mais je ne peux imaginer quoi –, que leur donnerons-nous en échange ? »

L'explorateur demeura silencieux.

« A ce niveau, poursuivit le marchand, comment une proto-intelligence pourrait-elle accepter une stimulation étrangère ? Les mentologistes sont d'accord sur ce point, et je l'ai moi aussi expérimenté. Le progrès doit s'engendrer lui-même, jusqu'à ce que le second niveau au moins soit atteint. Et nous sommes obligés d'offrir quelque chose en retour, on ne prend jamais rien pour rien.

– Cette règle est justement fondée. En stimulant les intelligences, nous pouvons en récolter les fruits lors d'une seconde visite.

– Je ne m'occupe pas des raisons qui fondent ce précepte, dit le marchand avec impatience. Cela fait partie des traditions de ma profession. Il ne faut léser personne ; et donner quelque chose en échange de ce que nous prenons. Ici, il n'y a rien à prendre, et si nous trouvions quelque chose, nous ne pourrions rien donner en retour. Nous perdons notre temps. »

L'explorateur secoua la tête.

« Marchand, je vous demande de visiter un centre de population. Je me soumettrai à votre décision lorsque vous reviendrez. »

Et il en fut ainsi.

Pendant deux jours, le petit module du marchand parcourut à toute vitesse la surface de la planète, à la recherche d'une preuve que ces êtres avaient atteint un niveau technologique raisonnable. Il n'y en avait pas.

Une recherche globale aurait pris des années, mais cette planète n'en valait pas la peine. C'était fou d'imaginer qu'ils avaient dissimulé leur haut niveau. On faisait toujours étalage de la plus haute technologie car

elle n’avait pas d’ennemis possibles. Les marchands en avaient fait universellement l’expérience.

C’était une belle planète, toute glacée qu’elle soit, blanche, et bleue, et verte, sauvage, et rude, et bigarrée, fruste et vierge. Mais la beauté n’était pas une catégorie dont les marchands devaient s’occuper et il chassa ces pensées avec un haussement d’épaules impatient. Lorsque son équipage lui parlait en ces termes, il lui répondait sèchement.

« Nous allons atterrir ici, dit-il. On dirait que c’est un lieu où les êtres intelligents sont nombreux. Nous ne pouvons pas trouver mieux.

– Que devons-nous faire, maître ? demanda le second.

– Prendre des enregistrements. Filmer les animaux, ceux dépourvus d’intelligence et ceux qui sont prétendus intelligents, et tous les artefacts que nous pouvons trouver. Assurez-vous que tous ces documents sont parfaitement holographiques.

– On voit déjà que..., commença le second.

– Oui, nous ! dit le marchand. Mais il faut ramener un enregistrement, pour tirer notre explorateur de ses rêves. Ou nous resterons ici éternellement.

– C’est un bon explorateur, dit l’un des hommes d’équipage.

– *C’était* un bon explorateur. Est-ce que cela veut dire qu’il le sera toujours ? Peut-être ses succès l'ont-ils conduit à se surestimer ? Aussi devons-nous le convaincre de la réalité, si c’est possible. »

Lorsqu’ils émergèrent du module, ils portaient leurs costumes spatiaux. L’air était respirable, mais l’exposition au vent âpre d’une planète non protégée les aurait incommodés, même si l’atmosphère et la température avaient été parfaites, ce qui n’était pas le cas ici. La pesanteur était un peu trop élevée et la lumière excessive, mais ils pouvaient tout de même le supporter.

Les êtres intelligents, sommairement habillés de la partie extérieure des autres animaux, se retirèrent à contrecœur en les voyant approcher et se tinrent à distance. Ce comportement rassura le marchand. Tout signe de non-belligérance était apprécié par des gens qui n’avaient pas le droit de se défendre.

Le marchand et son équipe n’essayèrent pas de communiquer directement ou de faire des gestes amicaux : qui sait si un geste peut être considéré comme amical par un étranger ! Il préféra dresser un champ mental et le saturer de vibrations de paix en espérant que certaines de ces

créatures étaient suffisamment avancées pour les capter.

Peut-être l'étaient-ils, car quelques-uns revinrent lentement et les regardèrent, sans un geste, comme sous l'emprise d'une intense curiosité.

Le marchand crut détecter des pensées fugitives, mais c'était peu probable de la part d'êtres du premier niveau et il ne garda pas la liaison.

Puis il se mit, impassible, à prendre des reproductions holographiques de la végétation et d'un troupeau d'herbivores maladroits qui apparurent puis, décidant que l'environnement était dangereux, s'éloignèrent dans un grondement de tonnerre. L'un des grands animaux ne voulut pas lâcher pied, montrant des sortes d'armes blanches situées dans une cavité de son extrémité antérieure, puis il partit.

L'équipe du marchand faisait la même chose que lui, en se déplaçant méthodiquement dans le paysage.

Brusquement retentit un appel directement mental et chargé de tant de surprise mêlée de crainte révérencielle que l'information qu'il contenait était floue.

« Maître ! Venez vite ! »

Aucune directive spécifique n'était donnée. Le marchand dut suivre l'onde, qui le conduisit à une crevasse située entre deux affleurements rocheux. D'autres membres de l'équipage convergèrent aussi vers ce point, mais le marchand arriva le premier.

« Qu'y a-t-il ? »

Le second se tenait dans une partie profondément évidée de la colline, éclairé par la lueur de sa combinaison.

« C'est un trou d'origine naturelle, dit le marchand en observant les lieux, et non un produit de la technologie.

– Oui, mais regardez ! »

Le marchand leva les yeux, et durant quelques secondes il se sentit tout perplexe. Puis il envoya un message, pressant, pour que les autres se tiennent à distance.

« C'est d'origine technologique ? demanda-t-il.

– Oui, maître. Vous voyez bien que ce n'est pas encore terminé !

– Mais par qui ?

– Ces êtres, là, dehors, ceux qui sont intelligents ! Celui que j'ai surpris était en train d'y travailler. Voilà sa source de lumière, c'était un végétal enflammé. Et voici ses outils.

– Où est-il ?

– Il s’est enfui.
– Vous l’avez vraiment vu ?
– J’ai un enregistrement de lui. »
Le marchand réfléchit, puis leva de nouveau les yeux.
« Avez-vous déjà vu quelque chose comme cela ?
– Non, maître.
– Ou entendu parler de quelque chose de semblable ?
– Non, maître.
– C’est stupéfiant. »
Le marchand ne semblait pas vouloir rétracter ses yeux et le second dit doucement :
« Qu’allons-nous faire, maître ?
– Hein ?
– Cela vaudra sûrement à notre navire un quatrième prix !
– Certainement, acquiesça le marchand à regret. Si nous pouvons le prendre.
– Je l’ai déjà enregistré, dit le second d’une voix hésitante.
– Hein ? Pour quoi faire ? Nous n’avons rien à donner en échange.
– Offrez-leur n’importe quoi !
– Que dites-vous là ? Ils sont trop primitifs pour accepter ce que nous leur donnerions. Il s’écoulera sûrement près d’un million d’années avant qu’ils acceptent des propositions d’origine exogène. Il faut détruire l’enregistrement.
– Mais nous, nous savons, maître.
– Alors, il ne faut pas en parler. Notre métier a son éthique et ses traditions, vous le savez : rien pour rien.
– Même cela ?
– Même cela. »
L’expression implacablement sévère du marchand révélait aussi un chagrin insoutenable et, en dépit de son *même cela,* il restait irrésolu.
Le second le sentit et dit :
« Essayez de leur donner quelque chose, maître.
– A quoi cela servirait-il ?
– Cela ne peut pas faire de mal… »
« J’ai quelque chose à présenter à l’équipage, dit le marchand. Mais je veux vous le montrer d’abord, explorateur, avec mon profond respect et toutes mes excuses pour mes pensées secrètes. Vous aviez raison, cette

planète avait bien quelque chose d'étrange. Quoique l'intelligence y ait à peine atteint le premier niveau et que leur technologie soit extrêmement primitive, ils ont développé un concept qui nous est inconnu, et qu'à ma connaissance nous n'avons jamais rencontré sur un autre monde.

– Je n'arrive pas à imaginer ce que cela peut être », dit le capitaine inquiet.

Il savait bien que les marchands font quelquefois des éloges excessifs de leurs prises, pour magnifier leur propre valeur.

L'explorateur ne dit rien. Il était le plus inquiet des deux.

« C'est une forme d'art visuel, dit le marchand.

– Qui joue avec la couleur ? demanda le capitaine.

– Et la forme. Et cela produit un effet très surprenant. » Il mit en route le projecteur holographique. « Regardez bien. »

Dans l'espace qui s'étendait devant eux, apparut un troupeau d'animaux énormes, à longs poils rudes, avec deux cornes et quatre pattes. Ils hésitèrent puis partirent en courant, la poussière jaillissant sous leurs sabots.

« Qu'ils sont affreux ! » murmura le capitaine.

L'enregistrement holographique arrêta le troupeau dans son élan. L'image se rapprocha, une seule bête remplit tout l'espace, sa grosse tête s'inclina, ses narines se dilatèrent.

« Observez bien cet animal, dit le marchand. Et maintenant, regardez attentivement cette composition artificielle d'un primitif mélange d'huile et de minerai coloré, que nous avons trouvé barbouillé sur le toit d'une caverne. »

C'était lui de nouveau. Pas tout à fait l'animal : une holographie plate, mais vibrante.

« Quelle bizarre similarité ! dit le capitaine.

– Pas bizarre, dit le marchand. Délibérée. Il y a des douzaines de figures d'animaux différents dans des pauses différentes. La ressemblance est trop exacte pour être fortuite. Imaginez la hardiesse de conception : mettre ainsi les couleurs en forme et en combinaisons agréables, dans le but de tromper l'œil qui croit regarder un objet réel. Ces organismes ont inventé un art qui représente des figures réelles. Je pense que nous pourrions appeler cela un art *figuratif*. Et ce n'est pas tout ! Nous en avons aussi trouvé en trois dimensions. »

Le marchand présenta une série de petites figures en pierre grise et en

os jaunâtre.

« Ils ont nettement voulu se représenter eux-mêmes. »

Le capitaine parut stupéfait.

« Les avez-vous vus en train de les fabriquer ?

– Non, capitaine. L'un de mes hommes a vu un planétaire en train d'étaler de la couleur sur l'une des représentations de la caverne, mais celles-ci, nous les avons trouvées déjà terminées. Ils leur ont délibérément donné ces formes. Il n'y a pas d'autre explication. Ce n'est pas à la suite d'un processus accidentel que ces objets ont adopté ces formes.

– Ils sont curieux, mais je n'en comprends pas la raison. Est-ce que des techniques holographiques ne seraient pas plus efficaces ?

– Pour autant qu'elles soient développées, bien sûr. Ces primitifs n'ont pas idée que l'holographie puisse exister un jour, et ne peuvent attendre les millions d'années nécessaires. Et puis peut-être l'holographie n'est-elle pas *vraiment mieux*. Si vous comparez les représentations aux originaux, vous remarquerez qu'elles sont simplifiées, déformées d'une manière subtile, destinée à mettre en relief certaines caractéristiques. Je crois que cette forme d'art *améliore* l'original, d'une certaine manière, et exprime certainement quelque chose de différent. »

Le marchand se tourna vers l'explorateur.

« Je suis émerveillé par vos capacités. Comment avez-vous senti le caractère exceptionnel de ces êtres intelligents ? Pouvez-vous l'expliquer ? »

L'explorateur soupira, comme pour exprimer son impuissance.

« Je n'ai pas du tout soupçonné cela ! C'est intéressant, et j'en vois la valeur, bien que je me demande si nous ne pourrions pas contrôler nos couleurs et nos formes afin de réaliser un tel art figuratif. Cependant, cela va de pair avec le trouble que j'ai éprouvé. Je me demande comment vous avez fait pour rentrer en possession de ces choses. Qu'avez-vous donné en échange ? Pour moi, c'est encore cela le plus étrange !

– D'une certaine manière, vous avez raison, dit le marchand. C'est tout à fait étrange. Ces organismes sont si primitifs que je ne croyais pas pouvoir leur donner quelque chose, mais cette découverte me semblait trop importante pour qu'on la sacrifie sans faire quelques efforts. J'ai donc choisi, parmi ceux qui faisaient ces objets, un sujet dont le champ mental me paraissait plus intense que celui des autres, et j'ai essayé de lui

transmettre un cadeau en échange.

– Et vous avez réussi, bien sûr, dit l'explorateur.

– Oui, j'ai réussi »

Le marchand tout heureux ne remarqua même pas que l'explorateur n'avait pas posé une question mais énoncé une affirmation.

« Ces êtres, poursuivit-il, tuent les animaux qu'ils représentent en jetant de longs bâtons terminés par une pierre affûtée. Elles pénètrent le cuir des bêtes, les blessent et les affaiblissent. C'est ainsi que des êtres plus petits et plus faibles que l'animal qu'ils chassent, arrivent à le tuer. Je leur ai fait remarquer qu'un bâton plus petit et terminé par une pierre pouvait être lancé avec plus de force et plus loin si l'on se servait d'une corde tendue pour le propulser. On a observé des appareils de ce type chez des populations primitives intelligentes qui étaient cependant bien plus avancées que celle-ci. Les paléo-mentologistes appellent cela un arc et des flèches.

– Comment ont-ils pu absorber cette connaissance ? C'est impossible, à leur niveau de développement !

– Mais ils l'ont fait, indubitablement. La réaction du champ mental fut une compréhension d'une intensité presque insupportable. Vous ne pensez sûrement pas que je me serais emparé de ces objets d'art, auraient-ils été d'une valeur vingt fois plus grande, si je n'avais pas été convaincu de pouvoir donner quelque chose en échange ? Rien pour rien, capitaine !

– C'est cela qui est bizarre, dit l'explorateur d'une voix basse et abattue, qu'ils aient accepté.

– Mais, marchand, nous ne pouvons sûrement pas faire cela, dit le capitaine. Ils ne sont pas prêts ! Nous leur faisons du tort ! Ils se serviront de l'arc et des flèches pour se blesser les uns les autres, et pas seulement pour chasser ces bêtes.

– Nous ne leur avons causé aucun tort, répondit le marchand. Ce qu'ils vont se faire mutuellement, et comment cela se terminera dans un million d'années, ce n'est pas notre problème. »

Le capitaine et le marchand s'en allèrent pour recommencer la démonstration devant l'équipage et l'explorateur cria tristement, tourné vers la direction dans laquelle ils avaient disparu :

« Mais ils ont accepté ! Et ils prospèrent dans cette glace ! Et dans vingt mille ans, ce sera notre problème ! »

Il comprit qu'ils ne le croiraient pas et se sentit profondément désespéré.

Trouvés !

En 1978, Penthouse décida de publier un magazine consacré au futurisme et à la science-fiction. Il devait s'appeler Omni.

Ils me demandèrent une nouvelle pour le premier numéro et m'offrirent une généreuse rétribution.

J'étais dans l'embarras : au terme de mon contrat avec Joël Davis, le génial éditeur d'Asimov's, *j'étais obligé de refuser, ce qui n'est après tout que justice. Aussi, j'exposai le problème à Joël et lui demandai si je pouvais exceptionnellement écrire une nouvelle de science-fiction pour* Omni, *lui expliquant que s'il disait« non », ce serait« non », et que je ne discuterais pas.*

Il se trouve que Joël n'essaie jamais de m'empêcher de gagner de l'argent. Il proposa qu'Omni *lui offre des conditions favorables pour passer dans son magazine une publicité pour* Asimov's *et l'affaire fut conclue.*

Dans cette atmosphère de coopération et de bonne humeur, j'écrivis donc Trouvés ! *et cette nouvelle parut dans le tout premier numéro de novembre 1978* d'Omni *qui, depuis, connaît un succès considérable (non, je ne pense pas que ce soit à cause de mon texte !).*

Comme les trois autres qui se poursuivaient à la queue leu leu sur leur orbite terrestre, Ordi II était beaucoup plus gros que nécessaire. Il aurait pu faire le dixième de son diamètre et présenter tout de même un volume suffisant pour emmagasiner les données accumulées, et en train de s'accumuler, nécessaires au contrôle du vol spatial.

L'espace supplémentaire, c'était pour que Joe et moi puissions, s'il le fallait, pénétrer à l'intérieur. Et c'est ce qui arriva.

Ordi II était tout à fait capable de s'occuper de lui-même. D'ordinaire, bien sûr ! Sa fonction était redondante. Il traitait chaque problème trois fois en parallèle et les trois programmes devaient cadrer parfaitement. Les trois réponses devaient concorder. Sinon, elles étaient retardées de quelques nano-secondes tandis qu'Ordi II se vérifiait lui-même, trouvait la partie qui fonctionnait mal et la remplaçait.

Il n’y avait aucun moyen de savoir combien de fois cela se produisait. Peut-être jamais, peut-être deux fois par jour. Seul l’ordinateur central était capable de mesurer le minuscule retard impliqué par l’erreur et lui seul savait combien de pièces détachées de rechange avaient été utilisées.

Or, l’ordinateur central ne parlait jamais de cela. On doit offrir au public l’image de la perfection. En pratique, il avait toujours été parfait, car on ne nous avait jamais appelés, Joe et moi. Nous sommes les experts auxquels on a recours en cas de crise. Nous sommes ceux que l’on fait monter là-haut lorsque ça va vraiment mal, et qu’Ordi II ou l’un des autres ne peut se réparer lui-même.

Nous avions été engagés pour ce travail il y a cinq ans, et cela n’était pas encore arrivé. Des pannes s’étaient produites de temps à autre, dans les premiers jours de leur existence, mais c’était bien avant nous.

Nous gardions la forme. Comprenez-moi bien : pas un seul ordinateur dont nous ne puissions, Joe et moi, diagnostiquer le mal. Décrivez-moi la panne, et je vous montrerai où ça fonctionne mal. Ou Joe, aussi bien. Je ne suis pas du genre à chanter mes propres louanges.

Mais cette fois-là, ni l’un ni l’autre, nous ne pûmes faire de diagnostic.

Pour commencer, Ordi II perdit sa pression interne. Ce n’était pas sans précédent, et certainement pas mortel. Après tout, Ordi II pouvait travailler dans le vide. On l’avait doté d’une atmosphère interne à l’époque révolue où l’on s’attendait qu’un flot régulier de réparateurs vienne bricoler dedans, et on avait continué, par pure tradition.

Qui vous a dit que les savants n’étaient pas esclaves de la tradition ? Quand ils accrochent la blouse au vestiaire, ce sont des hommes comme les autres.

Étant donné la perte de pression, on supposa qu’un météorite gros comme un petit gravier avait dû frapper Ordi II. Son rayon, sa masse et son énergie furent calculés par l’ordinateur lui-même, qui utilisa comme données le taux de la perte de pression et quelques autres paramètres.

Le deuxième ennui, c’est que le trou ne s’était pas colmaté et l’atmosphère pas reconstituée. Après cela, il commença à cafouiller et l’on nous demanda notre avis.

Nous n’y comprenions rien. Une expression douloureuse se peignit sur le visage sans attrait de Joe.

« Il-doit y avoir une douzaine de trucs déréglés », dit-il.

Quelqu’un de l’ordinateur central fit remarquer :

« Le morceau de gravier a dû ricocher.

– Avec cette énergie d'entrée, il aurait dû traverser tout droit et ressortir de l'autre côté, dit Joe, sans ricochet. Et puis même s'il l'avait fait, il est très peu probable que cela ait pu causer autant de dégâts.

– Bon, eh bien, qu'allons-nous faire ? »

Joe avait l'air mal à l'aise. Je pense que c'est à ce moment-là qu'il comprit ce qui allait se passer.

Il avait rendu la chose assez bizarre pour que l'on exige la présence d'experts sur place. Et Joe n'avait jamais été dans l'espace. Il m'avait dit que s'il avait accepté ce travail, c'était parce qu'il était convaincu de n'avoir jamais besoin de monter là-haut. Il ne l'avait pas dit une seule fois, mais 2 puissance *x* fois, *x* étant un nombre joliment élevé. Aussi, je répondis à sa place :

« Nous allons être obligés de monter là-haut. »

La seule manière qu'il aurait eue de s'en tirer, c'était de dire qu'il ne se sentait pas capable de faire le travail. Et je regardais son orgueil gagner de peu sur sa couardise. Pas de beaucoup, vous savez ! Disons, d'une demi-tête.

Pour ceux qui n'ont pas mis les pieds sur un navire spatial depuis ces quinze dernières années – et je suppose que Joe n'est pas le seul –, je ferai observer que la seule chose désagréable, c'est l'accélération initiale. Et on ne peut pas l'éliminer, bien évidemment. Après cela, ce n'est rien, à moins que vous ne teniez compte de l'ennui qui s'empare de vous. Vous n'êtes qu'un spectateur. Tout est automatisé et dirigé par ordinateur. Les temps romantiques des pilotes de l'espace sont révolus. Je suppose qu'ils reviendront, peut-être, lorsque nos colonies spatiales iront s'installer dans la ceinture d'astéroïdes, comme ils menacent toujours de le faire. Mais seulement lorsque l'on mettra d'autres ordinateurs en orbite afin d'obtenir la capacité supplémentaire indispensable.

Joe retint sa respiration pendant toute l'accélération. Du moins, c'est l'effet qu'il me fit (je dois admettre que moi-même, je ne me sentais pas à mon aise : c'était mon troisième voyage. J'avais pris deux fois des vacances sur Rô, avec mon mari, et je ne suis pas vraiment expérimentée).

Après cela, il parut un peu soulagé, mais cela ne dura guère. Il avait l'air abattu.

« J'espère que cette chose sait où nous allons », dit-il d'un ton

maussade.

J'étendis les bras, paumes vers le haut, et je sentis le reste de ma personne se balancer un peu en arrière dans ce champ de gravité zéro.

« Tu es un spécialiste en informatique, et tu n'es pas sûr de ce qu'il sait ?

– Bien sûr que si, mais Ordi II est endommagé.

– Nous ne dépendons pas d'Ordi II, dis-je. Il y en a trois autres. Et même s'il n'en restait plus qu'un de fonctionnel, il pourrait s'occuper de tous les vols spatiaux qui se passent en un jour normal.

– Ils pourraient se mettre en panne tous les quatre ! Si Ordi II déraille, qu'est-ce qui pourrait empêcher les autres de faire pareil ?

– Alors, nous pourrions piloter manuellement.

– Tu le ferais, toi ? Tu sais comment… Hum, je ne crois pas.

– On me dirait comment faire, par radio.

– Pour l'amour d'Enia », grogna-t-il.

En fait, tout se passa très bien. Nous nous dirigeâmes en douceur vers Ordi II et moins de deux jours après le décollage, nous nous plaçâmes en orbite d'attente, à environ dix mètres de lui.

Pas tellement en douceur, puisque vingt heures après le départ, la nouvelle nous parvint de la Terre que la pression interne d'Ordi III était en baisse. Ce qui avait frappé Ordi II allait s'attaquer au reste. Et lorsque les quatre seraient hors d'usage, les vols spatiaux s'arrêteraient progressivement. On pourrait les organiser de nouveau manuellement, bien sûr, mais cela prendrait au minimum des mois, peut-être des années, et il en découlerait une grave crise économique sur Terre. Pis encore, plusieurs milliers de personnes qui étaient actuellement dans l'espace mourraient certainement.

Rien que d'y penser, c'était horrible. Et nous n'en parlâmes ni l'un ni l'autre, mais cela ne contribua pas à mettre Joe de meilleure humeur, ni moi non plus, je l'avoue.

La Terre tournait, à deux cent mille kilomètres en dessous de nous, mais Joe n'y prêtait pas attention. Il se concentrait sur son filin et vérifiait la cartouche de son fusil à réaction. Il voulait être sûr de faire l'aller *et* le retour entre notre vaisseau et Ordi II.

Vous seriez surpris, si vous aviez à le faire, de découvrir que vous pouvez marcher dans l'espace… à condition que vous y soyez obligé.

Je ne dirai pas que tout se passa comme sur des roulettes, et nous

gâchâmes la moitié de notre combustible. Mais pour finir, nous atteignîmes Ordi II. Notre impact fut presque silencieux (on entend, dans le vide, car les vibrations se transmettent au travers de l'étoffe métallisée des costumes spatiaux. Mais là, nous ne perçûmes qu'une sorte de soupir).

Bien entendu, notre prise de contact, et le fait que notre force vive s'ajoutait à celle d'Ordi II, altérèrent légèrement son orbite. Nous arrivâmes à compenser le phénomène en ne dépensant que de très petites quantités de combustible et nous n'eûmes pas à nous en occuper. Ordi II s'en chargea. Car autant qu'on puisse l'affirmer, ses fonctions externes n'avaient pas été altérées.

Nous en fîmes d'abord le tour. Il y avait de fortes chances pour qu'un petit bout de gravier ait traversé Ordi II comme une flèche, et il avait dû laisser un trou déchiqueté bien visible. Deux trous, probablement, un pour l'entrée, un pour la sortie.

Les chances pour que cela arrive un jour donné sont d'un million, une fois tous les six mille ans. Ce n'est pas probable, mais c'est possible, vous voyez. Les chances sont d'une sur plus de dix milliards pour qu'un jour quelconque, Ordi soit heurté par un météorite assez grand pour le détruire.

Je n'en ai pas parlé, car Joe aurait pensé que nous-mêmes étions exposés à de semblables avatars. En nous frappant, un météorite aurait commis plus de dommages à nos corps tendres et fragiles qu'à la machine stoïque et endurante qu'est un ordinateur, et je ne voulais pas que Joe devienne plus nerveux qu'il ne l'était déjà.

En réalité, il ne s'agissait pas d'un météorite.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » finit pas dire Joe.

« Ça », c'était un petit cylindre fiché dans la paroi externe d'Ordi II, première anomalie que présentait son apparence extérieure. Il faisait environ un demi-centimètre de diamètre, et peut-être six de long. La dimension d'une cigarette, pour ceux d'entre vous qui ont l'antique manie de fumer.

Nous mîmes en jeu nos petites lampes de poche.

« Ce n'est pas une des pièces extérieures, dis-je.

– Ça, c'est sûr », murmura Joe.

Une faible marque courait en spirale d'un bout à l'autre du cylindre. Rien d'autre. Il était nettement en métal et il avait une drôle de texture,

granuleuse, du moins à l’œil.

« Il y a du jeu », dit Joe.

Il le toucha doucement de son doigt gras et ganté, et l’objet céda à la pression. A l’endroit où il était entré en contact avec la surface d’Ordi II, l’objet se souleva légèrement et, à la lumière de nos lampes, nous découvrîmes un trou bien visible.

« Voilà pourquoi la pression des gaz est tombée à zéro », dis-je.

Joe grogna. Il poussa un petit peu plus fort et le cylindre tomba et se mit à dériver dans l’espace. Nous réussîmes à l’attraper, avec un peu de mal. Il avait laissé derrière lui un trou parfaitement rond, d’un demi-centimètre de diamètre, dans la peau d’Ordi II.

« Ce machin n’est pas plus épais qu’une feuille de métal », dit-il.

Mince, mais élastique, il céda facilement sous ses doigts. Une petite pression supplémentaire et il se bossela. Joe le rangea dans sa poche, qu’il ferma avec un claquement sec.

« Fais le tour, et vois s’il y a d’autres trucs comme ça, dit-il. Moi, je pénètre à l’intérieur. »

Cela ne prit guère de temps, et j’entrai à mon tour.

« Rien trouvé. C’est la seule chose qu’il y ait. Et le seul trou.

– Un, c’est déjà suffisant », répondit Joe d’un air lugubre.

Il étudia la paroi métallique, lisse. A la lumière de la lampe, le trou noir parfaitement rond sautait tout de suite aux yeux.

Ce ne fut guère difficile de boucher le trou avec une rondelle étanche, mais reconstituer l’atmosphère nous posa plus de problèmes. Les réserves d’éléments générateurs de gaz étaient maigres et les manœuvres exigeaient un réglage manuel.

Les générateurs solaires marchaient tant bien que mal, mais nous réussîmes à rallumer les lumières.

En fin de compte, nous enlevâmes nos gants et nos casques, mais Joe plaça soigneusement les premiers dans le second et attacha le tout à l’une des boucles de son costume.

« Je veux les avoir sous la main si la pression de l’air commençait à diminuer », dit-il avec aigreur.

Aussi fis-je de même. Pas le moment d’être je-m’en-foutiste. Il y avait une marque, sur la paroi, juste à côté du trou. Je l’avais remarquée, à la lumière de ma lampe, lorsque j’avais ajusté le joint. Une fois les lumières allumées, elle devint bien visible.

« T'as vu ça, Joe ?

– J'ai remarqué. »

C'était une dépression étroite et superficielle. Elle n'était pas très visible, mais on la sentait bien lorsqu'on passait les doigts dessus, et elle se poursuivait pendant presque un mètre. On aurait dit que quelqu'un avait pris un petit échantillon de métal, et à cet endroit la surface était nettement moins lisse qu'ailleurs.

« Nous ferions mieux d'avoir recours à l'ordinateur central.

– Si tu veux dire "revenir sur Terre", d'accord ! dit Joe. Je déteste ces saletés de communications spatiales. En fait, je déteste tout ce qui concerne l'espace. C'est pour ça que j'ai pris un boulot sur Terre, ou ce que je croyais être un boulot sur Terre.

– Nous ferions mieux d'avoir recours à l'ordinateur central, répétai-je patiemment.

– Pourquoi ?

– Pour leur dire que nous avons trouvé la cause de la panne.

– Ah ? Qu'avons-nous trouvé ?

– Ce trou ! Tu l'as déjà oublié ?

– Curieusement, oui. Mais qu'est-ce qui a provoqué le trou ? Je n'ai jamais rien vu qui laisse un trou parfaitement circulaire sans que le métal soit ni gauchi ni fondu. Et je n'ai jamais entendu parler d'un météorite qui laisse un cylindre derrière lui. »

Il sortit l'objet de sa poche et aplanit pensivement la bosselure du fin métal.

« Qu'est-ce qui a causé ce trou ?

– Je n'en sais rien, répondis-je sans hésiter.

– Si nous contactons l'ordinateur central, il nous posera la question, et nous dirons que nous ne savons pas, et qu'aurons-nous gagné, en dehors d'une discussion ?

– Ils vont nous appeler, Joe, si nous ne le faisons pas.

– Bien sûr. Et nous ne répondrons pas.

– Ils vont supposer que quelque chose nous a tués, Joe, et ils enverront une équipe de secours.

– Nous connaissons l'ordinateur central. Il lui faudra au moins deux jours pour se décider. D'ici là, nous aurons trouvé quelque chose, et nous les appellerons. »

La structure interne d'Ordi II n'était pas vraiment conçue pour abriter

des êtres humains. On n'avait prévu que la présence occasionnelle et temporaire de quelques réparateurs. Cela voulait dire qu'il y avait des outils, suffisamment de place pour les utiliser, et quelques provisions.

Il n'y avait pas de fauteuils, même pas de champ gravitationnel, ni de mouvement centrifuge qui aurait pu nous donner un peu de pesanteur.

Nous flottions tous deux, dérivant lentement de-ci, de-là. Parfois, l'un de nous touchait le mur et rebondissait très lentement. Ou l'une des parties de notre corps allait s'imbriquer dans une partie du corps de l'autre.

« Enlève ton pied de ma bouche ! » dit Joe.

Et il le repoussa violemment. C'était une erreur, parce que nous commençâmes tous deux à tournoyer. A nos yeux, c'était l'intérieur d'Ordi II qui tournoyait, ce qui était très désagréable. Il nous fallut un bon moment pour redevenir relativement immobiles.

Lors de notre entraînement sur Terre, nous avions parfaitement assimilé la théorie, mais la pratique nous manquait. De beaucoup… Le temps que nous nous stabilisions, je me sentais toute nauséeuse. Vous pouvez appeler cela nausée, ou astro-nausée ou mal de l'espace, mais quel que soit son nom, on a envie de vomir. Et c'est pire dans l'espace que partout ailleurs, parce qu'il n'y a rien pour faire tomber les vomissures. Elles flottent en une nuée de globules et personne n'a envie de planer dans ce genre de nuage. Aussi je me retins, et Joe aussi.

« C'est nettement l'ordinateur qui est fautif, dis-je. Occupons-nous de ses intérieurs. »

N'importe quoi pour me faire penser à autre chose qu'aux miens, en attendant que le malaise passe. Et puis les choses n'allaient pas assez vite : Ordi III était en train de faiblir, peut-être Ordi I et IV faisaient-ils de même, maintenant ? Et la vie de milliers de gens dans l'espace dépendait de ce que nous pouvions découvrir.

Joe aussi était plutôt verdâtre.

« Il faut que je réfléchisse d'abord, dit-il. Quelque chose est entré. Ce n'était pas un météorite, parce que cela a percé un trou bien net dans la coque. Elle n'a pas été découpée, parce que je n'ai pas trouvé de cercle de métal à l'intérieur. Et toi ?

– Moi non plus, mais l'idée ne m'est pas venue d'en chercher un.

– Moi, je l'ai fait. Et il n'y en avait nulle part.

– Il est peut-être tombé à l'extérieur ?

– Alors que le cylindre a bouché le trou jusqu'à ce que je l'enlève ? As-tu vu quelque chose en sortir ?

– Non.

– Nous le trouverons peut-être ici, mais j'en doute, dit Joe. Le métal a fondu et quelque chose est entré.

– Quoi ? Et qui venait d'où ? »

Le sourire de Joe devint nettement méchant.

« Pourquoi te fatigues-tu à poser des questions auxquelles il n'y a pas de réponse ? Si nous étions au siècle dernier, je dirais que ce sont les Russes qui ont enfoncé cet appareil dans la coque d'Ordi II.

– Ne te vexe pas ! Si nous étions au siècle dernier, tu aurais dit que c'étaient les Américains ! »

Je décidai de ne pas me vexer.

« Nous essayons de trouver une explication qui colle à notre époque, Yossef, dis-je froidement en exagérant mon accent russe.

– Supposons un groupe de dissidents.

– Eh bien, il faut en supposer un équipé pour le vol spatial et capable de concevoir un appareil insolite.

– Le vol spatial ne pose pas de problème, dit Joe, si on peut se brancher illégalement sur les ordinateurs en orbite. Et c'est possible. Quant au cylindre, on le comprendra peut-être quand il sera analysé sur Terre. En bas, comme vous dites, vous, les mordus de l'espace.

– C'est absurde ! Quel intérêt auraient-ils à mettre Ordi II hors d'usage ?

– Ce pourrait être la première *étape* d'un programme visant à paralyser tout vol spatial.

– Tout le monde en souffrirait, les dissidents aussi.

– Oui, mais cela attirerait l'attention de tous les pays ! Les journaux parleraient de leur cause, quelle qu'elle soit. Ou bien leur plan, c'est de saboter Ordi II, puis de menacer de faire pareil aux trois autres. Ça ne ferait pas trop de dégâts sur le moment, mais pas mal en perspective et beaucoup de publicité.

– Je n'y crois pas, dis-je, c'est trop dramatique.

– Au contraire ! J'essaie de ne pas l'être. »

Il étudia attentivement les coins et recoins de l'intérieur, centimètre carré par centimètre carré.

« Il se pourrait que cette chose ne soit pas d'origine humaine.

– Ne dis pas d'âneries !

– Tu veux que je te présente mes arguments ? Le cylindre a pris contact. Puis quelque chose qui est à l'intérieur a rongé le métal en cercle, et il est entré dans Ordi II. Il a rampé sur la paroi intérieure en rongeant pour une raison quelconque une fine couche de métal. Tu trouves que ça ressemble à un objet fabriqué par les hommes ?

– Pas que je sache, mais je ne connais pas tout. Même toi, tu ne sais pas tout. »

Joe fit mine de ne pas avoir entendu.

« La question, c'est : comment a-t-il fait pour pénétrer dans l'ordinateur, qui après tout est relativement étanche ?

– Il a été très rapide puisqu'il a détraqué presque tout de suite les mécanismes qui auraient dû refermer le trou et régénérer l'atmosphère.

– Est-ce que c'est cela que tu cherches ? » dis-je en montrant du doigt.

Il essaya trop rapidement de s'arrêter et culbuta en arrière en criant :

« C'est ça ! c'est ça ! »

D'excitation, il battit violemment des quatre membres, ce qui ne lui servit à rien, bien sûr. Je l'empoignai et, pendant un moment, nous exerçâmes des poussées dans des directions différentes, ce qui ne nous mena à rien.

Joe me lança des insultes, je fis de même, mais là, j'avais l'avantage sur lui. Je comprends parfaitement l'anglais, bien mieux que lui, en fait. Et sa connaissance du russe est… pour être gentille, disons fragmentaire. Des injures proférées dans une langue que l'on comprend mal ont toujours l'air très dramatiques.

« Le voilà ! » dit-il lorsque nous arrivâmes enfin à nous tirer d'affaire.

Là où le blindage de l'ordinateur rejoint la paroi, il y avait un petit cylindre qui laissa un trou circulaire lorsque Joe l'écarta. Il était tout à fait semblable à celui de la coque externe, mais semblait encore plus mince. Il se désintégra lorsque Joe le toucha.

« Nous ferions mieux de fouiller dans l'ordinateur », dit Joe.

C'était un beau gâchis ! Pas du premier coup d'œil ; je ne dis pas qu'il ressemblait à une poutre dévorée par les termites. Si vous l'aviez regardé en passant, vous auriez juré qu'il était intact, mais en l'observant de près,

on s'apercevait que des puces s'étaient évanouies. Et plus on regardait, plus on découvrait qu'il en manquait. Pis encore, les réserves dont Ordi II se servait pour ses réparations avaient presque complètement disparu. Nous continuâmes à l'examiner et, à chaque instant, l'un de nous remarquait qu'il manquait quelque chose d'autre.

Joe sortit une fois de plus le cylindre de sa poche et le retourna entre ses doigts.

« Je suppose que ça cherche surtout du silicium de premier choix, dit-il. Je ne peux pas l'affirmer bien sûr, mais je pense que ses côtés sont en aluminium et l'extrémité aplatie en silicium.

– Tu veux dire que c'est une batterie solaire ?

– En partie. C'est comme ça qu'il se procure de l'énergie dans l'espace : de l'énergie pour arriver jusqu'à Ordi II, de l'énergie pour y creuser un trou, de l'énergie pour… pour… je ne sais pas comment exprimer cela… de l'énergie pour rester vivant.

– Tu penses que c'est vivant ?

– Pourquoi pas ? Ordi II se répare bien tout seul. Il rejette les parties défectueuses de son équipement et les remplace par d'autres qui fonctionnent, mais il a besoin de pièces de rechange. Donne-lui assez de pièces de rechange de toutes sortes et il peut reconstruire un ordinateur semblable à lui, s'il est convenablement programmé. Mais il a besoin que nous l'alimentions. Aussi, nous ne pensons pas qu'il est vivant. Cet objet qui a pénétré dans Ordi II trouve tout seul ce dont il a besoin. Cela ressemble de bien près à la vie…

– Tu penses, dis-je, que nous avons là un microordinateur assez évolué pour être considéré comme vivant ?

– Honnêtement, je ne sais pas ce que je pense.

– Qui, sur Terre, pourrait bien faire quelque chose de semblable ?

– *Qui* ? Sur *Terre* ? »

C'est moi qui fis la découverte suivante. Cela ressemblait à un stylo à bille, gros et court, flottant dans l'air. Je l'aperçus du coin de l'œil et l'identifiai comme un stylo.

En apesanteur, les choses sortent des poches et se mettent à flotter ; on ne peut rien garder en place à moins de l'enfermer. On peut s'attendre que les pièces de monnaie et les stylos et n'importe quoi d'autre qui trouvent une ouverture la franchissent et se laissent emporter par les courants d'air et l'inertie.

Aussi, enregistrai-je automatiquement « un stylo » et je tendis la main à l'aveuglette en pensant à autre chose et mes doigts ne se refermèrent pas dessus. Essayer d'attraper un objet provoque un courant d'air qui le pousse au loin. Il faut glisser une main derrière lui et le saisir avec l'autre. En apesanteur, c'est une opération qui exige l'emploi des deux mains. Je sais que certaines personnes peuvent le faire d'une main, mais ce sont des dingues de l'espace et ce n'est pas mon cas.

Je me retournai pour regarder l'objet et accorder un peu plus d'attention à sa récupération, et je m'aperçus que mon stylo était dans ma poche. Je la tâtai, il y était bien.

« As-tu perdu un stylo, Joe, criai-je.

– Non.

– Rien qui y ressemble ? Une clé ? Une cigarette ?

– Je ne fume pas, tu le sais bien. »

C'était une réponse stupide.

« Rien du tout ? dis-je, exaspérée. Je vois des choses qui flottent.

– Je me suis toujours dit que tu n'étais pas très équilibrée.

– Regarde, Joe ! Ici, et puis là ! »

Il plongea pour l'attraper. J'aurais dû lui dire que ce n'était pas le bon moyen.

A farfouiller dans l'ordinateur, nous avions dû exciter ces choses ; nous en voyions partout. Elles flottaient dans les courants d'air. Enfin j'en arrêtai une, ou plutôt elle s'arrêta, et se posa sur le coude du costume de Joe. Je l'arrachai d'un geste vif et criai, Joe sursauta de peur et faillit me faire lâcher prise.

« Regarde ! » criai-je.

Là où j'avais détaché l'objet, il y avait un cercle brillant sur le costume de Joe : cela avait commencé à le ronger.

« Donne-le-moi », dit Joe.

Il le prit avec précautions et le lâcha près de la paroi où il resta immobile. Puis il le décortiqua, soulevant doucement le métal mince comme du papier.

Il y avait quelque chose à l'intérieur qui ressemblait à une traînée de cendres de cigarette. La lumière scintilla dessus, comme si c'était légèrement pailleté de métal. C'était mouillé aussi, cela se tortillait lentement ; l'une de ses extrémités semblait chercher aveuglément quelque chose.

La chose entra en contact avec la paroi et s'y colla. Le doigt de Joe se détacha d'elle avec un peu de difficulté. Il frotta son pouce contre son index et dit :

« C'est huileux. »

Le ver de métal – je ne vois pas comment l'appeler autrement – semblait flasque maintenant que Joe l'avait touché. Il ne bougeait plus.

Je me tortillai et me retournai, essayant de me voir sous toutes les coutures.

« Joe, pour l'amour du ciel, est-ce que j'en ai un quelque part ?

– Je ne vois rien, dit-il.

– Eh bien, regarde ! Il faut que tu veilles sur moi, et je veillerai sur toi. Si nos costumes sont troués, nous ne pourrons plus revenir au navire. »

C'était horrible d'être entourés de vers affamés qui dissolvaient nos combinaisons dès qu'ils les touchaient. Lorsque l'un d'entre eux apparaissait, nous essayions de l'attraper et de rester hors de sa portée en même temps, ce qui rendait les choses presque impossibles.

Un ver plutôt grand dériva près de ma jambe et je lui donnai un coup de pied, ce qui était stupide, car si je l'avais touché, il aurait pu s'y coller. Mais le courant d'air que je provoquai le poussa contre la paroi où il demeura accroché.

Joe tendit trop vite le bras, beaucoup trop précipitamment. Le reste de son corps rebondit et comme il culbutait, son pied botté heurta la paroi près du cylindre. Lorsqu'il réussit à se redresser, c'était toujours là.

« Je ne l'ai pas écrasé ?

– Non, dis-je. Tu l'as manqué de près de dix centimètres. Il ne nous échappera pas. »

J'avais posé une main de chaque côté. Il était deux fois plus long que l'autre cylindre. En réalité, c'étaient deux cylindres mis bout à bout, avec un étranglement au point de jonction.

« Ils sont en train de se reproduire », dit Joe tout en pelant le métal.

A l'intérieur il y avait une traînée de poussière, deux traînées plutôt, une de chaque côté de l'étranglement.

« Ce n'est pas très difficile de les tuer. »

Visiblement, Joe se détendait.

« Je pense que nous n'avons rien à craindre.

– Ils ont bien l'air vivants, répondis-je à contrecœur.

– Ce sont des virus, ou l'équivalent d'un virus.

– Que veux-tu dire ?

– Bien sûr, je suis informaticien et pas virologue, mais je sais que les virus sur Terre, ou “en bas” comme tu dis, sont formés d’une molécule d’acide nucléique enrobée dans une protéine. Lorsqu’un virus envahit une cellule, il se taille, grâce à l’enzyme appropriée, un trou dans la membrane de celle-ci puis se glisse à l’intérieur en laissant intacte la protéine extérieure. Il prend, dans la cellule, les matériaux qu’il lui faut pour créer sa propre couche de protéine. Il peut ainsi façonner de nombreuses répliques de lui-même ainsi que leurs enveloppes de protéine. Lorsqu’il a dépouillé la cellule de tout ce qu’elle contenait, elle se dissout et, à la place du premier virus, il y a maintenant plusieurs centaines de virus fils. Cela ne te rappelle pas quelque chose ?

– Si, c’est ce qui s’est produit ici. Mais alors, d’où provient ce virus ? Sûrement pas de la Terre, ni d’aucune colonie terrienne.

– Je pense qu’ils viennent d’un autre système solaire. Ils dérivent dans l’espace jusqu’à ce qu’ils trouvent quelque chose dans quoi se multiplier. Ils cherchent des objets fabriqués, composés de métal ; je ne crois pas qu’ils puissent repérer les minerais à l’état brut.

– Mais une espèce intelligente a fabriqué de grands objets composés de silicium et d’autres matériaux aussi succulents, fis-je remarquer.

– Oui, et c’est la preuve que la vie intelligente n’est pas rare dans l’Univers. Car des objets comme celui dans lequel nous sommes doivent être très communs, ou ces virus ne pourraient pas survivre. Et cela signifie aussi qu’il y a de la vie intelligente depuis très longtemps, peut-être dix milliards d’années, assez longtemps pour que se produise une espèce d’évolution du métal aboutissant à une vie basée sur l’union métal/silicium/huile, comme la nôtre l’est sur l’union acide nucléique/protéine/eau. Le temps nécessaire pour élaborer un parasite des artefacts de l’âge de l’espace.

– Tu as l’air de sous-entendre, dis-je, que chaque fois qu’une forme de vie intelligente développe une culture spatiale, elle est très vite sujette à une invasion de parasites.

– Oui. Et il faut la maîtriser. Heureusement que ces virus sont faciles à tuer, surtout au moment où ils se forment. Plus tard, lorsqu’ils se creuseraient un chemin pour sortir d’Ordi II, je suppose qu’ils grandiraient, épaissiraient leur carapace, stabiliseraient leur intérieur et se prépareraient, comme des espèces de spores, à dériver pendant des

millions d'années avant de trouver un autre foyer. Ils ne sont peut-être pas faciles à tuer à ce moment-là.

– Comment vas-tu les détruire ?

– Je l'ai déjà fait. J'ai touché le premier lorsqu'il cherchait instinctivement du métal pour se fabriquer une nouvelle carapace, après que j'ai brisé la première, et cet attouchement l'a achevé. Je n'ai pas touché le second, mais j'ai donné un coup de pied à la paroi, à sa proximité, et la vibration qui s'est propagée dans le métal a transformé en poussière ses composants internes. Aussi, ils ne nous auront pas, ni aucun ordinateur, si nous les détruisons de cette manière. »

Il n'eut pas besoin de me donner d'explications supplémentaires. Il enfila lentement ses gants et se mit à cogner violemment la paroi, ce qui le repoussa en arrière, et il donna des coups de pied dans celle qui était derrière lui.

« Fais pareil ! » cria-t-il.

Je m'y attelai et nous continuâmes tous les deux un bon moment. Vous n'imaginez pas comme c'est difficile de frapper une paroi en apesanteur, au moins lorsqu'on veut le faire assez fortement pour qu'elle résonne.

Une fois sur deux, nous ne faisions que lancer un coup qui déviait et nous envoyait tourbillonner, sans faire pratiquement de bruit. En un rien de temps, nous nous retrouvâmes haletants d'efforts et d'exaspération.

Mais nous nous étions accoutumés à l'apesanteur, moi du moins, et les nausées ne reparurent pas. Nous persévérâmes, et lorsque nous ramassâmes quelques autres virus, il n'y avait rien à l'intérieur que de la poussière. Ils étaient nettement adaptés à des objets spatiaux automatisés et vides qui, comme les ordinateurs modernes, étaient dépourvus de vibrations. Ce qui leur permettait, je suppose, d'élaborer des structures métalliques complexes excessivement fragiles qui possèdent une instabilité suffisante pour reproduire les propriétés d'une vie élémentaire.

« Crois-tu que nous les avons tous détruits ? demandai-je à Joe.

– Comment en être sûrs ? S'il en reste un, il démontera les autres pour s'alimenter en métal et tout recommencera. Continuons à faire du bruit. »

Jusqu'au moment où nous nous retrouvâmes si épuisés que peu nous importait si l'un d'eux était toujours vivant.

« L'Association planétaire pour le Progrès des Sciences ne va pas être contente que nous les ayons tous tués », dis-je, haletante.

L'a. p. p. s. aurait été bien en peine de faire ce que Joe suggéra,

pourtant énergiquement.

« Écoute ! Notre mission est de sauver Ordi II, quelques milliers de vies et, en plus, les nôtres. Ils peuvent bien décider de rénover cet ordinateur ou de le reconstruire à partir de zéro, c'est leur affaire. L'a. p. p. s. tirera ce qu'elle pourra de ces objets morts. Si elle en veut de vivants, je suppose qu'elle en trouvera flottant dans les parages ; s'ils veulent des spécimens, qu'ils les cherchent, mais ils feraient mieux de surveiller constamment leurs combinaisons spatiales. Je ne pense pas qu'ils puissent les faire vibrer à mort dans l'espace.

– Bien, dis-je. Proposons à l'ordinateur central de réparer de bric et de broc cet ordinateur et de rester là jusqu'à ce qu'une équipe vienne nous remplacer pour effectuer des réparations sérieuses, ou pour empêcher une autre invasion. Pendant ce temps-là, il faudra qu'ils équipent les autres ordinateurs d'un système qui les fasse vibrer fortement dès que leur pression interne se mettra à chuter.

– C'est tout ce qu'il y a de simple, ironisa Joe.

– Nous avons eu de la chance de les trouver, fis-je remarquer.

– Attends, dit Joe, l'air profondément troublé. Nous ne les avons pas trouvés ; ce sont eux qui nous ont trouvés. Si la vie métallique existe, crois-tu qu'elle n'ait adopté qu'une forme aussi fragile ? Et si ces êtres communiquaient entre eux d'une façon ou d'une autre et que d'autres convergent en ce moment vers nous, à travers l'immensité de l'espace, pour la récolte ? D'autres espèces se ruant sur le riche fourrage d'une culture spatiale encore vierge ? Dont certaines seraient assez robustes pour résister aux vibrations, ou assez complexes pour réagir plus souplement au danger ? D'autres encore capables d'investir nos colonies en orbite ou, pis encore, d'envahir la Terre pour dévorer le métal de nos cités ?... Sais-tu ce que je vais leur dire en bas ? Je vais leur dire *qu'ils* nous ont trouvés ! »

Un châtiment sur mesure

On me demande très souvent d'écrire une nouvelle de science-fiction sur un thème bien particulier, et c'est devenu pour moi une question d'amour-propre, à condition que la rétribution soit satisfaisante.

En ce qui concerne cette nouvelle, une publication consacrée à l'informatique m'a demandé un texte de 2500 mots (car au tarif que j'ai suggéré, c'était le nombre de mots qu'ils pouvaient s'offrir), sur une société future dans laquelle l'incapacité à se servir de l'informatique serait l'équivalent de notre analphabétisme.

Et voilà ce que je leur ai offert.

J'ai écrit cette nouvelle en avril 1983.

Ian Bradstone errait tristement dans une autre ville, lorsqu'il vit un rassemblement devant la porte d'un grand magasin.

Son premier mouvement fut de tourner les talons et de s'enfuir, mais il n'y céda pas. La fascination qu'exerçait sur lui l'horreur de sa situation le poussa à s'y joindre.

Sa curiosité devait se lire sur son visage, car quelqu'un lui expliqua aimablement ce qui se passait.

« C'est des échecs en trois-D. La partie est acharnée. »

Bradstone savait comment cela se déroulait. Une demi-douzaine de personnes se mettaient d'accord sur chaque mouvement, pour essayer de battre l'ordinateur. Ils perdraient à peu près sûrement : six médiocres joueurs d'échecs ne valent pas mieux qu'un seul.

Il aperçut l'insupportable brillance de la projection et ferma les yeux. Il se détourna avec amertume et remarqua un assemblage de huit échiquiers installés en équilibre instable les uns au-dessus des autres.

Des échiquiers ordinaires, des pièces en plastique.

« Ça alors ! » s'exclama-t-il sous l'effet de la surprise.

Le jeune homme qui était devant lui dit, sur la défensive :

« Nous n'arrivons pas à nous approcher d'assez près. J'ai installé ça

pour que nous puissions suivre. Attention, ne les faites pas tomber.

– La partie en est là ?

– -Oui, les joueurs discutent depuis dix minutes. »

Bradstone étudia ardemment la position des pièces et dit :

« Si vous déplacez la tour de bêta B 6 en delta B 6, vous l'emportez.

– En êtes-vous sûr ? demanda le jeune homme en étudiant les échiquiers.

– Evidemment ! Quoi que fasse l'ordinateur, il finira par perdre ce coup pour protéger sa reine. »

Après avoir encore étudié la situation, le jeune homme cria :

« Eh ! vous là-bas ! Il y a un type qui dit que nous devrions faire monter la tour de deux niveaux. »

Le groupe qui était à l'intérieur du magasin poussa un soupir collectif.

« J'étais en train d'y penser, dit quelqu'un.

– J'y suis, dit un autre. Ça laisse la reine en position de vulnérabilité, je ne m'en étais pas aperçu ! »

Le premier se retourna.

« Vous qui avez suggéré ce coup, à vous l'honneur ! Venez le taper sur le clavier ! »

Bradstone recula, le visage déformé par l'horreur.

« Non ! Non ! Je ne joue pas ! »

Il fit demi-tour et s'éloigna en toute hâte.

Il était affamé. Périodiquement, la faim le torturait. Parfois, il tombait sur l'étalage d'un petit épicier qui s'était installé dans l'un des créneaux négligés de cette économie totalement informatisée. S'il s'y prenait bien, il pouvait filer avec une pomme ou une orange. C'était effrayant ; il pouvait toujours se faire prendre et on lui demanderait alors de payer. Il avait de l'argent, bien sûr

– on avait été très généreux avec lui –, mais comment aurait-il payé ?

Chaque jour, il aurait dû utiliser sa carte une douzaine de fois, afin d'effectuer un transfert de crédit. C'était l'occasion de perpétuelles humiliations.

Il se trouvait devant un restaurant. C'était peut-être l'odeur de nourriture qui lui avait rappelé combien il avait faim.

Il regarda avec circonspection à l'intérieur. Beaucoup de gens étaient en train de manger, beaucoup trop. C'était déjà assez pénible quand il n'y en avait qu'un ou deux. Il ne voulait pas être le centre d'une multitude de

regards attentifs et compatissants.

Il se retourna, malgré les protestations de son estomac, et vit qu'il n'était pas le seul à regarder à l'intérieur : un petit garçon faisait de même. Il avait environ dix ans et ne paraissait pas particulièrement affamé.

« Dis donc, mon garçon ! Tu n'as pas faim ? » dit Bradstone d'un ton qu'il voulait chaleureux et jovial.

L'enfant le regarda d'un air soupçonneux et s'écarta un peu.

« Non. »

Bradstone n'essaya pas de se rapprocher de lui, car le petit garçon serait sans doute parti en courant.

« Je parie que tu es assez grand pour passer ta commande tout seul, dit-il. Je suis sûr que tu sais demander un hamburger ou n'importe quoi d'autre. »

L'orgueil fut plus fort que la méfiance.

« Bien sûr ! Quand je veux !

– Mais tu n'as pas de carte, hein ? Alors tu ne peux pas passer ta commande. J'ai raison ? »

Le petit garçon, plein de circonspection, fixa sur lui ses yeux bruns. Il était bien habillé et avait l'air intelligent et vif.

« Tiens, j'ai une carte et tu peux t'en servir si cela t'amuse. Prends un hamburger ou ce que tu voudras. Et puis écoute, tu peux commander quelque chose pour moi aussi, un bon steak, avec une pomme de terre au four et des courgettes, et un café… et deux parts de tarte aux pommes, dont une pour toi !

– Il faut que je rentre manger à la maison.

– Allons, comme cela tu vas faire faire des économies à ton père. Et je suis sûr que l'on te connaît, ici.

– Nous y avons déjà mangé plusieurs fois.

– Tu vois bien ! Tu vas y manger de nouveau. Seulement cette fois, c'est toi qui vas te servir de la carte. Tu feras ton choix, comme une grande personne. Vas-y. Entre le premier. »

Bradstone avait le ventre noué. Ce qu'il faisait était logique et ne causerait aucun tort à l'enfant, mais quelqu'un qui les observait pourrait cependant en tirer une horrible conclusion. Bradstone pourrait s'expliquer, bien sûr, mais comme ce serait humiliant qu'on le voie pousser un petit garçon à exécuter à sa place un acte qu'il était incapable

de faire.

L'enfant hésita, puis entra dans le restaurant, et Bradstone le suivit à distance, le petit garçon s'assit à une table et il s'installa en face de lui.

Bradstone lui tendit sa carte en souriant. Elle lui picotait désagréablement les mains, comme elle le faisait toujours maintenant, et il se sentit soulagé de s'en débarrasser. Les muscles qui entouraient ses yeux se contractaient convulsivement à la vue de son dur éclat métallique. Il ne pouvait supporter de la regarder.

« Vas-y, mon garçon ! Fais ton choix, dit-il à voix basse. Prends tout ce que tu voudras. »

L'enfant n'avait pas menti. Il savait très bien manipuler la petite sortie d'ordinateur et ses doigts couraient sur les touches.

« Un steak pour vous, monsieur. Une pomme de terre au four. Des courgettes. Une tarte aux pommes. Du café. Vous voulez une salade, monsieur ? » Il imitait avec exagération le ton d'un adulte. « Maman commande toujours de la salade, mais moi je n'aime pas ça.

– Je crois que je vais en prendre tout de même. Une salade composée. Ils en ont ? Ça marche ? »

Le petit garçon inséra la carte dans la fente avec une dextérité qui remplit Bradstone d'envie et d'amertume. Le simple fait de s'imaginer en train de le faire lui retourna l'estomac.

« Je suppose que vous avez assez d'argent ? dit l'enfant d'un air important en lui rendant sa carte.

– As-tu vu le chiffre ?

– Oh ! non, on n'est pas censé le regarder, c'est ce que dit mon père. S'il ne recrache pas la carte, ça veut dire qu'il y en a assez. »

Bradstone réprima son désappointement. Il ne pouvait lire les chiffres, et n'osait pas le demander à quelqu'un. Il serait peut-être obligé d'aller à la banque et d'inventer un stratagème pour qu'ils le lui disent.

« Comment t'appelles-tu, mon garçon ? demanda-t-il pour essayer de lier conversation.

– Reginald.

– Qu'est-ce que tu étudies en ce moment à la maison, Regie ?

– Surtout l'arithmétique, parce que papa le veut. Et les dinosaures, parce que j'en ai envie. Papa m'a dit que si je m'appliquais en arithmétique je pouvais avoir aussi les dinosaures. Je sais programmer mon ordinateur pour qu'il me passe le graphique des mouvements des

dinosaures. Vous savez comment un brontosaure se déplaçait sur la terre ferme ? Il devait tenir son cou de telle manière que son centre de gravité soit au niveau de ses hanches. Il tenait la tête droite comme les girafes. Sauf lorsqu'il était dans l'eau. Là il… Ah ! Voilà mon hamburger, et votre plat. »

Les plateaux apportés par le convoyeur s'étaient arrêtés à leur niveau. La perspective d'un repas sans humiliation effaça la nostalgie qu'éprouvait Bradstone à ne pouvoir manipuler un ordinateur pour obtenir librement des informations.

« Je vais manger mon hamburger au comptoir, monsieur », dit très poliment Reginald.

Bradstone le congédia d'un geste.

« J'espère que tu vas te régaler, Regie. »

Il n'en avait plus besoin et fut soulagé de le voir s'éloigner. Quelqu'un qui devait travailler à la cuisine, sans doute un technicien de l'entretien de l'ordinateur, engagea une conversation amicale avec Regie, ce qui le soulagea d'un grand poids.

Il n'y avait pas de doute en ce qui concernait la profession de cet homme. On reconnaissait toujours un technicien d'ordinateur à cet air imbu de son importance. *Je sais que le monde repose sur mes épaules,* avait-il l'air de se dire.

Mais Bradstone ne pensait plus qu'à son déjeuner. C'était le premier vrai repas qu'il mangeait normalement depuis un mois.

Lorsqu'il eut terminé son déjeuner, consommé le plus lentement possible, il observa de nouveau ce qui se passait autour de lui.

Le petit garçon était parti. Bradstone pensa tristement qu'au moins l'enfant ne l'avait pas pris en pitié, ni traité avec condescendance. Il n'était pas assez âgé pour trouver cela bizarre, il n'avait pensé qu'à jouer à l'adulte en pianotant sur la sortie d'ordinateur. A l'adulte !…

Il n'y avait plus beaucoup de monde, maintenant. Le technicien de l'entretien était toujours derrière le comptoir, sans doute en train de vérifier le câblage de l'installation. C'était, pensa Bradstone avec un serrement de cœur, l'occupation principale des techniciens pratiquement dans le monde entier. Ils étaient toujours en train de programmer, de reprogrammer, et de vérifier les minuscules courants électriques des machines qui dirigeaient le monde, pour le bien de tous. De presque tous.

L'agréable sensation de chaleur interne produite par un excellent steak

éveilla en lui un sentiment de rébellion. Pourquoi n'agissait-il pas ? Pourquoi ne faisait-il rien pour que cela change ?

Il croisa le regard du technicien et dit, avec une prétendue désinvolture qui sonna faux à ses propres oreilles :

« Dites, l'ami, je suppose qu'il y a des avocats dans cette ville ?

– Vous ne vous trompez pas.

– Pourriez-vous m'en recommander un bon, qui ne soit pas trop loin d'ici ?

– Vous trouverez un annuaire de la ville au bureau de poste, vous n'avez qu'à lui demander la liste des avocats.

– J'en veux un vraiment bon, un type malin, qui se consacre aux causes perdues. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Il rit, espérant arracher au moins un sourire au technicien, sans résultat.

« Ils y sont tous, poursuivit ce dernier. Tapez la liste de ce que vous voulez, et vous obtiendrez les évaluations, les âges, les adresses, les affaires au rôle, et l'échelle des honoraires. Tout ce que vous voudrez, à condition de positionner convenablement les clés. Et il fonctionne bien, je l'ai revu la semaine dernière.

– Ce n'est pas cela que je cherche, mon vieux ! »

A l'idée de se servir d'un clavier, il sentit l'habituel frisson glisser tout le long de son dos.

« Je voudrais une recommandation personnelle, vous voyez ?

– Je ne suis pas un annuaire, dit le technicien en secouant la tête.

– Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que vous avez ? Don-nez-moi le nom d'un avocat ! N'importe lequel ! Y a-t-il une loi qui interdise d'obtenir des informations sans passer par un ordinateur ?

– Pour consulter l'annuaire, ça coûte dix *cents*. Si vous avez plus de dix *cents* à votre compte, qu'est-ce qui vous en empêche ? Vous ne savez pas vous servir de votre carte de crédit ? Ou bien seriez-vous… »

A cette idée, ses yeux s'ouvrirent tout grands.

« Oh ! bon sang de b… C'est pour ça que vous avez demandé à Regie de commander à votre place ! Ecoutez, je ne savais pas… »

Bradstone recula. Il pivota sur ses talons pour se précipiter dehors et faillit se heurter à un gros homme chauve au teint coloré qui lui dit doucement :

« Attendez, je vous prie. Est-ce vous qui venez de payer un hamburger

à mon fils ? »

Bradstone hésita puis hocha la tête, la bouche sèche.

« J'aimerais bien vous rembourser. Ne vous inquiétez pas, je sais qui vous êtes, et je me servirai de votre carte à votre place.

– Si vous voulez toujours un avocat, mon vieux, interrompit vivement le technicien de l'entretien, voilà M. Gold. »

L'intérêt qui s'alluma dans les yeux de Bradstone parlait pour lui.

« Je suis avocat, dit Gold. C'est pour cela que je vous connais. J'ai suivi votre affaire avec un intérêt douloureux, je vous assure. Et lorsque Regie nous a raconté qu'il avait déjà dîné avec quelqu'un qui lui avait demandé de passer la commande, j'ai tout de suite deviné, d'après sa description, qu'il s'agissait de vous. Et je vous reconnais, maintenant. Pouvons-nous parler seul à seul ? J'habite à cinq minutes d'ici. »

La salle de séjour n'était pas luxueuse, mais confortable.

« Voulez-vous un acompte ? J'en ai les moyens, dit Bradstone.

– Je sais que vous avez de grosses ressources pécuniaires. Mais dites-moi d'abord, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Bradstone se pencha vers lui et dit avec passion :

« Si vous avez suivi mon procès, vous savez que j'ai été soumis à un châtiment cruel et inhabituel. Je suis le premier à subir cette sentence. Ce mélange d'hypnose et de neuro-conditionnement direct n'a été mis au point que récemment. On n'a pas compris la nature du châtiment auquel j'ai été condamné. Il faut l'abolir.

– Votre procès a été mené selon les formes et il n'y a guère de doute que vous étiez coupable.

– Malgré tout, écoutez ! Nous vivons dans un monde informatisé. Je ne peux rien faire nulle part. Je ne peux pas obtenir d'informations. Je ne peux pas me nourrir. Je ne peux pas me distraire. Je ne peux rien acheter, rien vérifier, rien faire du tout sans utiliser un ordinateur. Je ne peux même pas manipuler ma carte de crédit, ni même penser à le faire sans avoir la nausée.

– Oui, je sais tout cela, répondit Gold. Je sais aussi que l'on vous a donné assez d'argent pour la durée de votre châtiment et qu'on a demandé aux gens de se montrer compatissants et de vous venir en aide. Je crois qu'ils le font.

– Je n'en ai pas envie ! Je n'ai pas envie de leur aide et de leur pitié. Je ne veux pas être un enfant impuissant dans un monde d'adultes. Je ne veux pas être un illettré dans un monde de gens qui savent lire. Aidez-moi à mettre un terme à ma punition. Je viens de passer un mois infernal, je ne pourrai pas en endurer onze de plus. »

Gold resta silencieux un moment.

« Bon. Vous allez me payer une provision afin que je devienne votre représentant légal et je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir. Mais je vous avertis que je ne crois pas que nous ayons beaucoup de chances de réussir.

– Pourquoi ? Je n'ai détourné que cinq mille dollars !

– Vous aviez l'intention d'en détourner plus, c'est incontestable, mais vous avez été arrêté avant. C'était une fraude informatique très ingénieuse, tout à fait digne de votre talent de joueur d'échecs. C'est tout de même un délit. Et comme vous le dites vous-même, tout est informatisé et l'on ne peut rien faire aujourd'hui sans un ordinateur. Frauder par ordinateur interposé, c'est s'attaquer aux structures mêmes de la civilisation. C'est un terrible délit, dont il faut dissuader les gens.

– Oh ! ne me faites pas la morale !

– Je ne vous fais pas la morale, je vous explique. Vous avez essayé de fausser un système et, comme punition, ce système a été faussé pour vous seul. A part cela, on ne vous a pas maltraité. Si vous trouvez votre vie insupportable, cela vous montre simplement combien insupportable est le fait que vous ayez essayé, tant bien que mal, de bouleverser celle de tout le monde.

– Mais une année, c'est beaucoup trop !

– Peut-être bien qu'une punition moins longue constituerait un exemple assez frappant pour dissuader d'autres personnes de tenter la même chose… Je vais essayer. Mais j'ai bien peur de deviner ce que la justice va dire.

– Quoi ?

– Elle dira que si la punition doit être à la taille du délit, la vôtre est un châtiment sur mesure. »

Une soirée de chant

Depuis deux ou trois ans, je rédige chaque mois une histoire à suspense pour Gallery, *un magazine avec des photos de filles nues (je me hâte de vous dire que mes nouvelles sont tout à fait chastes et pures).*

Elles ne comptent qu'un millier de mots chacune, elles conviennent, paraît-il, tout à fait aux lecteurs et, moi, j'ai beaucoup de plaisir à les écrire.

Le seul ennui, c'est qu'Eric Potter, le directeur de Gallery, *a refusé à regret* Une soirée de chant*(la seule qu'il n'ait pas acceptée jusqu'à maintenant). Il avait une bonne raison : je m'étais fichu dedans. Au lieu d'une nouvelle à suspense, j'avais fait un conte fantastique.*

J'ai demandé à Eric si je pouvais la proposer ailleurs et il a dit : « Oui, à condition d'effectuer quelques petites modifications afin qu'elle ne fasse plus partie de la série dont je veux garder l'exclusivité. »

C'est ce que j'ai fait, et je l'ai soumise à Ed Ferman. Il l'a prise et elle a paru dans le numéro d'avril 1982 de F. &S. F.

A vrai dire, je la préfère à mes histoires à suspense de la série, mais Eric avait tout à fait raison de la refuser. Du moment que je vous la présente, qu'est-ce que ça peut faire ?

Il se trouve que j'ai un ami qui m'a parfois laissé, entendre qu'il évoquait les esprits de l'au-delà.

Ou du moins un esprit. Un minuscule, dont les pouvoirs sont strictement limités. Il n'en parle qu'après avoir bu son quatrième scotch. C'est un équilibre délicat : trois, et il ignore tout des esprits surnaturels, cinq, et il tombe endormi.

Ce soir-là, j'ai pensé qu'il avait atteint l'état idéal, aussi lui ai-je dit :

« Tu te souviens de ton démon, George ?

– Hein ? répliqua-t-il comme s'il se demandait de quoi je pouvais bien parler.

– Ce petit esprit de deux centimètres de haut que tu avais réussi à

arracher à un autre plan d'existence, celui qui avait des pouvoirs paranaturels…

– Ah !… Azazel ! Ce n'est pas comme ça qu'il s'appelait bien sûr. Son vrai nom, je n'ai jamais pu le prononcer, mais c'est ainsi que je l'avais baptisé. Si l'on peut employer ce mot au sujet d'Azazel. Je m'en souviens, oui.

– Tu l'as beaucoup utilisé ?

– Non ! C'était dangereux ! Trop dangereux. C'est tentant de jouer avec ce genre de pouvoir. Je suis prudent, diablement prudent. Comme tu le sais, je suis très à cheval sur la morale. Une fois, je m'étais cru obligé de venir en aide à un ami : quel désastre ! Effroyable ! Je frissonne rien que d'y penser !

– Que s'est-il donc passé ?

– Je suppose que je ferais mieux de soulager ma conscience en t'en parlant, dit pensivement George. Cette histoire me pèse de plus en plus. »

J'étais bien plus jeune alors (c'est George qui parle) et, à cette époque, les femmes tenaient une place importante dans ma vie. Cela semble ridicule, vu de maintenant, mais je me souviens qu'en ce temps-là, une femme et une autre, c'était pas pareil pour moi. En fait, on met la main dans le sac et quelle que soit celle qui sort, c'est la même chose, mais à cette époque-là…

J'avais un ami, Mortenson, il s'appelait Andrew Mortenson. Je ne crois pas que tu l'aies connu. Moi-même, je ne l'ai pas beaucoup vu récemment. Il était amoureux d'une femme, une femme pas comme les autres. « C'est un ange », disait-il. Il ne pouvait pas vivre sans elle. Elle était unique au monde et sans elle l'Univers n'était plus que des miettes de bacon frit dans de la graisse à essieux. Tu sais comment parlent les amoureux.

L'ennui, c'est qu'elle finit par le plaquer, et d'une manière particulièrement cruelle, sans aucun égard pour son amour-propre. Elle l'humilia complètement en se jetant sous ses yeux dans les bras d'un autre et en riant sans pitié de ses larmes. Je ne veux pas dire littéralement, j'essaie seulement de te transmettre l'effet qu'il me faisait.

Il était assis là, dans cette pièce, en train de boire avec moi. Mon cœur saignait pour lui, et je lui dis :

« Je suis désolé, Mortenson, mais il faut pas continuer comme ça. Si on y réfléchit bien, ce n'est qu'une femme comme les autres, si tu regardes

dans la rue, tu en verras passer des tas d'autres…

– Mon vieux, j'ai l'intention d'éliminer toutes les femmes de ma vie, sauf mon épouse que je ne peux m'empêcher de rencontrer de temps à autre. C'est seulement que j'aimerais bien lui rendre un chien de ma chienne à celle-là.

– Ta femme ? demandai-je.

– Non, non ! Pourquoi aurais-je envie de me venger de ma femme ? Je parle de celle qui m'a repoussé si impitoyablement.

– Que voudrais-tu faire ?

– Du diable si je le sais !

– Je peux peut-être te venir en aide, dis-je car mon cœur saignait toujours pour lui. Je vais me servir d'un esprit doué de pouvoirs extraordinaires, un esprit de petite taille, bien sûr. »

J'écartai mon pouce de mon index de deux centimètres pour qu'il puisse s'en faire une idée, tant le pouvoir est proportionnel à la taille.

Je lui parlai d'Azazel, et bien sûr il me crut.

J'ai souvent remarqué que je raconte les histoires avec une grande force de persuasion. Quant à toi, mon vieux, quand tu en racontes une, l'incrédulité ambiante devient assez épaisse pour qu'on la coupe au couteau. Mais ça ne se passe pas comme ça avec moi. Rien de tel qu'une réputation de probité et qu'un air d'honnête franchise.

Ses yeux s'allumèrent tandis que je parlais. Il demanda s'il pouvait donner à cette femme quelque chose que moi, je demanderais à Azazel.

« Si c'est convenable, mon vieux. J'espère qu'il ne s'agit pas de la faire sentir mauvais ! Ou qu'un crapaud lui sorte de la bouche chaque fois qu'elle parlera !

– Bien sûr que non ! dit-il, l'air dégoûté. Pour qui me prends-tu ? Après tout, elle m'a donné des années de bonheur, et je veux la rembourser honnêtement. Tu dis que ton esprit n'a qu'un pouvoir limité ?

– Il est bien petit, dis-je en levant de nouveau mon pouce et mon index.

– Pourrait-il lui donner une voix parfaite ? Pendant… une période limitée, un seul concert, par exemple.

– Je vais lui demander. »

La requête de Mortenson semblait empreinte de courtoisie. Son ex-maîtresse chantait des cantates à l'église de son quartier. A cette époque, j'étais fou de musique, et j'allais fréquemment à des trucs comme ça (en

prenant soin d'échapper à la quête !). Je prenais plutôt plaisir à l'entendre chanter et l'assistance semblait l'accepter assez poliment. Je trouvais que ce milieu ne correspondait pas à son genre, mais Mortenson me dit qu'on donnait une prestation au soprano.

Je consultai donc Azazel. Il était tout disposé à nous venir en aide, et il ne fit pas l'imbécillité d'exiger mon âme en échange. Je me souviens lui avoir dit une fois qu'il voulait sans doute s'emparer de mon âme, et il ne savait même pas ce que c'était. Il m'a demandé ce que ça signifiait, et je ne le savais pas non plus. C'est seulement qu'étant un si petit personnage dans son propre univers, cela lui donne une gratifiante impression de réussite de faire l'important dans le nôtre.

Il aime cela, nous donner un coup de main.

Il me dit qu'il pouvait agir pendant trois heures, et Mortenson se déclara satisfait lorsque je lui transmis la nouvelle.

Nous avons choisi une soirée où elle allait chanter du Bach ou du Haendel ou un autre de ces vieux tapeurs de piano, et où il y aurait un long solo impressionnant.

Mortenson se rendit ce soir-là à l'église et, bien sûr, je fis de même. Je me sentais responsable de ce qui allait se passer et je pensais qu'il valait mieux que je surveille les choses.

« J'ai assisté à la répétition, me dit mon ami, elle a chanté comme d'habitude. Tu sais, comme si elle avait une queue et que quelqu'un lui ait marché dessus. »

Ce n'était pas dans ces termes qu'il décrivait sa voix autrefois. « La musique des sphères », avait-il dit à plusieurs reprises, et il ne faisait que surenchérir là-dessus. Bien sûr, elle l'avait lâché, ce qui fausse le jugement d'un homme.

Je le fixai d'un œil sévère.

« Ce n'est pas une manière de parler d'une femme à laquelle tu voudrais offrir un beau cadeau !

– C'est justement ça. Je veux que sa voix soit parfaite. Vraiment parfaite. Et maintenant que mes yeux sont débarrassés des vapeurs de l'amour, je vois qu'elle a un long chemin à faire avant d'y arriver. Penses-tu que ton esprit pourra s'en charger ?

– Le changement n'est pas prévu avant vingt heures quinze. »

Un soupçon me vint.

« Tu ne comptais pas donner une voix parfaite pendant la répétition

pour ensuite désappointer l’assistance ?

– Tu n’as rien compris », dit-il.

Le concert commença un petit peu en avance, et lorsqu’elle arriva dans sa grande robe blanche pour chanter, il était vingt heures quatorze à ma vieille montre-gousset qui marche à deux secondes près.

Ce n’était pas une de vos minuscules sopranos. Elle était bâtie sur une échelle plutôt généreuse, avec un tas de place pour la résonance dont on a besoin lorsqu’on cherche à sortir une note haute et à couvrir l’orchestre. Chaque fois qu’elle aspirait quelques litres d’air, je comprenais ce que Mortenson voyait en elle, compte tenu de plusieurs couches de tissu.

Elle attaqua à son niveau habituel et puis, à vingt heures quinze précises, on eut l’impression qu’une autre voix venait de se substituer à la sienne.

Je la vis sursauter légèrement, comme si elle n’en croyait pas ses oreilles, et la main qu’elle tenait sur son diaphragme parut vibrer.

Sa voix s’élança vers le ciel. Elle était devenue un organe vocal d’une perfection accomplie. Chaque note était exemplaire, une note nouvellement inventée, à côté de laquelle toutes les autres, de même hauteur et de même qualité, n’étaient que des copies imparfaites. Chaque note portait carrément, avec juste le vibrato qu’il fallait, s’enflant et diminuant avec une puissance et un contrôle prodigieux.

Et elle s’améliorait à chaque mesure.

L’organiste ne regardait plus sa musique, mais la chanteuse. Et – mais je ne le jurerais pas – je crois bien qu’il s’arrêta de jouer. S’il avait joué, n’importe comment, je ne l’aurais pas entendu. On ne pouvait rien entendre d’autre pendant qu’elle chantait. Rien qu’elle.

La surprise qui s’était peinte sur son visage avait disparu, remplacée par de l’exaltation. Elle avait posé la musique qu’elle tenait à la main, elle n’en avait plus besoin. Sa voix chantait toute seule et il n’était plus nécessaire qu’elle la dirige. Le chef d’orchestre était comme paralysé, et les membres de la chorale, sidérés.

Le solo se termina enfin et les choristes chantèrent comme s’ils avaient honte de leur voix et s’affligeaient de la faire résonner dans la même église, le même soir.

Le reste du programme, ce fut elle, et elle seule. Lorsqu’elle chantait, on n’entendait qu’elle, même si toutes les autres voix résonnaient. Lorsqu’elle ne chantait pas, nous avions l’impression d’être assis dans le

noir et de ne pouvoir supporter l'absence de lumière.

Et puis, quand ce fut terminé – on n'applaudit pas dans une église –, tous les auditeurs se levèrent comme si on les avait tirés d'un coup sec sur leurs pieds, comme des marionnettes attachées à une même ficelle, et ils applaudirent, et applaudirent, et c'était clair qu'ils allaient applaudir toute la nuit si elle ne se remettait pas à chanter.

Elle chanta donc de nouveau, avec l'orgue qui chuchotait à l'arrière-plan, le projecteur braqué sur elle et tous les autres membres de la chorale invisibles.

Avec une aisance !... Tu n'as pas idée comme cela semblait facile. Je m'arrachai à la magie du son pour essayer de la voir respirer, de la saisir en train de prendre son souffle, et je me demandais combien de temps pouvait tenir une note à pleine puissance avec une seule paire de poumons pour fournir l'air nécessaire.

Mais tout a une fin, et la soirée se termina. Même les applaudissements cessèrent. C'est alors que je pris conscience que Mortenson était assis à côté de moi, les yeux brillants, encore totalement absorbé par son chant. Et que je compris ce qui venait de se passer.

Après tout, je suis aussi droit qu'une ligne euclidienne, il n'y a rien de tortueux en moi. Aussi, je n'avais pas vu où il voulait en venir. Mais toi, qui es tellement retors que tu peux monter un escalier en spirale sans tourner, tu as tout de suite deviné ce qu'il visait.

Elle avait chanté à la perfection, mais elle ne le ferait plus jamais.

C'était comme si elle avait été aveugle de naissance et qu'on lui eût accordé la vue pendant trois heures afin de voir toutes les couleurs et toutes les formes, toutes les merveilles qui nous entourent et auxquelles nous ne prêtons pas attention parce que nous y sommes habitués. Suppose que tu puisses voir tout cela, en pleine gloire, pendant trois heures seulement, et puis que tu redeviennes aveugle.

On peut supporter sa cécité, si l'on ne connaît rien d'autre. Mais goûter brièvement quelque chose d'autre et puis redevenir aveugle, personne ne peut endurer cela.

Cette femme n'a plus jamais chanté, bien sûr. Mais ce n'est pas tout. La vraie tragédie, c'était nous qui la vivions, les membres de l'assistance.

Nous avions entendu de la musique parfaite pendant trois heures. Parfaite. Plus jamais, nous ne pourrions supporter d'entendre quelque chose d'inférieur à cela. Depuis, c'est comme si je manquais totalement

d'oreille.

Récemment, je suis allé à un de ces festivals de rock qui sont tellement à la mode en ce moment, juste pour me tester. Tu ne me croiras pas, mais je n'ai pas pu distinguer un seul air. C'était rien que du bruit pour moi.

La seule consolation, c'est que Mortenson, qui a écouté avec encore plus d'avidité, plus de concentration, est le plus atteint de tous. Il porte perpétuellement des boules Quiès, il ne supporte aucun son plus fort qu'un chuchotement.

C'est bien fait pour lui !

Un marché de dupes

Je fais partie de la Gilbert &Sullivan Society *de New York, une association très enthousiaste dont, si possible, je ne manque jamais une réunion.*

Un jour, j'étais chez l'un des membres en train de répéter un spectacle que nous allions présenter à l'une de nos assemblées, lorsque quelqu'un fit allusion à Thespis. *C'est la première pièce écrite par Gilbert et Sullivan et on n'a jamais retrouvé la partition complète. Je pensai aussitôt que cela pourrait servir de thème à une nouvelle de science-fiction.*

Je me mis au travail en janvier 1978, à la grande satisfaction de l'ensemble de l'association.

Il n'y eut qu'un seul pépin : j'avais l'intention de rédiger quelque chose d'amusant, mais comme tout écrivain le sait bien, les histoires ont la mauvaise habitude de s'écrire toutes seules.

Il vous faudra accepter le résultat auquel celle-ci aboutit.

Elle sortit dans le numéro de l'automne 1979 d'Asfam. *Elle parut aussi en 1981 dans une petite anthologie de trois nouvelles appelée* Three by Asimov, *publiée par William Targ à un tirage limité de deux cent cinquante exemplaires au prix de soixante dollars. Cette édition est probablement épuisée, aussi je n'ai aucun scrupule à l'inclure dans une publication à plus fort tirage et vendue meilleur marché.*

J'oscillais entre l'éveil et l'inconscience et chaque fois j'entendais dans ma tête un court extrait de chanson dont les paroles étaient :

Tant que les tourtes seront contes et barons Que pourra faire un obscur cerveau…

Je vis de la lumière, puis le visage de John Sylva penché sur moi.

« Salut, Herb ! » articula sa bouche.

Je n'entendis pas les paroles, mais je vis ses lèvres les former. Je hochai la tête et sombrai de nouveau.

Il faisait nuit lorsque j'émergeai. Une infirmière s'affairait autour de moi, mais je restai tranquillement allongé et elle s'en alla.

J'étais à l'hôpital, c'était sûr. Cela ne m'étonna pas. John m'avait prévenu et j'en avais accepté le risque. Je remuai les jambes puis les bras, très doucement : je n'avais pas mal. Mes membres n'avaient pas perdu leur sensibilité. J'avais des élancements dans la tête, mais cela aussi, c'était prévu.

Tant que les tourtes seront contes et barons Que pourra faire…

Thespis, pensai-je en jubilant. J'avais entendu *Thespis*. De nouveau, je sombrai dans l'inconscience.

C'était le petit matin. J'avais un goût de jus d'orange sur les lèvres ; je l'aspirai avec une paille et cela me réconforta.

La machine à voyager dans le temps !

John Sylva n'aimait pas qu'on l'appelle ainsi. Il nommait cela le transfert temporel. Je pouvais l'entendre prononcer ces mots, et je me les répétais avec délices.

Mon cerveau semblait parfaitement normal. J'essayai de résoudre des problèmes et m'attaquai mentalement à la racine carrée de 543. Je nommai les présidents, dans l'ordre. Je me sentais en pleine forme mentale, mais pouvais-je en juger ? Je me rassurai en disant que oui.

Mon gros souci, c'avait été que mon cerveau soit endommagé. S'il ne s'était pas agi de *Thespis,* je n'en aurais jamais couru le risque. Il faut être un fervent de Gilbert et Sullivan pour comprendre cela. Je l'étais, et Mary aussi.

Nous nous étions rencontrés à une réunion de l'Association des amis de Gilbert et Sullivan, et nous nous sommes fait la cour durant d'autres réunions ou des spectacles de l'Opéra Comique du Village.

A notre mariage, un chœur de nos amis chanta *Quand une joyeuse fille se marie,* air tiré des *Gondoliers*.

Mon cerveau fonctionnait normalement, j'en étais certain et je regardais fixement la froide aube grise qui envahissait la fenêtre, tout en me remémorant de plus en plus clairement ce qui s'était passé.

« Ce n'est pas une machine à voyager dans le temps. »

La voix de John Sylva résonnait dans ma tête.

« Il s'agirait alors d'une automobile qui remonterait ou descendrait les couloirs du temps et c'est physiquement impossible. Ce que nous effectuons, c'est un transfert temporel. Les esprits peuvent exercer leur

influence sur le temps ou, plutôt, les particules subatomiques le peuvent. Et si elles sont organisées d'une manière aussi complexe qu'un cerveau évolué, leur influence est tellement multipliée qu'elle peut être détectée et, je pense, utilisée. Si deux esprits sont suffisamment semblables, ils résonnent ensemble et leur conscience peut franchir le fossé du temps. C'est cela, le transfert temporel.

– Tu peux vraiment maîtriser ce truc ?

– Je le crois. J'ose dire que tout esprit résonne avec beaucoup d'autres ; tu vois que cela pourrait expliquer les rêves, les impressions de déjà vu, d'inspiration soudaine, etc. Mais effectuer un transfert véritable suppose une résonance primordiale entre deux esprits particuliers et exige une amplification adéquate. »

J'étais l'un des centaines de sujets qu'il avait testés. Pas moyen de se servir d'animaux. Seul un cerveau humain produit un champ assez fort pour être détecté. Des dauphins, peut-être ? Mais comment pourrait-on travailler avec eux ?

« A peu près tout le monde manifeste une résonance perceptible, dit John. La tienne, très forte, se développe dans une direction particulière.

– Je résonne avec qui ? demandai-je, intéressé.

– Impossible de le dire, Herb. Et nous ignorons le degré de précision de nos estimations du temps et du lieu. Mais tu sembles résonner avec quelqu'un qui résiderait à Londres en 1871.

– A Londres ? En 1871 ?

– Oui. Nous ne pouvons pas vérifier nos méthodes de mesures avant d'avoir soumis quelqu'un à une amplification assez forte pour effectuer un transfert et franchement, je ne m'attends pas à trouver beaucoup de volontaires.

– Moi, je le suis », dis-je.

Il me fallut un certain temps pour le convaincre que je parlais sérieusement. Nous étions de vieux amis, et il savait que j'étais un fan des pièces de Gilbert et Sullivan. Mais j'imagine qu'il ne pouvait concevoir la profondeur de mon enthousiasme.

Mary, elle, en était capable. Elle était aussi excitée que moi.

« Tu te rends compte de cette chance ? lui dis-je. *Thespis* a été jouée à Londres en 1871. Si je me trouvais à cet endroit à cette date, je pourrais l'entendre, je pourrais… »

C'était une idée très exaltante. *Thespis* était la première des quatorze

opérettes de Gilbert et Sullivan. Une pièce légère, qui fut un échec. Mais c'était tout de même du Gilbert et Sullivan, et la musique en était perdue à jamais, sauf un chœur d'ouverture qu'ils avaient repris avec succès dans *Les Pirates de Penzance,* et une ballade.

« Si je pouvais l'entendre ! Et pas seulement l'entendre, dis-je plein d'enthousiasme. Si je pouvais me procurer la partition et l'étudier ! Si je pouvais en déposer un exemplaire dans un coffre-fort et l'ouvrir ensuite, maintenant. Si je pouvais… »

Les yeux de Mary scintillaient, mais elle ne perdait jamais son sens pratique.

« Est-ce vraiment possible ? Il est certain que ce serait la découverte du siècle, mais il vaut mieux ne pas entretenir de faux espoirs. Si tu pénètres dans l'esprit de ce type qui vit en 1871, pourras-tu lui faire faire ce que tu veux ?

– Je pourrais essayer, dis-je. Si nos esprits résonnent si fort par-delà un intervalle de temps de plus d'un siècle, il devrait me ressembler, il devrait partager mes goûts !

– Et si quelque chose t'arrivait ?

– Certains objectifs valent la peine de courir un risque », répondis-je fermement.

Et elle acquiesça.

Elle n'aurait pas été la Mary que j'aime si ce n'avait pas été le cas.

Tout de même, je ne lui dis pas que John avait parlé du danger d'un traumatisme cérébral.

« On ne peut pas prévoir l'importance de ce risque, dit-il. Ni même s'il n'y en a pas, et cela jusqu'à ce qu'on ait essayé. J'aimerais mieux ne pas tester ça sur mon meilleur ami.

– Ton meilleur ami insiste », dis-je.

Et je signai toutes les décharges que les avocats de la fondation du Transfert temporel de John avaient établies. Mais je pris tout de même une précaution : je ne dis pas à Mary quand cela se passerait exactement. Si quelque chose tournait mal, je ne voulais pas qu'elle soit là. Elle allait bientôt faire sa virée annuelle au Canada, pour rendre visite à sa famille, alors pourquoi pas à ce moment-là ?

« Au mieux, John ne sera pas prêt avant l'automne », dis-je.

Et je fis de mon mieux pour prendre un air désappointé.

Trois jours après le départ de Mary, tout était prêt. Je ne me sentais

pas nerveux le moins du monde, même lorsque John me dit :

« Tu éprouveras peut-être des sensations désagréables, j'aime mieux t'en prévenir. »

Je haussai les épaules.

« John, quand je serai en Angleterre, pourrai-je faire quelque chose ? De moi-même, veux-je dire.

– Voilà une autre question à laquelle je ne peux pas répondre catégoriquement jusqu'à ton retour. Qui se fera automatiquement ; suppose que je tombe mort ou que l'énergie vienne à manquer, la résonance cessera brusquement et tu reviendras ici. C'est une expérience sans danger puisque ton corps ne bouge pas. Tu comprends ?

– Oui. »

John était convaincu qu'en m'apaisant, il soulagerait les tensions et diminuerait les risques de dommages cérébraux.

« Serai-je capable de faire quelque chose ?

– Je ne le pense pas. Tu pourras juste observer.

– Pourrais-je modifier l'histoire ?

– Cela introduirait des paradoxes et c'est justement ce qui rend impossible la notion de voyage dans le temps. Tu pourras observer et rapporter tes observations et changer ainsi l'histoire à partir de *maintenant*. Et cela ne produira pas de paradoxes.

– C'est mieux que rien, murmurai-je.

– Bien sûr ! Tu pourras peut-être entendre ta fameuse opérette, et ce sera merveilleux. »

Oui, mais ce n'était pas assez. Je n'étais pas un musicien chevronné, je ne pourrais pas reproduire toutes les notes. Je me consolai en me disant que John se trompait, ou qu'il mentait. S'il y avait eu possibilité de changer l'histoire, l'Office de l'estimation de la technologie n'aurait pas permis que l'expérience ait lieu. Il fallait donc que John soutienne qu'une telle éventualité n'existait pas, ou on lui aurait coupé les fonds.

On m'apporta mon petit déjeuner sur une table roulante et l'infirmière dit, avec une gaieté tout artificielle :

« Eh bien ! Vous voilà redevenu vous-même ! »

Elle avait interrompu mes souvenirs, et ce n'était pas un petit déjeuner bien fameux, mais j'avais assez faim pour me régaler même avec du porridge.

C'était bon signe, et dans mon esprit, une voix chanta :

Bon, bon, ainsi va le monde Et ainsi en sera-t-il dans l'avenir Tant que les tourtes seront contes et barons Que pourra faire un obscur cerveau ?

Je le reconnus. C'était le chœur du solo de Mercure, au premier acte de *Thespis,* ou du moins je reconnus les paroles. La musique était nouvelle pour moi, mais c'était du Sullivan, pas le moindre doute là-dessus.

John Sylva arriva à dix heures.

« Ils m'ont appelé pour me dire que tu n'étais plus sous perfusion et que tu demandais à me voir. Comment te sens-tu ? Tu m'as l'air en pleine forme ! »

Cela ne semblait le soulager que modérément. Il y avait de l'inquiétude dans son regard.

« Je t'ai réclamé ? »

J'essayais de me souvenir.

« Sans arrêt, lorsque tu n'étais qu'à moitié conscient. Je suis venu hier, mais tu n'étais pas tout à fait réveillé.

– Je crois m'en souvenir », dis-je.

Puis j'écartai cela de mon esprit.

« Ecoute, John ! »

Ma voix était plutôt faible, mais j'entamai le début du solo de Mercure.

C'est moi l'homme de peine du ciel Du matin au soir je dois m'y coller

John hocha la tête. Il avait marqué la mesure tandis que je chantais.

« C'est joli, dit-il.

– *Joli* ? C'est *Thespis !* J'ai assisté à trois représentations, à Londres. Je n'ai même pas eu à me donner de mal pour le faire. Mon *alterego* – au fait, c'est un agent de change nommé Jeremy Bentford – y est allé de lui-même. J'ai même essayé de trouver un exemplaire de la partition, j'ai poussé Bentford à entrer par effraction dans la loge de Sullivan, pendant la troisième représentation. Ça ne m'a pas coûté grand-peine, il en avait aussi une envie terrible. Nous nous ressemblons beaucoup et c'est pourquoi nous sommes en résonance, bien sûr ! L'ennui c'est qu'il s'est fait surprendre et expulser. Il avait la partition à la main, mais il n'a pas pu la garder. Tu avais raison, nous ne pouvons changer l'histoire passée. Mais nous pouvons changer l'histoire future, parce que j'ai retenu tous les airs importants de *Thespis*.

– De quoi parles-tu, Herb ?

– Mais, de l'Angleterre, en 1871 ! Pour l'amour du ciel John, le

transfert temporel !

– C’est pour ça que tu voulais me voir ?

– Bien sûr ! Pourquoi poses-tu cette question ? Tu n’es pas resté ici, pendant tout ce temps-là ? Bon sang ! Tu m’as envoyé dans le passé, en esprit en tout cas. »

John avait l’air complètement ahuri. Ce que je disais ne tenait-il pas debout ? Mon cerveau avait-il été tout de même endommagé ? Je ne disais peut-être pas ce que je croyais dire…

« Nous avons beaucoup discuté ensemble du transfert temporel, c’est vrai, Herb, dit John. Mais…

– Mais quoi ?

– Ça n’a jamais marché. Tu t’en souviens, hein ? Ça a été un échec. »

C’était à mon tour d’être ahuri.

« Comment cela peut-il être un échec ? Tu viens de m’envoyer dans le passé ! »

John réfléchit un moment puis se leva.

« Laisse-moi appeler le médecin, Herb. »

J’essayai de le saisir par la manche.

« Mais non ! Tu as réussi ! Sinon, comment connaîtrais-je les airs de *Thespis*. *?*Tu ne penses pas que je les ai composés, tout de même ! Tu crois que je suis capable d’inventer l’air que je viens de te chanter ? »

Mais il avait déjà sonné l’infirmière et s’en alla. En fin de compte, le médecin arriva et m’examina des pieds à la tête. Pourquoi John mentait-il ? Avait-il eu des ennuis avec le gouvernement pour m’avoir envoyé en esprit dans le temps ? Allait-il sauver son projet en me forçant à mentir ? Ou en me faisant passer pour fou ? C’était une idée affligeante et déprimante. J’avais la musique de *Thespis,* mais pouvais-je le prouver ? Ne serait-ce pas plus facile de supposer qu’il s’agissait d’un faux ? Les Amis de Gilbert et Sullivan pourraient-ils me venir en aide ? Il devait y avoir des gens capables de reconnaître le style musical de Sullivan ! Ou bien aucun argument ne compterait-il, si John restait ferme dans ses dénégations ?

Le lendemain matin, je me sentais prêt à me battre. En réalité, je ne pensais qu’à cela. J’appelai John (ou plutôt je demandai à l’infirmière de le faire) et je lui dis qu’il fallait que je le revoie. Et j’oubliai complètement de lui demander de m’apporter mon courrier, qui devait comporter, parmi d’autres choses, des lettres de Mary.

Lorsque John arriva, dès que la porte s'ouvrit et que son visage apparut dans l'embrasure, je lui dis :

« John ! J'ai la musique de *Thespis*. Je te l'ai chantée. Est-ce que tu vas me dire que ce n'est pas vrai ?

– Non, bien sûr que non, Herb, dit-il d'un ton apaisant. Moi aussi, je les sais, ces airs. »

Je déglutis et dis :

« Comment le pourrais-tu ?

– Écoute, Herb, je comprends. Je suppose que tu voudrais que la musique de *Thespis* ait disparu. Mais ce n'est pas le cas ! Il faut que tu te rendes à l'évidence ; regarde ça. »

Il me tendit un volume cartonné bleu, titré :

THESPIS
Paroles de William Schwenck Gilbert
Musique d'Arthur Sullivan

Je l'ouvris et le feuilletai, plongé dans l'étonnement le plus total.

« Où as-tu eu cela ?

– Chez un marchand de musique, près de Lincoln Center. On le trouve chez tous ceux qui vendent les partitions de Gilbert et Sullivan. »

Je demeurai silencieux un moment, puis, très en colère, je dis :

« Je voudrais que tu appelles quelqu'un.

– Qui ?

– Le président de l'Association des amis de Gilbert et Sullivan.

– Bien volontiers, si tu me donnes son nom et son numéro.

– Demande-lui de venir me voir. Dès qu'il le pourra, c'est très important. »

J'oubliai de nouveau de lui parler de mon courrier. Non. *Thespis* d'abord.

Saul Reeve entra dans ma chambre après déjeuner. Son aimable visage et sa confortable bedaine introduisaient un élément stable auquel je m'accrochai avec soulagement. Il personnifiait pratiquement l'Association et je fus un peu étonné qu'il ne porte pas le tee-shirt *Gilbert &Sullivan*.

« Je suis très, très heureux de voir que tu t'en es tiré, Herb ! Toute l'Association s'est fait un sang d'encre ! »

(Tiré de quoi ? Un sang d'encre, pourquoi ? Comment pouvaient-ils

être au courant de l'expérience du transfert temporel ? S'ils étaient au courant, pourquoi John avait-il menti en disant qu'elle n'avait pas eu lieu ?)

« Qu'en est-il de *Thespis* ? demandai-je un peu sèchement.

– Quoi, *Thespis ?*

– Est-ce que la musique existe ? »

Le pauvre Saul n'est pas un comédien. Il connaît tout ce que l'on peut savoir sur Gilbert et Sullivan, et s'il était de mèche avec John, il aurait berné n'importe qui. L'air ahuri qui se peignit sur son visage semblait être la marque d'une émotion authentique et sincère.

« Bien sûr qu'elle existe ! Nous avons failli ne pas l'avoir, si c'est à cela que tu fais allusion.

– Que veux-tu dire par *failli* ?

– Tu connais l'histoire !

– Dis-la-moi tout de même, je t'en prie.

– Eh bien, Sullivan fut écœuré par l'accueil fait à sa pièce et décida de ne pas publier la partition. Mais il fut victime d'une tentative de cambriolage : un agent de change essaya de voler la partition. Il l'avait à la main lorsqu'on le prit sur le fait. Sullivan dit alors que si cette partition était assez bonne pour qu'on la vole, elle était assez bonne pour qu'on la publie. Sans cet agent de change, nous n'aurions pas la musique, aujourd'hui. Non qu'elle soit très connue, la pièce n'a presque jamais été reprise, tu le sais bien… »

Je ne l'écoutais plus. Sans cet agent de change… Alors j'avais bel et bien changé l'histoire ! Est-ce que cela expliquait tout ! Est-ce qu'une chose aussi minime que la publication de *Thespis* pouvait produire des vagues et créer un autre courant temporel ? Et étais-je plongé dans celui-ci ? Qu'est-ce qui avait produit ces vagues ? La musique avait-elle tant d'importance ? Avait-elle poussé quelqu'un à me dire ou faire quelque chose qui autrement n'aurait pas été dit, ou fait ? Ou à la suite de sa tentative de vol, la carrière de l'agent de change avait-elle pris une autre tournure et provoqué ces vagues ? Alors John Sylva n'avait jamais élaboré la technologie du transfert temporel et je me trouvais coincé à jamais dans cet autre monde…

J'étais seul, maintenant. Je ne m'étais même pas aperçu du départ de Saul.

Je secouai la tête. Comment était-ce possible ? Comment la réussite du

transfert temporel avait-elle pu se transformer en échec ? John Sylva n'avait pas changé, Saul Reeve n'avait pas changé. Comment une modification aussi importante avait-elle pu se produire sans qu'il y ait toute une quantité de petits changements ?

Je sonnai l'infirmière.

« Puis-je avoir un numéro du *Times,* s'il vous plaît ? Celui d'aujourd'hui, ou d'hier, ou de la semaine dernière, peu importe. »

Qu'allait-elle trouver comme excuse pour ne pas m'en apporter un ? Une conspiration dont je ne pouvais pénétrer la raison essayait-elle de me faire perdre les pédales ? Elle revint tout de suite avec le journal.

Je regardai la date : c'était quatre jours après l'expérience de transfert temporel. Les gros titres semblaient normaux. Le président Carter, la crise du Moyen-Orient, les lancements de satellites… Je passai de page en page, cherchant les divergences que je pourrais reconnaître. Le sénateur Abzug avait présenté un projet de loi en vue d'apporter une aide financière à la cité de New York, en déficit. Le sénateur Abzug ? N'avait-elle pas perdu les élections des primaires du parti démocrate face à Patrick Moynihan en 1976 ? J'avais bien modifié l'histoire. J'avais bien sauvé *Thespis* et, ce faisant, effacé le travail de John sur le transfert temporel et fait gagner les élections à Bella Abzug. Quels pouvaient être les autres changements ? Des millions de modifications dérisoires dans la vie de gens insignifiants, et que je ne reconnaîtrai pas ? Si j'avais eu le *New York Times* de ce même jour, de mon monde, j'aurais pu le comparer au *Times* que je tenais. Est-ce que… même une seule ligne d'une des colonnes de l'une des pages aurait été exactement semblable ?

S'il en était ainsi, que dire de ma propre vie ? Je me sentais exactement le même, bien sûr. Je ne pouvais me souvenir que de ma vie dans l'autre courant temporel, le mien. Dans celui-ci, j'avais peut-être des enfants, mon père était peut-être encore vivant, j'étais peut-être au chômage ?

Mon courrier me revint à la mémoire. J'en avais besoin. Je sonnai l'infirmière et lui demandai d'appeler de nouveau John Sylva. Il allait m'apporter mon courrier, il avait la clé de mon appartement (l'avait-il, dans ce courant temporel ?). Il allait me donner, entre autres, les lettres de Mary.

John ne vint pas, mais après dîner le médecin entra. Pas seulement pour me faire dire 33. Il s'assit et me regarda pensivement.

« John Sylva m'a dit que vous aviez l'impression qu'on avait perdu la

musique de *Thespis*. »

Je fus aussitôt sur mes gardes. Je n'allais pas me laisser enfermer dans un hôpital psychiatrique.

« Êtes-vous un fan de Gilbert et Sullivan, docteur ?

– Pas un fan, mais j'ai vu plusieurs opérettes. Y compris *Thespis,* il y a environ un an. Et vous ? »

Je hochai la tête.

« Oui », dis-je.

Et je chantonnai le solo de Mercure. Je n'allais pas lui dire que la seule fois que j'avais vu *Thespis,* c'était en 1871 !

« Alors, vous n'avez jamais cru que l'on avait perdu la musique de *Thespis ?*

– Bien sûr que non, puisque je la connais ! »

Il s'éclaircit la voix et essaya une autre tactique.

« M. Sylva pense que vous croyez avoir voyagé dans le passé. »

J'avais l'impression d'être un matador en train d'esquiver la ruée du taureau. Cela m'amusait presque.

« C'est une plaisanterie entre nous !

– Une plaisanterie ?

– M. Sylva et moi, nous discutons souvent des voyages dans le temps.

– C'est sur ce sujet-là, précisément, que vous avez décidé de plaisanter, insista lourdement le médecin. Ainsi que sur la musique de *Thespis !*

– Pourquoi pas ?

– Avez-vous une raison quelconque pour souhaiter que cette musique n'existe pas ?

– Non ! Bien sûr que non ! »

Il me contempla pensivement.

« Vous venez de me dire que vous avez assisté à une représentation de *Thespis*. C'était quand ? »

Je haussai les épaules.

« Je ne peux pas donner de date précise. Est-ce nécessaire ?

– Ce n'était pas en décembre de l'année dernière ?

– C'est à ce moment-là que vous l'avez vue, docteur ?

– Oui.

– C'est très possible que j'aie assisté à cette représentation-là.

– Il faisait un très vilain temps, ce jour-là, dit le médecin. Il tombait une pluie glacée. Est-ce que ce détail vous rappelle quelque chose ? »

Essayait-il de me prendre au piège ? Est-ce que j'allais convenir de quelque chose de faux si je prétendais me rappeler de cela ?

« Docteur, de toute évidence, je ne vais pas bien et je ne prétends pas avoir tous les détails en mémoire. Vous, que vous rappelez-vous ? »

Cela renvoyait la balle dans son camp.

« Ce soir-là, la salle était pleine, en dépit du mauvais temps. Beaucoup de spectateurs étaient venus parce qu'il s'agissait de *Thespis,* une pièce que l'on joue rarement et que la plupart d'entre eux n'avaient jamais entendue. C'est la raison pour laquelle j'y suis allé. Si la musique de *Thespis* s'était perdue, ou s'il s'était agi d'une autre pièce, je ne m'y serais probablement pas rendu. Est-ce pourquoi vous avez dit à M. Sylva que la musique n'existait pas, lorsque vous avez repris conscience ?

– Que voulez-vous dire ?

– Que dans ce cas vous n'y seriez pas allé. Et que vous n'en seriez donc pas revenu en taxi.

– Je ne vous comprends pas.

– Mais vous avez eu un accident, en rentrant.

– Est-ce pourquoi je suis ici ? »

Je le regardai fixement, sans dissimuler mon hostilité.

« Non. Cela, c'était il y a un an. C'était… votre femme. »

Je sentis un coup, comme si l'on m'avait percé avec un pic à glace. J'essayai de me redresser sur un coude, une infirmière qui se tenait à côté de mon lit me retint. Je ne l'avais pas vue entrer.

« Vous vous rappelez, maintenant ? » dit le docteur.

Qu'étais-je censé me rappeler ? Le pire ?

« Ma femme est morte ? »

Dites non, je vous en prie, dites non !

Le docteur parut se détendre un peu. Il poussa un petit soupir.

« Alors, vous n'avez pas perdu la mémoire. »

Je cessai de lutter. Il y avait une faille dans cette histoire.

« Pourquoi suis-je à l'hôpital ?

– Alors, vous ne vous rappelez pas.

– Mais dites-moi tout vous-même. »

Il allait me confronter à la réalité. *Sa* réalité. La réalité de *ce* courant temporel. J'attendais ses paroles.

« Depuis, vous avez été déprimé. Vous avez fait une tentative de suicide. Nous vous avons sauvé. Nous allons vous redonner le goût de

vivre. »

Je ne bougeai pas, je ne dis rien. Quel secours pouvait-il m’apporter ? J’ai changé l’histoire, je ne reviendrai jamais. J’ai gagné *Thespis*. J’ai perdu Mary.

Un sourire qui coûte cher.

Les hasards de l'alphabet font que cette histoire, apparentée à Une soirée de chant, *vient peu après. Ce n'est pas une suite, mais il s'agit du même minuscule démon, ce qui constitue l'essentiel.*

Elle parut dans le numéro de novembre 1982 de F. &S. F.

J'ai l'intention d'écrire toute une série de nouvelles sur ce micro-démon, si je peux obtenir l'accord d'un éditeur, ou même si je ne l'obtiens pas. J'aime tellement ce personnage et les possibilités qu'offre l'intrigue, que j'écrirai ces histoires même si je ne peux les faire paraître dans des revues.

Lorsque j'en aurai écrit une vingtaine, j'essaierai de convaincre le gentil Hugh O'Neill, de chez Doubleday, de les publier en anthologie.

Récemment, j'ai dit à mon ami George en me penchant au-dessus d'une bière (sa bière, moi, j'avais pris une limonade) :

« Comment va ton diablotin en ce moment ? » George prétendait qu'un démon de deux centimètres de haut lui obéissait au doigt et à l'œil. Je n'ai jamais réussi à lui faire dire qu'il mentait, ni moi ni personne d'autre.

Il me regarda d'un œil torve et répondit :

« Ah oui ! C'est vrai que t'es au courant. J'espère que tu n'en as parlé à personne ?

– Pas un mot ! Ça suffit que moi je te croie fou ! Je n'ai pas besoin que quelqu'un d'autre pense la même chose de moi ! »

De plus, il avait raconté l'histoire de son démon à une demi-douzaine de personnes au moins. Je n'avais donc pas à être indiscret.

« Je ne suis pas comme toi. Tu es incapable de croire ce que tu ne comprends pas – et tu ne comprends pourtant pas grand-chose – même pour une livre de plutonium. Et ce qui resterait de toi, si mon démon apprenait que tu l'as appelé diablotin, ne vaudrait pas un atome de plutonium.

– As-tu réussi à maîtriser son vrai nom, demandai-je sans me laisser

troubler par son sinistre avertissement.

– Impossible ! C'est imprononçable pour n'importe quelle bouche terrienne. La traduction, c'est, d'après ce qu'il m'en a dit : "Je suis le roi des rois, considérez mes œuvres, vous les puissants, et perdez tout espoir." C'est un mensonge, bien évidemment, dit George en contemplant sa bière d'un air maussade. Dans son univers, il fait partie du menu fretin ; c'est pour cela qu'il est tellement prêt à coopérer ici. Dans un monde d'une technologie aussi primitive que la nôtre, il peut se permettre de nous en mettre plein la vue.

– A-t-il eu récemment l'occasion de le faire ?

– Hélas oui ! » dit George en poussant un énorme soupir et en levant vers moi des yeux désolés. Sa moustache blanche tout effilochée ne se remit que lentement du typhon qu'il venait d'exhaler.

Tout a commencé à cause de Rosie O'Donnel (c'est George qui parle), une amie de ma nièce, une ravissante petite, d'ailleurs. Elle avait les yeux bleus, presque aussi brillants que les miens, des cheveux roux, longs et lustrés, un délicieux petit nez saupoudré de taches de rousseur, tout à fait comme dans les romans d'amour, un cou gracieux, une silhouette mince, où rien n'était trop opulent mais laissait délicieusement espérer toutes sortes de délices.

Bien sûr, cela ne présentait pour moi qu'un intérêt intellectuel étant donné que j'ai atteint l'âge de raison depuis longtemps, et que je ne m'engage maintenant dans les suites d'une attirance physique que lorsque les jeunes femmes l'exigent. Ce qui, Dieu merci, n'arrive plus qu'un week-end de temps à autre.

De plus, Rosie venait de se marier et, je ne sais pourquoi, adorait de la manière la plus agaçante qui soit un grand Irlandais qui ne faisait rien pour dissimuler qu'il était musclé et avait sûrement mauvais caractère. J'aurais sans doute été capable de m'en charger dans mon jeune temps, mais, le fait est là, je ne suis plus dans mon jeune temps. Bien que de peu.

Ce fut donc à contrecœur que je me résignai à ce que Rosie me traite comme une amie de son sexe et de son âge, et me fasse ses confidences.

Je ne l'en blâme pas, tu comprends, ma dignité naturelle et le fait que mon apparence évoque inévitablement le souvenir des plus nobles empereurs romains m'attirent automatiquement l'attention des belles jeunes femmes. Néanmoins, je ne les laisse jamais pousser cela trop loin.

Je maintenais donc toujours Rosie à une certaine distance de crainte

que des histoires fausses n'atteignent les oreilles de son indéniablement fort et peut-être irascible Irlandais Kevin O'Donnel.

« Oh ! George ! me dit un jour Rosie en tapant de joie ses petites mains l'une contre l'autre. Vous n'avez pas idée combien mon Kevin chéri me rend heureuse ! Vous savez ce qu'il fait ?

– J'aimerais mieux que vous ne me… » commençai-je, m'attendant naturellement à des révélations inconvenantes.

Elle poursuivit sans m'écouter.

« Il plisse le nez, ses yeux scintillent, il sourit joyeusement et il semble tellement heureux ! C'est comme si le monde entier devenait un coucher de soleil tout doré ! Oh ! si seulement j'avais une photographie de lui quand il fait cela… J'ai essayé d'en prendre une, mais je n'ai pas saisi exactement ce que je voulais.

– Pourquoi ne pas vous contenter de la réalité ?

– Oh ! eh bien… »

Elle hésita, puis dit avec une rougeur tout à fait charmante :

« Il n'est pas toujours comme cela, vous voyez ? Il a un travail très pénible à l'aéroport et, parfois, il rentre épuisé à la maison, alors il devient un petit peu… nerveux, et me regarde d'un air… sévère. Si j'avais une photo de lui, tel qu'il est vraiment, ce serait un tel réconfort pour moi. »

Un tel réconfort ! Et ses yeux bleus se voilèrent de larmes contenues. Je dois admettre que j'ai failli lui parler d'Azazel (c'est ainsi que je l'appelle, car je ne vais pas m'adresser à lui dans les termes qui seraient, prétend-il, la traduction de son vrai nom !) et lui expliquer qu'il pouvait faire quelque chose pour elle.

Cependant, je suis la discrétion même. Je me demande comment tu as pu découvrir l'existence de mon démon. Et puis je réussis facilement à surmonter mon impulsion, car je suis un homme réaliste, un dur à cuire, qui ne se laisse pas aller à des sentiments ridicules. J'admets que j'ai une certaine faiblesse pour les femmes jeunes et douces, d'une beauté hors du commun – mais d'une manière digne et avunculaire – et je me dis qu'après tout, je pouvais lui rendre service sans lui parler d'Azazel. Non qu'elle risque de ne pas me croire, car je suis un homme dont les paroles attirent l'adhésion de tous, sauf de ceux qui, comme toi, sont psychotiques.

Je parlai donc de la chose à Azazel, qui ne parut pas très enthousiaste.

« Vous me demandez toujours des abstractions, dit-il.

– Pas du tout ! Je vous demande simplement une photographie. Tout ce que vous avez à faire, c'est de la matérialiser.

– Ah ! C'est tout ce que j'aurai à faire… Si c'est si simple, faites-le vous-même ! Je suppose que vous connaissez la nature de l'équivalence masse-énergie ?

– Juste une photo…

– Oui, avec une expression que vous ne pouvez ni me définir ni me décrire.

– Bien sûr, je ne l'ai jamais vu me regarder comme il regarde sa femme ! Mais j'ai une infinie confiance dans vos capacités. »

Je croyais qu'une bonne dose de louanges bien écœurantes allait le mettre à l'œuvre.

« Faudra que vous preniez la photo, dit-il d'un ton maussade.

– Mais je n'arriverai jamais à saisir la bonne…

– Ce n'est pas nécessaire. Je peux m'en occuper. Mais ce sera beaucoup plus facile si j'ai un objet matériel sur lequel focaliser l'abstraction. Une photographie, autrement dit. Et la plus médiocre qui soit, même. Mais cela, je suis sûr de l'obtenir de vous. Et un seul exemplaire, bien sûr. Je ne peux pas en traiter plus d'un et je ne vais pas me fouler le muscle subjonctival pour vous ou n'importe quelle autre andouille de votre monde ! »

Oh ! oui, il est souvent grincheux. C'est simplement pour souligner son importance, et s'assurer que vous aurez pour lui tous les égards qu'il pense mériter.

Le dimanche suivant, je rencontrai les O'Donnel qui sortaient de la messe (en fait, je les avais attendus). Ils acceptèrent de se laisser photographier dans leurs atours dominicaux. Elle était ravie, mais lui plutôt renfrogné.

Ensuite, aussi discrètement que possible, j'en pris une autre de Kevin. Je ne pouvais rien faire pour lui tirer un sourire avec des fossettes ou des petites rides, ou un truc comme ça, que Rosie trouvait si séduisant, mais je me doutais que cela n'avait pas d'importance. Je n'étais même pas sûr de la mise au point de l'appareil. Après tout, je ne suis pas un grand photographe.

Puis j'allai rendre visite à un ami qui, lui, est un as de la photo. Il me développa les deux clichés et agrandit le portrait de Kevin, plutôt de

mauvais cœur, en grommelant qu'il était surchargé de travail, mais je fis comme si je ne l'entendais pas. Après tout, que valaient ses activités ridicules à côté des choses importantes dont je m'occupais ? Ça m'étonne toujours de voir le nombre de gens qui se révèlent incapables de comprendre cela.

Cependant, il changea complètement de comportement lorsqu'il eut terminé l'agrandissement. Il regarda fixement la photo et dit d'un ton que je ne peux qualifier que d'injurieux :

« Ne me dis pas que c'est toi qui as pris cette photo !

– Pourquoi pas ? »

Et je tendis la main, mais il ne fit pas un geste pour me la donner.

« Tu en veux combien d'exemplaires ?

– Un seul », répondis-je en la regardant par-dessus son épaule.

C'était une photo remarquablement nette, avec des couleurs éclatantes. Kevin O'Donnel souriait, bien que je ne me souvienne pas qu'il l'ait fait au moment où je l'ai prise. Il paraissait beau et joyeux, mais cela me laissait plutôt indifférent. Peut-être une femme aurait-elle remarqué plus de choses, ou un homme comme mon ami photographe qui, semblait-il, n'avait pas ma solide virilité.

« Juste une autre, pour moi, demanda-t-il.

– Non », répondis-je fermement.

Et je m'emparai de la photo, en saisissant son poignet pour m'assurer qu'il ne la retirerait pas.

« Et le négatif, s'il te plaît. Tu peux garder l'autre, celle en pied.

– Je n'en veux pas de celle-là », dit-il avec humeur.

Lorsque je partis, il avait l'air très abattu.

J'encadrai la photo, la mis sur ma cheminée et me reculai pour la regarder. Elle possédait réellement un rayonnement tout particulier. Azazel avait fait un bon travail.

Quelle serait la réaction de Rosie ? Je lui téléphonai pour lui demander si je pouvais passer chez elle. Elle allait faire des courses, mais si je pouvais venir dans une heure…

Je le pouvais et c'est ce que je fis. J'avais enveloppé la photo dans un papier-cadeau et je lui tendis le paquet, sans un mot. v

« Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en coupant la ficelle et en déchirant le papier. On fête quelque chose ou… »

En la voyant, sa voix s'éteignit, ses yeux s'élargirent et sa respiration

s'accéléra. Enfin, elle chuchota :

« Ça par exemple !... »

Elle leva les yeux vers moi.

« C'est la photo que vous avez prise dimanche ? »

Je hochai la tête.

« C'est tout à fait lui. Il est merveilleux ! C'est exactement son expression... Oh ! je vous en prie, je peux la garder ?

– Je l'ai fait tirer pour vous », dis-je simplement.

Elle jeta les bras autour de mon cou et m'embrassa en plein sur la bouche. Fort déplaisant, pour quelqu'un comme moi qui déteste les sentiments, et je fus obligé d'essuyer ma moustache. Mais je compris son incapacité à résister à une telle impulsion.

Une semaine s'écoula, sans que je revoie Rosie.

Un après-midi, je la rencontrai sortant de la boucherie. J'aurais été impoli si je ne lui avais pas offert de porter son sac à provisions jusque chez elle. Je me demandai si cela allait l'amener à m'embrasser de nouveau, et je me dis qu'il serait malpoli de refuser si la pauvre petite insistait.

Elle avait l'air démoralisée.

« Et la photographie ? » dis-je en me demandant si elle était restée en bon état ou non.

Elle se dérida aussitôt.

« Je l'ai mise sur l'électrophone, de façon à la voir lorsque je suis assise à la table de la salle à manger. Ses yeux me regardent un peu de biais d'un air si coquin et son nez est plissé juste comme il faut. On jurerait qu'il est vivant. Certaines de mes amies ne peuvent la quitter des yeux. Je me suis dit que je ferais mieux de la cacher quand elles viennent, sinon elles vont me la voler.

– Elles pourraient le voler », lui dis-je pour plaisanter.

Son air triste reparut, elle secoua la tête et dit :

« Je ne crois pas. »

J'essayai une autre tactique.

« Qu'est-ce que Kevin en pense ?

– Il n'a rien dit. Pas un mot. Il n'est pas très visuel, vous savez. Je me demande même s'il l'a aperçue.

– Pourquoi ne pas lui en parler et lui demander ce qu'il en pense ? »

Elle demeura silencieuse tandis que je me traînais à ses côtés en

portant ce sac à provisions si lourd et en me demandant si en plus il faudrait que je l'embrasse.

« En fait, dit-elle brusquement, il supporte pas mal de tensions au travail. Alors ce n'est pas le moment de lui demander cela. Il rentre tard, il ne me parle pour ainsi dire pas. Vous savez comment c'est, avec les hommes ! »

Elle essaya de rire, mais le résultat fut un échec.

Nous étions arrivés chez elle et je lui tendis son sac. Elle dit d'un air mélancolique :

« Je vous remercie infiniment pour la photographie. »

Elle rentra. Elle ne m'avait pas demandé de l'embrasser, mais j'étais si perdu dans mes pensées que je ne m'en aperçus qu'à mi-chemin de chez moi, et c'aurait été ridicule de retourner maintenant ; tant pis si elle était déçue.

Environ dix jours plus tard, elle m'appela un matin. Pouvais-je passer déjeuner avec elle ? Je me retins et lui fis remarquer que ce serait peut-être imprudent : que penseraient les voisins ?

« Oh ! c'est ridicule, dit-elle, vous êtes tellement vi… je veux dire… vous êtes un tellement vieil ami qu'ils ne pourraient croire… Oh ! et puis j'ai besoin de vos conseils. »

J'eus l'impression qu'elle réprimait un sanglot en disant cela.

On est un gentleman ou on ne l'est pas, aussi arrivai-je à son appartement à l'heure du déjeuner. Elle avait préparé des canapés au jambon et au fromage, et des tartelettes aux pommes. Et la photographie était bien sur l'électrophone, comme elle l'avait dit.

Elle me tendit la main et ne fit aucune tentative pour m'embrasser, ce qui m'aurait soulagé si je n'avais pas été si troublé par son attitude. Elle avait la mine complètement hagarde.

Je mangeai un canapé en attendant qu'elle se mette à parler mais, comme elle se taisait, je fus contraint de lui demander franchement pourquoi il y avait une telle atmosphère de mélancolie autour d'elle.

« C'est Kevin ? »

J'étais certain que c'était sa faute. Elle hocha la tête et éclata en sanglots. Je lui tapotai la main en me demandant si cela suffisait. Je lui caressai distraitement l'épaule et elle finit par dire :

« J'ai peur qu'il perde son travail.

– Certainement pas ! Pourquoi cela ?

– Eh bien, il est tellement désagréable ! Même au travail apparemment. Il n'a pas souri depuis des jours et des jours. Il ne m'a pas embrassée ou dit un mot gentil depuis… je ne sais pas quand. Il se dispute avec tout le monde, et sans arrêt. Il ne veut pas me dire ce qui va mal, il se met en colère si je le lui demande. Un de nos amis qui travaille à l'aéroport avec lui m'a appelée hier. Il a dit que Kevin est si maussade au travail que ses supérieurs s'en sont aperçus. Je suis sûre qu'il va perdre son emploi, mais que faire ? »

Je m'attendais à quelque chose comme cela depuis notre dernière rencontre, mais je savais que je ne pouvais pas lui dire la vérité. Que cet Azazel aille au diable ! Je m'éclaircis la gorge.

« Rosie, la photographie…

– Oui, je sais, dit-elle en la prenant et en la serrant contre ses seins. C'est grâce à elle si je peux tenir. C'est le vrai Kevin. Et je l'aurai toujours, toujours, quoi qu'il arrive. »

Elle se remit à sangloter. C'était très dur à dire, mais il n'y avait pas d'autre solution.

« Vous ne comprenez pas, Rosie. C'est la photographie qui en est la cause. J'en suis sûr. Tout ce charme et cette gaieté qu'il y a sur cette photographie, cela vient bien de quelque part. Ça a été pris à Kevin, vous comprenez ? »

Rosie s'arrêta de pleurer.

« Que voulez-vous dire ? Une photographie c'est juste de la lumière que l'on fixe sur une pellicule, ou quelque chose comme ça.

– Ordinairement, oui. Mais cette photo-là… »

Je renonçai. Je connaissais les faiblesses d'Azazel. Il n'avait pas pu créer la magie de la photo à partir de rien. Mais je n'étais pas sûr de pouvoir expliquer à Rosie les lois de la conservation de la gaieté.

« Disons cela autrement : aussi longtemps que la photographie restera là, Kevin sera malheureux, de mauvaise humeur et coléreux.

– Mais bien sûr qu'elle restera là ! dit Rosie en la remettant fermement à sa place. Et je ne vois pas pourquoi vous dites des choses aussi idiotes sur cette merveilleuse photo ! Allons, je vais faire du café. »

Elle partit à la cuisine d'un air indigné, et je compris qu'elle s'était froissée de ce que j'avais dit.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire. Après tout, c'était moi qui avais pris la photo ; j'étais responsable, par l'entremise d'Azazel, de ses

propriétés magiques.

Je m'emparai rapidement du cadre, j'en ôtai soigneusement le dos, puis la photo elle-même, je la déchirai en deux, en quatre, en huit, en seize, et je fourrai les morceaux dans ma poche.

Le téléphone sonna juste à ce moment-là et Rosie entra d'un air affairé dans la salle de séjour pour répondre.

Je reconstituai le cadre et le reposai, vide, à sa place. J'entendis la voix de Rosie, pleine d'excitation et de bonheur.

« Oh ! Kevin ! C'est merveilleux ! Oh ! je suis tellement heureuse ! Et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Ne recommence jamais cela. »

Elle revint et son joli visage était tout illuminé.

« Vous ne savez pas ce qu'a fait ce coquin de Kevin ? Il souffrait d'une pierre dans les reins depuis presque trois semaines. Il a vu un médecin et tout, il avait très mal et il envisageait de se faire opérer, et il ne me disait rien par peur que je me fasse du souci. Quel idiot ! Pas étonnant qu'il soit si triste ! Et l'idée ne lui est même pas venue que son humeur me rendait bien plus malheureuse que si j'avais su la vérité. Franchement ! On ne devrait jamais laisser un homme n'en faire qu'à sa tête.

– Mais pourquoi êtes-vous si heureuse maintenant ?

– Parce qu'il a fait sa pierre ! Il y a juste quelques minutes, et il m'a appelée tout de suite, ce qui est très gentil de sa part. Et d'ailleurs, il était temps. Il a l'air si heureux et si gai. Juste comme si mon Kevin me revenait. Comme s'il était devenu exactement tel que sur la photographie ! »

Elle poussa un cri.

« Où est la photo ? »

Je m'étais levé, prêt à fuir. Je marchai plutôt vivement vers la porte en disant :

« Je l'ai déchirée. C'est pour ça qu'il a fait la pierre. Autrement…

– Vous l'avez déchirée ! Vous… »

J'étais déjà sorti.

Je n'espérais pas de la reconnaissance, bien sûr, mais ce que je risquais là, c'était un meurtre. Je n'attendis pas l'ascenseur et dégringolai l'escalier aussi vite que je pouvais raisonnablement le faire. Son long hurlement me poursuivit au travers de la porte pendant deux bons étages.

Dès mon retour, je brûlai les morceaux de la photographie.

Je n'ai jamais revu Rosie. D'après ce qu'on m'a dit, Kevin est un mari

aimant et délicieux et ils sont très heureux ensemble. Mais j'ai reçu une lettre d'elle. Sept pages ! Écrites serrées, presque incohérentes, où elle me disait que la seule explication de la mauvaise humeur de Kevin, c'était la pierre. Et que si son arrivée et son départ avaient exactement coïncidé avec ceux de la photographie, c'était un pur hasard. Elle proférait aussi diverses menaces peu judicieuses contre certaines parties de mon anatomie et en des termes qui, je l'aurais juré auparavant, ne faisaient pas partie de son vocabulaire.

Je suppose qu'elle ne m'embrassera plus. Et je ne sais pas pourquoi, mais je trouve cela fort décevant.

Les vents du changement

J'ai édité deux anthologies avec Alice Laurence, une femme bûcheuse, intelligente et belle, avec laquelle c'est un plaisir de travailler.

La première était un recueil de nouvelles policières, la seconde une anthologie d'histoires de science-fiction et dans les deux cas les textes étaient des inédits, rédigés spécialement pour les volumes en question. De plus, l'identité de l'auteur n'était pas révélée et l'on demandait au lecteur de la deviner si cela l'amusait.

J'avais écrit une nouvelle pour le recueil de textes de science-fiction et c'était Les vents du changement. *Je me demande si j'ai réussi à cacher mon identité. Il y avait au début du livre une liste des auteurs, et je suppose que toute personne cherchant un texte d'Asimov n'aurait eu aucun mal à le distinguer des autres.*

Mais peu importe ! Je pense honnêtement que par certains côtés, cette histoire, que l'alphabet a heureusement placée enfin de ce volume, est la plus marquante du recueil. Je trouve le dénouement si fort, que je renonce au mot de la fin par lequel je clos habituellement mes anthologies. Je ne veux rien ajouter après l'apogée de la dernière page.

Mais ne regardez pas la fin tout de suite ! Lisez la nouvelle.

Jonas Dinsmore entra dans le salon de la faculté, avec cet air, qui lui était propre, d'un homme qui se sait à sa place en un lieu où pourtant on ne l'accepte pas.

Son pas assuré et le bruit désinvolte qu'il faisait en marchant marquaient son appartenance ; le fait de n'être pas accepté se révéla au rapide coup d'œil qu'il jeta à droite et à gauche en entrant pour dénombrer ses ennemis.

Il était maître de conférences au département de physique et personne ne l'aimait.

Il y avait déjà deux personnes dans la pièce et Dinsmore pouvait les considérer comme ses ennemis sans être, pour autant, soupçonné de

paranoïa. L’un était Horatio Adams, le chef vieillissant de son département qui, sans avoir jamais rien accompli de remarquable, était cependant très respecté pour un grand nombre de travaux tout à fait quelconques.

L’autre était Cari Muller qui, grâce à ses recherches sur la théorie du grand champ unifié, était candidat au prix Nobel – et à peu près sûr de l’obtenir – et au rectorat de l’université – et certain d’être nommé.

Impossible de dire laquelle de ces deux perspectives paraissait la plus amère à Dinsmore. En tout cas, il détestait Muller.

Le nouvel arrivant s’assit à l’une des extrémités du vieux canapé en cuir, glissant et froid. Les seuls fauteuils confortables avaient été accaparés par les deux autres.

Il sourit. Il le faisait souvent, bien que son visage n’ait jamais l’air ni amical ni satisfait. Ses caractéristiques physiques étaient tout à fait normales, mais pourtant il glaçait toujours ceux auxquels son sourire était destiné. Son visage rond, ses cheveux rares, mais soigneusement peignés, ses lèvres charnues, auraient dû s’imprégner de jovialité avec un tel sourire. Mais ce n’était jamais le cas.

Adams s’agita et son long visage distingué exprima brièvement son agacement. Muller, aux cheveux noirs, aux yeux d’un bleu incongru, resta impassible.

« Je vous dérange, messieurs, et je le sais. Cependant, je n’ai pas le choix : le conseil d’administration m’a demandé de venir. Cela peut vous paraître cruel. Je suis sûr, Muller, que vous attendez de recevoir, de ce même conseil, la nouvelle de votre nomination au rectorat. Il semble normal que l’illustre professeur Adams, votre mentor et patron, le sache. Mais pourquoi réserver un tel privilège à votre humble rival, celui qui échoue toujours en tout ? A vrai dire, je soupçonne que votre premier acte de pouvoir, Muller, sera de m’informer que je peux chercher un poste ailleurs car mon contrat ne sera pas renouvelé à la fin de l’année académique. On a peut-être préféré que je sois là afin que vous puissiez m’en informer tout de suite. Ce n’est pas gentil mais efficace. Vous avez l’air gêné tous les deux, je suis peut-être injuste ? Vous ne pensez peut-être pas à me congédier sur-le-champ ? Vous aimez mieux attendre jusqu’à demain ? Est-ce le conseil qui, pour régler cela sans perdre un instant, exige que je sois sur place ? Peu importe ! De toute façon, vous allez accéder au pouvoir, et moi pas. Peut-être est-ce légitime. Le chef

respecté d'un département important et son brillant protégé qui n'a pas son égal pour manipuler les concepts et jongler avec les mathématiques, sont prêts à recevoir leurs lauriers. Tandis que moi, que personne n'honore ni ne respecte… Puisqu'il en est ainsi, vous seriez gentils de me laisser parler sans m'interrompre. J'ai l'impression que le message que nous attendons n'arrivera pas avant plusieurs minutes, peut-être même une heure. C'est un pressentiment. Le conseil lui-même pourrait bien prendre plaisir à nous laisser en suspens ; c'est leur moment d'importance, leur bref instant de gloire. Mais puisqu'il faut passer le temps, j'aimerais volontiers vous parler.

« Avant l'exécution, on accorde au condamné un dernier repas, ou une dernière cigarette. A moi, ce sera quelques derniers mots. Je ne vous demande même pas d'écouter, ni d'avoir l'air attentifs.

« Merci. Je prends votre air résigné, professeur Adams, pour un acquiescement, ainsi que le léger sourire, disons de mépris, du professeur Muller.

« Vous ne me blâmerez pas, je le sais, de souhaiter que cette situation soit différente. Eh quoi ? C'est une bonne question. Je ne voudrais changer ni de caractère ni de personnalité. Caractère et personnalité laissent peut-être à désirer, mais ce sont les miens. Je ne changerais pas non plus l'efficacité sociale d'Adams, ni l'intelligence supérieure de Muller. Car à quoi bon une telle modification s'ils ne sont plus ni Adams ni Muller ? Je voudrais qu'ils restent les mêmes, et pourtant que le résultat soit différent.

« Si l'on pouvait remonter dans le temps, quelle petite modification pourrait produire le grand changement que je désire maintenant ?

« Voilà ce qu'il me faut, le voyage dans le temps. Cela vous arrache une réaction, Muller. J'ai indubitablement entendu un petit reniflement de dégoût. Le voyage dans le temps ? Ridicule, impossible ! Impossible non seulement parce que notre niveau scientifique n'est pas à la hauteur, mais surtout parce qu'il sera toujours insuffisant.

« Voyager dans le temps, c'est-à-dire retourner dans le passé, pour y modifier la réalité, c'est non seulement technologiquement irréalisable, mais théoriquement impossible.

« C'est bizarre que vous pensiez cela, Muller. Parce que vos théories, ces analyses mêmes, qui ont mathématiquement rapproché les quatre forces, même la gravitation, d'une unification en une seule série de

relations, font que le voyage dans le temps n'est *plus* théoriquement impossible.

« Ne vous levez pas pour protester ! Restez assis, Muller, et détendez-vous. Pour vous, cela reste impossible, j'en suis sûr. Pour la plupart des gens aussi, peut-être pour presque tout le monde. Mais il peut y avoir des exceptions, et justement j'en suis une. Pourquoi moi ? Qui sait… Je ne prétends pas être plus brillant que vous deux, mais cela n'a peut-être rien à faire avec l'intelligence.

« Raisonnons par analogie.

« Il y a dix mille ans les humains ont peu à peu appris, soit par les efforts de tous, soit par le fait de quelques individus intelligents, à communiquer. Ils ont inventé la parole et utilisé les modulations délicates du son pour exprimer des abstractions.

« Pendant des milliers d'années, tout être humain normal a pu communiquer, mais combien d'entre eux ont été capables de conter vraiment bien une histoire ? Shakespeare, Tolstoï, Dickens, Hugo… une poignée, comparés à tous les êtres humains qui ont jamais vécu… ont su se servir de ces sons modulés pour faire vibrer les cœurs et toucher au sublime. Cependant, ils se sont servis des mêmes sons que ceux que nous utilisons.

« Je suis prêt à admettre que le Q.I. de Muller est plus élevé que celui de Shakespeare ou de Tolstoï. La connaissance qu'il a du langage doit être aussi bonne que celle de n'importe quel auteur vivant, aussi grande sa compréhension du sens des mots. Cependant, Muller ne peut assembler ces mots et obtenir le même effet que Shakespeare. Muller lui-même ne refusera pas de l'admettre, je crois. Alors, pourquoi Shakespeare et Tolstoï peuvent-ils faire quelque chose que ni Muller, ni Adams, ni moi ne pouvons ? Quelle sagesse ont-ils à laquelle nous ne pouvons accéder ? Vous ne le savez pas et moi non plus.

« Le pire, c'est qu'eux non plus ne le savent pas. Shakespeare n'aurait pu en aucun cas nous apprendre, ou m'apprendre, à écrire comme lui. Il "faisait" du Shakespeare sans savoir comment, spontanément.

« Considérons maintenant la conscience que nous avons du temps. De toutes les formes de vie, l'être humain est sans doute la seule à saisir la signification du temps. Toutes les autres espèces ne vivent que dans le présent. Elles peuvent avoir de vagues souvenirs, et même prévoir, d'une manière limitée et imprécise, mais seuls les hommes comprennent

vraiment ce qu'est le passé, le présent et le futur, et peuvent s'interroger sur leur signification et leur portée, s'émerveiller de l'écoulement du temps et de la manière dont il nous entraîne avec lui et se demander comment ce flot pourrait être modifié.

« Quand cela est-il arrivé, et comment ? Quel fut le premier être humain ou l'hominidé, qui comprit brusquement que la rivière du temps l'emportait d'un passé flou à un futur flou et qui se dit "pourrait-on l'endiguer ou le détourner".

« Ce flot n'est pas un invariant. A certains moments, nous sentons le temps s'emballer, les heures passent comme si c'étaient des minutes, et à d'autres il se traîne excessivement. Les propriétés du temps sont altérées dans les rêves, les transes, et sous l'effet des drogues.

« Vous êtes sur le point de faire une remarque, Adams, mais ce n'est pas la peine : vous alliez dire que ces altérations sont purement psychologiques. Je le sais, mais qu'est-ce qui n'est pas psychologique ? Y a-t-il un temps physique ? Si oui, qu'est-ce que le temps physique ? C'est nous qui avons décidé de ce qu'il serait, c'est nous qui avons conçu des instruments pour le mesurer et c'est nous qui traduisons ces mesures. C'est nous qui créons des théories et les interprétons. En partant de l'absolu, nous avons changé le temps. Nous l'avons soumis à la vitesse de la lumière et décidé que la simultanéité était indéfinissable.

« D'après votre théorie, Muller, nous savons que le temps est totalement subjectif. Quelqu'un qui comprend la nature du flot du temps peut, s'il a suffisamment de talent, se déplacer dans le même sens ou à contre-courant, ou demeurer immobile.

« C'est analogue à ce qui se passe lorsque quelqu'un, ayant acquis les symboles de la communication et possédant suffisamment de talent, écrit *Le Roi Lear*. S'il a suffisamment de talent.

« Et si j'avais suffisamment de talent ? Et si je pouvais être le Shakespeare du flot temporel ? Allons, amusons-nous un peu. A tout instant, le message du conseil d'administration peut arriver et je serais obligé de me taire, alors permettez-moi de poursuivre ce bavardage jusqu'à ce moment ; ce n'est pas inutile. Je ne sais pas si vous vous rendez compte qu'un quart d'heure s'est écoulé depuis que j'ai commencé à parler…

« Alors, réfléchissons. Si je pouvais me servir de la théorie de Muller, et trouver en moi l'étrange capacité d'en profiter, que ferais-je de ce don ?

Je pourrais me balader dans le passé, peut-être comme un spectre, et observer de l'extérieur la trame du temps et des événements, afin de m'introduire à un moment ou à un autre et modifier quelque chose.

« Oh ! oui, je serais extérieur au courant du temps ! Votre théorie, Muller, si on l'interprète bien, ne spécifie pas qu'en reculant ou en avançant dans le temps, on se déplace au plus épais du flot en trébuchant contre les événements et en les renversant au passage. Ce serait théoriquement impossible. Ce qu'il faut, c'est rester *en dehors*. Et le talent, c'est de pouvoir s'y glisser et en sortir à volonté.

« Supposons alors que c'est ce que j'ai fait, que je m'y suis glissé, et que j'ai effectué un changement. Ce seul changement donnant naissance à un autre, qui en engendrerait un autre. Le temps se creuserait un autre lit dans lequel il coulerait bientôt en écumant jusqu'à ce que, rapidement… Non ! Cette expression est inadéquate. C'est comme si on imaginait un temps-référence abstrait et absolu, qui servirait à mesurer notre temps. Comme si notre propre arrière-plan temporel coulait contre un autre plus profond. Je vous avoue que ça me dépasse, mais vous pouvez faire semblant de comprendre.

« Une modification des événements du temps rendrait, au bout d'un moment, toute chose méconnaissable. Mais ce n'est pas ce que je veux ! Je vous l'ai dit dès le début : je souhaite être toujours moi-même. Même si à ma place je pouvais créer quelqu'un de plus intelligent, de plus sensible, de plus heureux, ce ne serait pas moi.

« Et je ne veux pas non plus vous changer, Muller. Ni vous, Adams. Je l'ai déjà dit aussi : je ne veux pas l'emporter sur un Muller moins ingénieux ou moins spectaculairement brillant, ou sur un Adams qui serait moins arriviste et n'aurait pas su se gagner autant de considération. C'est de vous, tels que vous êtes, que je veux triompher, et non d'hommes qui vous seraient inférieurs.

« Oui, c'est la réussite que je veux.

« Oh, allons ! Vous tressaillez, comme si je disais quelque chose de choquant ! L'envie de réussir vous est-elle si étrangère ? Êtes-vous assez inhumains pour ne chercher ni les honneurs, ni le triomphe, ni la renommée, ni les récompenses ? Dois-je supposer que l'honorable professeur Adams ne souhaite pas posséder sa longue liste de publications, sa vénérée kyrielle de grades *honoris causa,* ses nombreuses plaques et médailles, son poste à la tête d'un des plus prestigieux

départements de physique du monde ? Et seriez-vous satisfait de tout cela, Adams, si personne ne le savait ? Si tout était effacé des archives et des relations historiques, si cela devait rester un secret entre vous et le Tout-Puissant ? C'est une question stupide, je n'attends pas une réponse que nous connaissons déjà.

« Et je n'ai pas besoin de recommencer la même comédie concernant le prix Nobel potentiel de Muller et un rectorat d'université, et de *cette* université, pardessus le marché.

« Que voulez-vous obtenir, tous deux, par l'entremise de tout cela ? Étant donné que vous ne désirez pas seulement les choses en elles-mêmes, mais que tous sachent que vous les possédez. C'est la victoire que vous cherchez. Vous voulez triompher de concurrents en tant que classe abstraite, triompher de vos compagnons humains. Vous voulez faire quelque chose que les autres ne peuvent pas faire, et vous voulez que les autres sachent que vous avez fait quelque chose qu'ils ne peuvent pas faire, afin qu'ils soient obligés de lever les yeux vers vous, impuissants, envieux et admiratifs, même contre leur volonté.

« Pourquoi serais-je plus noble que vous ? Laissez-moi le droit de désirer ce que vous désirez, d'être avide du triomphe dont vous êtes avides. Pourquoi est-ce que je ne souhaiterais pas la considération, les honneurs et la position qui vous attendent tous deux ? Et pourquoi n'aurais-je pas envie d'en jouir à votre place, de vous l'arracher, au moment de votre conquête ? Ce n'est pas plus déshonorant pour moi que pour vous de me glorifier de ces choses-là.

« Ah, vous le méritez, et pas moi ? C'est précisément là où je veux en venir. Et si je modifiais le flot et le contenu du temps afin que ce soit moi qui l'ait mérité et pas vous ? Imaginez cela : je serais toujours moi, et vous deux, toujours vous deux. Vous n'en seriez pas moins dignes, ni moi plus digne, étant donné la condition que j'ai posée moi-même qu'aucun de nous ne changerait. Et cependant, je le mériterais et pas vous. En d'autres mots, je veux vous vaincre tels que vous êtes, et non des substituts inférieurs de vous-mêmes.

« D'une certaine manière, je vous rends hommage, non ? Je vois à votre expression que vous pensez que oui. J'imagine que vous en tirez tous deux une espèce de fierté méprisante. C'est quelque chose, après tout, d'être l'étalon sur lequel on mesure la victoire. Vous jouissez de gagner des mérites que je convoite, surtout si cette soif doit rester

insatisfaite… Je ne vous en blâme pas, je ferais pareil à votre place. Mais faut-il que cette soif reste insatisfaite ? Réfléchissez bien.

« Supposez que je recule dans le temps, disons de vingt-cinq ans. Un beau chiffre, un quart de siècle.

« Vous, Adams, vous avez la quarantaine. Vous venez d'arriver ici, vous êtes titulaire d'une chaire. Vous allez accomplir vos recherches en diamagnétique, quoique vos efforts pour tirer quelque chose de l'hypochromite de bismuth aient abouti à un lamentable échec. Ne prenez pas un air étonné, Adams ; croyez-vous que je ne connaisse pas votre vie professionnelle dans ses moindres détails ?

« Quant à vous, Muller, vous avez vingt-six ans et vous êtes en train de travailler à votre thèse de doctorat sur la relativité générale, qui était alors fascinante mais qui, rétrospectivement, l'est beaucoup moins. Si vous l'aviez correctement interprétée, votre thèse aurait anticipé la plus grande partie des conclusions, postérieures, d'Hawking. Mais vous ne l'avez pas fait et vous avez réussi à cacher cet échec.

« J'ai bien peur, Muller, que vous ne soyez pas doué pour l'interprétation. Vous n'avez pas tiré le meilleur parti de votre thèse de doctorat et vous n'avez pas correctement exploité votre grande théorie du champ unifié. Ce n'est pas un déshonneur, Muller, l'incapacité d'induire des conséquences est assez répandue. Le don d'interpréter les hypothèses peut échapper à l'esprit qui possède déjà celui de manipuler brillamment les concepts. J'ai le premier talent sans avoir le second, alors pourquoi n'auriez-vous pas le dernier sans avoir le premier ?

« Si seulement vous pouviez concevoir vos merveilleuses théories, et me laisser en tirer des conclusions tout aussi merveilleuses… Quelle équipe nous aurions formée, tous deux ! Mais vous n'auriez pas voulu de moi. Je ne m'en plains pas, parce que je n'aurais pas voulu de vous non plus. Mais je perds mon temps à des bagatelles.

« Je ne peux vous faire aucun tort, Adams, en rappelant votre stupide manipulation des sels de bismuth. Après tout, vous avez – avec difficulté – découvert votre erreur, avant de l'embaumer dans les pages d'une publication savante. Si on l'avait acceptée…

« Et je ne peux pas non plus obscurcir le soleil qui brille sur vous en ce moment, Muller, en faisant remarquer votre impuissance à déduire ce qui pourrait l'être de vos concepts. Ce serait même considéré comme une preuve de votre brillante intelligence, une preuve de la richesse de vos

idées, que même un esprit aussi brillant que le vôtre ne puisse en extraire toutes les conséquences.

« Mais si tout cela est impossible, alors que faire ? Comment modifier correctement les choses ? Heureusement, j'ai pu étudier la situation pendant… ce que ma conscience a interprété comme des années. Il n'y a pourtant pas eu de passage physique du temps, ni de processus de vieillissement. Mes pensées ont poursuivi leur activité, mais mon métabolisme physique s'est arrêté.

« Vous souriez de nouveau ? Non, je ne sais pas comment ça se passe. Nos processus mentaux font sûrement partie de notre métabolisme. Je peux seulement supposer qu'en dehors du flot temporel, nos processus mentaux ne le sont pas au sens physique du terme, mais deviennent quelque chose d'équivalent.

« J'étudie un moment du temps, et cherche quel changement je pourrais y introduire. Comment l'effectuer réellement ? Puis-je tenter une modification ? Avancer dans le temps ? En examiner les conséquences ? Et si elles ne plaisent pas, reculer, rétablir les choses comme avant, et en tenter une autre ? Si je faisais cela cinquante fois, mille fois, pourrais-je jamais découvrir le changement adéquat ?

« Le nombre des modifications, suivies chacune d'innombrables conséquences, est au-delà de toute évaluation et de toute compréhension. Comment trouver celle que je cherche ?

« Cependant, je l'ai fait. J'ai appris à le faire, et je ne peux vous dire comment j'ai appris, et ce que j'ai fait après avoir appris. Serait-ce si difficile ? Pensez aux choses que nous apprenons : nous nous tenons debout, nous marchons, nous courons, nous sautons, et nous faisons tout cela, bien qu'en station debout nous soyons penchés. Nous sommes en état d'instabilité totale. Nous ne restons debout que parce que les grands muscles de nos jambes et de notre torse sont toujours légèrement contractés et nous tirent, par-ci, par-là, comme un équilibriste tient un bâton sur le bout de son nez. Physiquement, c'est dur. C'est pourquoi rester debout nous fatigue toujours et qu'au bout d'un moment, nous sommes si contents de nous asseoir. C'est pour cela qu'en restant trop longtemps au garde-à-vous, on finit par s'évanouir. Mais sauf lorsque nous exagérons, nous le faisons bien, sans même en être conscients. Nous pouvons rester debout, marcher, courir, sauter, nous arrêter, repartir, tout au long du jour, sans jamais tomber, ni même chanceler.

« Eh bien, tentez de décrire comment vous faites, si bien que quelqu'un qui ne l'a jamais fait puisse vous imiter. Vous ne le pourrez pas.

« Prenons un autre exemple. Nous parlons. Nous pouvons étirer et contracter les muscles de notre langue, de nos lèvres, de nos joues et de notre palais, en une série rapide et irrégulière de mouvements, qui modulent juste le son que nous désirons. Nous avons eu un peu de difficulté à l'apprendre lorsque nous étions petits, mais une fois que nous l'avons su, nous avons pu produire des douzaines de mots à la minute sans aucun effort conscient.

« Eh bien, comment faisons-nous ? Quels changements effectuons-nous pour dire “Comment faisons-nous” ? Essayez de décrire cela à quelqu'un qui n'a jamais parlé, afin qu'il puisse émettre les mêmes sons. Vous ne pourrez pas. Mais nous pouvons émettre des sons, et sans aucun effort.

« En prenant suffisamment de temps – je ne sais pas comment décrire le passage de ce dont je parle, ce n'était pas du temps ; appelons cela “durée” –, en prenant suffisamment de durée, et sans que le temps passe, j'ai appris à rectifier la réalité selon mes désirs. J'étais d'abord comme un enfant qui babille et puis, graduellement, j'ai appris à choisir les sons pour construire les mots. J'ai appris à choisir.

« C'était risqué, bien sûr. Pendant que j'apprenais, je pouvais faire quelque chose d'irréversible, au moins quelque chose qui aurait exigé de subtils changements dépassant mes possibilités. Ça ne m'est pas arrivé, par chance, sans doute. Et j'ai fini par en tirer du plaisir. C'était comme de peindre un tableau ou de tailler une statue. C'était beaucoup plus que cela : modeler une nouvelle réalité mais qui reste inchangée par rapport à la nôtre en ce qui concerne l'essentiel. Je restais exactement ce que j'étais. Adams restait l'éternel Adams, Muller, le quintessentiel Muller. L'Université restait l'Université, et la science, la science.

« Alors, rien n'avait changé ?

« Mais votre attention se relâche. Vous ne me croyez plus. Et si je peux en juger, vous traitez par le mépris tout ce que je vous dis. Emporté par mon enthousiasme, j'ai parlé comme si le voyage dans le temps existait, comme si j'avais réellement fait ce que j'aimerais faire. Pardonnez-moi, considérez cela comme le fruit de mon imagination. Je vous dis ce que j'aurais pu faire si le voyage dans le temps existait et si j'avais eu le talent nécessaire…

« Dans ce cas, toujours imaginaire, est-ce que quelque chose aurait changé ? Il y aurait eu quelques modifications. L'une aurait laissé Adams semblable à lui-même, et pourtant indigne de la direction du département, Muller toujours Muller et cependant sans aucune chance de devenir recteur de l'université et sans grande probabilité de se voir attribuer le prix Nobel. Et moi-même, toujours aussi peu aimé, bûcheur, incapable de créer, et pourtant possédant les qualités qui feraient de moi un recteur d'université.

« La raison n'en est pas forcément scientifique, ce peut être quelque chose qui n'a rien, à voir avec la science. Quelque chose de sordide et de déshonorant, qui vous aurait disqualifiés, vous, messieurs, qui êtes si convenables.

« Allons ! Je ne mérite pas ces regards de dédain et de fatuité béate. Vous êtes certains de n'avoir jamais rien fait de sordide, ou de déshonorant ? Comment pouvez-vous en être sûrs ? Pas un seul d'entre nous qui, si les conditions s'y prêtaient, ne glisserait dans… dirons-nous, le péché ? Qui parmi nous serait sans péché, si on lui offrait la tentation qui lui est propre ? Qui, parmi nous, *est* sans péché ? Réfléchissez bien. Êtes-vous sûrs que vos âmes sont pures ? N'avez-vous jamais rien fait de mal ? N'avez-vous jamais au moins failli tomber ? Et dans ce cas, est-ce que vous ne vous en êtes pas tirés de justesse ? Grâce à quelque circonstance fortuite, plutôt que par vertu ? Et si quelqu'un avait attentivement étudié toutes vos actions et remarqué les coups de fortune qui vous ont sauvés et en avait détourné un seul ? Bien sûr, si vous aviez ouvertement mené des vies crapuleuses et que les gens se soient détournés de vous avec mépris et dégoût, vous ne seriez pas arrivés aux situations respectables qui sont les vôtres, vous seriez tombés depuis longtemps, et je n'aurais pas à passer par-dessus vos corps déshonorés car vous ne seriez pas ici à me servir de pierres de gué.

« Vous voyez combien tout cela est complexe ? Mais c'est beaucoup plus passionnant ainsi ! Si j'avais reculé dans le temps et découvert que la solution était simple, que je pouvais atteindre mon but d'un seul coup, j'aurais pu en tirer un certain plaisir, mais ce n'aurait pas été aussi excitant intellectuellement.

« Si nous étions en train de jouer aux échecs, et que je gagne par mat au fou en trois coups, ce serait une victoire pire qu'une défaite. J'aurais joué contre un adversaire indigne de moi et cela m'aurait déshonoré.

« Non, une victoire qui en vaut la peine, c'est celle que l'on arrache lentement et avec difficulté à la poigne d'un adversaire qui ne se laisse pas faire. Une victoire aussi fatigante, aussi torturante, aussi pénible que la plus assommante des défaites mais avec cette différence que, pantelant et totalement épuisé que vous êtes, c'est le trophée que vous tenez à la main.

« La "durée" que je passais à jouer avec le plus intraitable de tous les matériaux, la réalité, fut remplie des difficultés que j'avais moi-même soulevées. Je tenais avec entêtement à atteindre mon but à la manière que je m'étais fixée, et à rejeter tout ce qui ne serait pas exactement tel que je le voulais. Un semi-échec, je le considérais comme un échec. Un demi-succès, je l'éliminais. Ce que je voulais, c'était mettre dans le mille. Et rien d'autre. Et même après avoir réussi, cette victoire aurait été si subtile que vous n'auriez pas su que j'avais gagné, si je ne vous l'avais pas soigneusement expliqué. Jusqu'au dernier moment, vous n'auriez pas su que votre vie avait été manipulée pour finir sur un échec.

« C'est ce que… Mais attendez ! J'ai oublié quelque chose.

« J'étais tellement occupé à vous exposer mon intention ardente de nous laisser tels que nous sommes, nous, l'Université et la science, que je ne vous ai pas expliqué que d'autres choses avaient pu changer. Dans les forces politiques, économiques et sociales, et dans les relations internationales. Mais après tout, qui prête attention à ce genre de choses ? Certainement pas nous trois !

« C'est ce qu'il y a d'étonnant, avec la science et les savants, n'est-ce pas ? Peu nous importe qui nous élisons à la tête de nos chers États-Unis, ou ce que l'on vote aux Nations-Unies, ou que la bourse monte ou descende, ou que la pavane sans fin des nations dessine tel ou tel motif. Aussi longtemps que la science est là et que perdurent les lois de la nature, et que se poursuit notre jeu, l'arrière-plan sur lequel nous jouons n'est qu'un mouvement d'ombres et de lumières dépourvu de signification.

« Vous ne diriez peut-être pas cela si ouvertement, Muller. Je sais qu'autrefois vous vous êtes cru partie prenante de la société et vous avez exprimé par écrit vos opinions sur ceci ou cela. Vous avez fait la même chose, Adams, quoiqu'un peu moins. Vous avez tous deux affiché des opinions exaltées sur l'humanité, la Terre, et plusieurs autres abstractions. Mais dans quelle mesure était-ce pour endormir votre

conscience ? Parce qu'au fond de vous-mêmes, tout au fond, vous vous en moquiez, du moment que vous pouviez rester tranquilles à ressasser vos pensées scientifiques.

« C'est toute la différence qu'il y a entre nous : peu m'importe ce qui arrive à l'humanité, du moment que l'on me laisse à ma physique, et je ne m'en cache pas. Tout le monde sait que je suis cynique et sans pitié. Vous deux, c'est en secret que vous vous en moquez. A mon cynisme et à ma dureté, vous ajoutez l'hypocrisie, qui dissimule vos péchés aux yeux des étourdis et qui les rend plus haïssables lorsqu'on les découvre.

« Oh ! ne secouez pas la tête ! En fouillant dans vos vies, j'en ai découvert autant sur vous que vous en savez vous-mêmes. Plus, même ! Puisque je vois clairement vos peccadilles et que vous vous les cacher à vous-mêmes. Ce qu'il y a de plus drôle dans l'hypocrisie, c'est que l'hypocrite lui-même finit par se compter au nombre de ses victimes. Il est même sa principale victime, car il arrive souvent que l'hypocrite, une fois exposé tel qu'il est aux yeux du monde, se prenne toujours en toute honnêteté pour un petit saint.

« Je ne vous dis pas cela pour vous diffamer, mais pour vous expliquer que si j'ai dû changer le monde pour nous garder semblables à nous-mêmes et cependant me mettre en haut de l'échelle à votre place, peu vous importera… je veux dire, ce qui est arrivé au monde.

« Peu vous importe si les républicains l'emportent sur les démocrates ou *vice versa,* si le féminisme est florissant et les sports professionnels en disgrâce, si tel ou tel style de vêtements, de meubles, de musique ou de théâtre est à la mode ou pas. Est-ce que l'une de ces choses compte à nos yeux ? Absolument pas.

« Et c'est normal, car si le monde avait changé, ce serait une nouvelle réalité, *la* réalité, la *seule* réalité. Celle des livres d'histoire, la réalité pour tous les gens qui vivent dans ce monde depuis vingt-cinq ans.

« Même si vous me croyez, même si vous pensez que je vous ai raconté autre chose qu'une histoire imaginaire, vous serez tout de même impuissants. Pourriez-vous aller voir quelqu'un d'important et lui dire : "Ce n'est pas comme cela que les choses devraient être, elles ont été modifiées par un scélérat" ? Qu'est-ce que cela prouverait ? Que vous êtes fous ? Qui croirait que la réalité n'est pas la réalité ? Alors que c'est l'étoffe et la tapisserie qui ont été filées pendant vingt-cinq années d'une manière incroyablement complexe et que tout le monde se souvient de

l'avoir vécue telle qu'elle est.

« Mais même vous, vous ne me croyez pas. Vous avez peur de croire que je n'ai pas seulement fait des conjectures sur ce voyage dans le passé, cette étude de vos vies, ce travail pour créer une nouvelle réalité dans laquelle nous sommes restés les mêmes mais où, hélas, le monde a changé.

« Je l'ai fait. J'ai fait tout cela. Et je suis le seul à me rappeler les deux réalités, parce que j'étais hors du temps lorsque le changement s'est produit et que c'est moi qui l'ai effectué.

« Vous ne me croyez toujours pas ? Vous n'osez pas me croire ? Sinon, vous auriez l'impression d'être fous. Aurais-je pu modifier ce monde familier de 1982 ? Impossible !

« Si je l'avais fait, comment le monde aurait-il été avant que je l'altère ? Je vais vous le dire. C'était le chaos, c'était la licence, les gens faisaient ce qu'ils voulaient. D'un certain point de vue, je suis content de l'avoir modifié. Maintenant, nous avons un gouvernement fort et le pays est vraiment gouverné. Nos chefs d'État ont des principes clairement définis et ces principes sont respectés. C'est bien.

« Mais, messieurs, dans ce monde qui a disparu, cette ex-réalité que personne ne connaît ni ne peut concevoir, vous faisiez ce que vous vouliez, et vous combattiez pour la licence et l'anarchie. Ce n'était pas un crime, dans l'ex-réalité. C'était même admirable, aux yeux de beaucoup de gens. Dans la nouvelle réalité, je vous ai laissés semblables à vous-mêmes. Vous demeurez les tenants de la licence et de l'anarchie, mais c'est un crime, dans la réalité actuelle. La seule réalité que vous connaissez. Je me suis assuré que vous le dissimuleriez. Personne n'est au courant de vos crimes, et vous avez pu vous élever jusqu'à votre situation actuelle.

« Mais je savais où étaient les preuves, et comment tout pouvait être découvert, et au bon moment, j'ai tout révélé.

« Je crois voir pour la première fois sur vos visages une expression qui n'est pas une variation de l'indulgence, de la lassitude, du mépris, de l'amusement et de l'ennui. Ai-je surpris une bouffée de peur ? Vous souvenez-vous de quoi je parle ?

« Pensez-y. Qui était membre de la Ligue pour les libertés constitutionnelles ? Qui a fait circuler le manifeste de la Libre Pensée ? C'était très courageux, et honorable à vous de le faire, ont pensé certaines

personnes. Ceux du mouvement clandestin vous ont applaudis… Allons, allons, vous savez ce que je veux dire par clandestin. Vous n'êtes plus militants, c'est vrai. Votre position vous exposait trop et vous aviez beaucoup trop à perdre : une situation, le pouvoir, et vous attendez plus encore. Pourquoi risquer tout cela pour quelque chose dont les gens n'ont pas envie ?

« Vous portez vos pendentifs et l'on vous compte au nombre des dévots, mais mon pendentif à moi est plus grand et je suis plus dévot car je n'ai pas commis vos crimes et de plus, messieurs, j'ai le crédit de vous avoir dénoncés.

« C'est un acte honteux ? C'est un acte scandaleux ? Ma dénonciation ? Pas du tout ! J'en serai récompensé ! L'hypocrisie de mes collègues m'a horrifié, leur passé subversif m'a dégoûté, et je me suis inquiété de ce qu'ils pouvaient comploter maintenant contre la société la meilleure, la plus noble, la plus pieuse qui ait jamais été établie sur Terre. J'ai donc présenté tout cela à l'attention des hommes décents qui contribuent à la gestion politique de cette société avec sobriété de pensée et humilité d'esprit.

« Ils vont lutter contre vos mauvaises pensées, afin de sauver vos âmes et faire de vous de vrais enfants de l'Esprit. Vos corps subiront quelques dommages au cours de ce processus, j'imagine, mais qu'est-ce que cela ? C'est un moindre coût, comparé au salut éternel qu'ils vont vous offrir. Et je serai récompensé pour avoir rendu tout cela possible.

« Messieurs, je pense que vous êtes vraiment effrayés maintenant. Car le message que nous attendons tous va arriver, et vous comprenez pourquoi l'on m'a demandé de rester ici avec vous. Le rectorat est pour moi. Et mon interprétation de la théorie de Muller, combinée à sa disgrâce, en fera la théorie de Dinsmore dans tous les manuels et m'apportera le prix Nobel. Quant à vous… » On entendit des pas cadencés approcher de la porte. Quelqu'un cria : « Halte ! »

La porte s'ouvrit à la volée, un homme entra que son sobre costume gris, son haut col blanc, son chapeau à boucle et sa grande croix de bronze désignaient comme un capitaine de la redoutable légion de la Décence.

« Horatio Adams, dit-il d'un ton nasillard, je vous arrête air nom de Dieu et de la Congrégation, pour crime de magie noire et de sorcellerie. Cari Muller, je vous arrête au nom de Dieu et de la Congrégation, pour

crime de magie noire et de sorcellerie. »

Il fit rapidement un signe de la main, deux légionnaires s'avancèrent vers les physiciens assis dans leurs fauteuils et pétrifiés par l'horreur, ils les firent lever de force, leur passèrent des menottes, et, premier geste d'humilité envers le symbole sacré, leur arrachèrent les petites croix qu'ils portaient accrochées à leurs revers. Le capitaine se tourna vers Dinsmore.

« Votre serviteur en sainteté, monsieur. On m'a chargé de vous transmettre une communication du conseil d'administration.

– Votre serviteur en sainteté, capitaine, répondit Dinsmore en touchant sa propre croix. Je suis enchanté de recevoir les ordres de ces hommes pieux. »

Il savait ce que la communication contenait. En tant que nouveau recteur de l'université, il aurait pu, s'il l'avait voulu, alléger le châtiment des deux hommes. Son triomphe était assez complet comme cela. Mais à condition que cela n'entraîne aucun risque ; et il ne fallait pas oublier que sous l'emprise de la Majorité morale, tout le monde courait toujours un risque.